

CHAPITRE II

FORMATION DES NOMS DE MAISONS, DE QUARTIERS ET DE LIEUX-DITS RECENSÉS

Hector IGLESIAS
h.iglesias@biarritz.fr

« Les recherches toponymiques ont pour but de découvrir la signification originelle d'un nom ou d'éclaircir le processus de sa genèse et naissance. En outre, les noms de lieux nous permettent de formuler des hypothèses sur la colonisation et peuplement du pays et sur les événements de caractère historique, sur les activités, les mentalités et les coutumes des locuteurs ainsi que sur la langue qui était celle de ces populations à l'époque à laquelle le lieu-dit, la rivière, la colline, le hameau, la ferme d'un endroit donné furent désignés par un nom »

Johannes HUBSCHMID

Noms de maisons, de quartiers et de lieux-dits à valeur descriptive probable

Certains des toponymes recensés décrivaient très probablement à l'origine le site qu'ils désignaient, alors même que celui-ci fut amené à se modifier par la suite (nous incluons également dans ce chapitre les noms désignant parfois, quoique rarement en ce qui concerne notre étude, un endroit de façon métaphorique, par exemple tel rocher ressemblant à une embarcation, telle hauteur rappelant une montagne célèbre, etc.). Cette modification du paysage ne permet plus dans la plupart des cas de vérifier la vraisemblance d'une étymologie, aussi satisfaisante soit-elle d'un point de vue phonétique. Il n'existe en effet aucune certitude à ce sujet, sauf dans de rares cas où le rôle descriptif d'un nom de lieu semble évident et acquis. Le présent chapitre mentionne les microtoponymes ou toponymes d'habitat de la région de Bayonne recensés dont la valeur descriptive originelle est manifestement établie, semble évidente, voire paraît (très) probable.

L'habitat et ses dépendances

ARBEU

(**BAYONNE, SAINT-ÉTIENNE**, métairie : **Arbeu**, 1748, 1770, **Arbeou**, 1784, **Larbeou**, Cassini, XVIII^e siècle, **Larbeou**, 1806, 1812).

Du basque **arbel**, « ardoise » (litt. « pierre noire » < **(h)ar(r)-bel**)¹ avec vocalisation de la latérale : **-bel** > **-beu** par influence du phonétisme gascon. La forme **Larbeou** contient l'article élidé : ***l'ar(r)-bel**.

ARTELE / ARTEL(L)É

(**BIARRITZ**, maison, borde et verger : **sanson dartalle**, 1568, **Verger Darratalle**, 1726, **artele**, 1756, **Dartelé**, 1763, **Dartellé**, 1789).

Si l'on considère que [**D**]arratalle (où paraît venir s'intercaler une voyelle **-a-** anaptyctique) est une forme secondaire, ce qui est probable puisqu'elle n'apparaît qu'une seule fois, il doit alors probablement s'agir d'un nom basque² : c'est ce que suggère la présence de l'élément initial **art-** qui peut être une forme de composition soit de **ardi**, « brebis », soit de **arto**, « maïs » autrefois « millet », soit de **arte**, « chêne vert », soit de **argi**, « lumière du jour, lumière en général » (**artiri**, « commencement du jour » ; **artizar**, « étoile du crépuscule », en Soule « étoile du berger, étoile polaire » d'après Pierre Lhande) mais également de **arte**, « espace intermédiaire ». Le deuxième élément pourrait être **ele** ou **eli**, « troupeau ». Jean-Baptiste Orpustan indique que « le mot est documenté en toponymie médiévale pour une métairie appartenant au roi de Navarre et située entre Cize et Ossès : **erretelia**, littéralement "le troupeau du roi" »³, d'où un hypothétique ***ardi-ele** > **artele**, « troupeau de moutons ». Il faut également signaler le basque (dialecte labourdin et bas-navarrais) **artile**, « toison, ciseaux à laine » d'après Pierre Lhande (et le surnom médiéval **sancho artule**, 1475, c'est-à-dire « Sanche poil de brebis »⁴). En basque on trouve également **artale**, « grain (de maïs) ». En toponymie basque l'origine et la signification de l'élément **-ele** / **-le** ne sont pas très claires comme le signalait, dans l'un de ses articles, Achille Luchaire⁵.

BORDABERY

(**BAYONNE**, métairie : **Bordabery**, 1784)

Du basque **borda + berri**, « nouvelle borde ».

BORDENAVE

(**BAYONNE**, deux métairies : **Bordenave**, 1748, 1770, 1784, 1785 et **BAYONNE, SAINT-ÉTIENNE, Bordenave**, 1806, 1812).

Du gascon **bòrda + nava**, « nouvelle borde ».

BORDESAHAR

(**BAYONNE, ISLES ET ISLOTS**, métairie : **Bordesahar**, 1748, 1770, 1784).

Du basque **borda + zahar**, « vieille borde ».

BOUDIGAU

(**BAYONNE**, métairie : **Boudigau**, début du XVII^e siècle, 1690, 1730, 1770, 1784, 1785)

Du gascon **bodiga**, « terre en friche, à l'état d'abandon ».

BOUROUA

(**BAYONNE, SAINT-ÉTIENNE**, métairie : **Bouroua**, 1806, 1812, aujourd'hui « Avenue de Bouroua »)

Du basque **buru + -a**, « la tête » et par extension en toponymie « (située à) l'extrémité, la limite »⁶.

CAMBARE et CAMB(E)RETTE

(**BIARRITZ**, maisons : **Esteben Camberette**, 1568, **pierre Landalde Camberette**, 1740, **maison de cambrette autrement de ngnaignon**, 1781, **Naignon autrement appelée Camberette**, 1787, **maison de cambare**, 1756).

Nom issu du basque **ganbara, ganbera** ou **k(h)anbara**, « chambre »⁷ (en gascon de la région bayonnaise on disait **crampe**, c'était le cas de la maison d'Anglet appelée **Le Crampe**), par extension « grenier, grange, borde » gasconnisé en **cambare** (maintien de la voyelle finale **-a** sous la forme **-e** : **k(h)anbara** > **cambare**) ; avec adjonction du suffixe diminutif gascon **-et / -ette** (aujourd'hui la maison **Cambarre** existe encore : la vibrante forte **-rr-**, qui n'apparaît jamais dans les minutes notariales consultées, est due à une erreur. Une des maisons de Saint-Michel-le-Vieux a pour nom **Gambara**⁸).

CASTELNAU / CASTELOUBERY

(**BAYONNE**, métairie : **Castelnau**, 1748, 1770, **Casteloubery**, 1784)

Du basque **gatzelu + berri**, « château neuf, nouveau, (cf. patronyme **Châteauneuf**) ». **Castelnau** en est la traduction gasconne.

CHAL(L)A(R)

(**BIARRITZ**, maison : **Saubadon seinher de Chalar**, 1498, **laurens de chala chapelain et vicaire**, 1511, **Jehan de challa autrement dict de perucaing**, 1568, **augier de challa**, 1573, **martin de challa**, 1596, **laurent de challa**, 1618, **S^r pierre hirigoyen cap^{ne} de navires S^r des maisons de chala et lacaussade**, 1753, **Jeanne Hirigoyen V^e de Joseph Sansco, Maitresse des maisons de chala et**

courasson, 1785, **Cⁿ Jean Larronde marin, propriétaire de la maison de Chala**, an VII).

Si la vibrante de 1498 est forte et étymologique, il pourrait s'agir d'une forme avec aphérèse du basque : **etxa- + lar(r) < etxe**, « maison » dont la forme de composition est **etxa- + larr**, variante **laharr**, « ronce » ou bien **larre**, « lande » puisqu'il est difficile de distinguer dans certains cas l'un de l'autre⁹ : **a**) soit : **etxa- + larr(e) > (et)xalar(r) > xala**, « maison de la lande » (cf. **Aralar** et **Axular**), nom qui équivaldrait alors à la forme **larra-(e)txe** ou **larr(a)-etxe** (cf. **etxe-barne = barn(e)-etxe ; etxe-goien = goi(h)en-etxe**, etc.) : **b**) soit : **etxa- + la(h)ar(r) > xa- + lar(r)** gasconnisé par la suite du point de vue phonétique en **xala**, « maison dans les ronces » (cf. **etxe-sarri**, « maison dans les broussailles » et **(h)iri-sarri**, « domaine dans les broussailles »¹⁰), la disparition de la vibrante forte finale étant alors due à l'influence du gascon qui provoque la disparition des vibrantes finales, fortes ou faibles. Si la vibrante est faible **-r** et non étymologique (c'est-à-dire graphique et analogique), sa présence doit alors être due à une influence graphique « gasconnisante » (le patronyme basque **Basabe < basa- + -be < *baso + -be**, « sous le bois » ayant peut-être été gasconnisé d'un point de vue graphique en **Bassaber**, à moins qu'il ne s'agisse d'un ancien **basa-be(h)ere** ou **basa-berri**, « bois nouveau » avec apocope de la voyelle finale (cf. le toponyme **Saint-Pierre d'Irube**, autrefois **yruber**, 1170 < (très probablement) **iru-berri**, « domaine nouveau »). Dans ce cas, il doit s'agir du mot basque **sal(h)a** emprunté à la forme allemande **saal** au sens de « maison noble » et qui devient **chala** en gascon ; la chuintante notée **ch-** en français et **(i)sh-** en gascon est issue de l'interprétation gasconne de **s-** apical basque de **sal(h)a**¹¹, forme ultérieurement reprise par le basque au roman (c'est-à-dire ici le gascon), le nom **sal(h)a** étant prononcé de nos jours en basque **xal(h)a**.

CHAR

(**BAYONNE, SAINT-ÉTIENNE**, métairie : **Charne**, 1748, **Chaharne**, 1770, **Char**, 1784, **Chart**, 1806, 1812, aujourd'hui « rue de Char »).

La forme attestée **Char(t)** rappelle clairement le toponyme béarnais **Charre** (la toponymie d'origine « bascoïde » étant nombreuse en Béarn), avatar romanisé issu du basque **sarri**, « taillis, fourré ». Mais les formes attestées **Charne** et **Chaharne** plaident plutôt pour un ancien toponyme basque **Etxa-barne**, qui à la suite d'une évolution phonétique relativement banale en basque, devient **Etxabarne > *xa(b)arne** (aphérèse et chute ordinaire du **-b-** intervocalique en basque) **> Xaharne > Xarne > Xar**, « maison situé le plus à l'intérieur », la forme **barne** résultant d'une évolution tardive navarro-souletine du terme **barren**, « le plus intérieur », cf. **Hasparren** (forme officielle) **> Hazparne** (forme « basque » plus récente), **Hiribarren / Hiribarne**, etc.

COURTIN

(**BIARRITZ**, maison, **courtin**, 1757)

Du gascon **cortin**, « compartiment, isoloir dans la bergerie »¹².

CHABIAGUE / ETCHEBIAGUE

(**BIARRITZ**, maison, moulin, lac et quartier (actuel quartier de La Milady) : **Leon Duyre seinher de Chabiague**, 1498, **Adam chabiague**, 1568, **Joannis de Lassegue de chabiague**, 1646, **les deux moulins appeles Etchebiague**, 1716, **prés letang du moulin de chabiague**, 1740, **quartier de chabiague proche le moulin de chabiague**, 1778).

Le deuxième élément est le suffixe locatif et archaïque basque **-aga** romanisé en **-ague**. Comme le rappelle Jean-Baptiste Orpustan (toponymes **Guiche** et **Bidache**) la chuintante moderne notée **-ch-** en français est issue de l'interprétation gasconne du **-s-** apical basque (cf. **supra**). En théorie, on pourrait penser aux formes avec aphérèse : **Etxabiaga** < ***etxa-(i)bi-aga**, « lieu du gué de la maison » ou bien au basque **Usabiaga** < ***usa-obi-aga**, « endroit de la fosse aux palombes » ou **Otxabiaga** < ***otsa-obi-aga**, « lieu de la fosse aux loups », voire ***otsa-ibi-aga**, « lieu du gué aux loups ». Mais c'est la forme **Etchebiague** attestée en 1716 qui nous donne l'étymologie du nom : **etxe-bi-aga**, « lieu des deux maisons ». Le toponyme désignait en effet deux moulins situés l'un à côté de l'autre, **La Milady** étant le surnom que les Biarrots donnèrent à Lady Mary Caroline, descendante des anciens rois d'Ecosse et épouse de Sir Brudwell Bruce, qui avait fait bâtir dans le **quartier de Chabiague** une villa mauresque qui imitait les cours de l'**Alhambra** de Grenade¹³.

ETCHESAHAR

(**BAYONNE, ISLES ET ISLOTS**, métairie : **Etchesahar**, 1748, 1770, 1784)

Du basque **etxe + zahar**, « maison vieille ».

ETCHUBY

(**BAYONNE, ISLES ET ISLOTS**, métairie : **Etchuby**, 1748, **Etchupy**, 1770)

Peut-être, quoique peu probable, du basque ***etxe** ou **etxa- + zubi**, « maison (située à côté) du pont » (l'inverse étant également plausible) > **etxubi** par haplogogie, puis **etxupi** à la suite de l'assourdissement de l'occlusive intervocalique, probablement un phénomène d'origine euskarienne (cf. le nom **Zupiria** < **Zubiria**). Il doit plutôt s'agir du basque ***etxa-(h)obi** > ***etxobi** > **Etxubi**, « maison située dans la fosse, le creux ».

HIRIBEITY / HIRIBEHEYTI

(**ANGLET**, maison : **Arnaud de Huibeyti (sic)**, 1483, **Menjotte de Bessouges dite de Hiribeyti**, 1616, **hiribeity**, 1708, 1715, **hiribeyty**, 1718, **hiribeity**, 1756, **hiribeheyti**, 1768, **hiribeheyty**, 1771, **hiribeheity**, 1774, **hiribeïty**, 1774, aujourd'hui « rue d'Urubeyti »).

Du basque **(h)iri**, « domaine rural » + **beheiti**, « situé en bas ». La signification de ce nom basque semble manifestement correspondre encore au site qu'il désigne. Il s'agit d'un lieu situé dans une sorte de creux au milieu d'un territoire angloy jusqu'à il y a encore peu en partie campagnard et relativement vallonné (au nord-est du lac de Brindos et en bordure de l'aérodrome de Parme). Il est en effet extrêmement probable que ce nom de maison d'Anglet était à l'origine une formation purement toponymique, c'est-à-dire ayant une valeur descriptive. En outre, il est courant que le terme **(h)iri** alterne avec les formes **(h)uri / (h)uli / (h)uri / (h)iru**.

LANDARRETCHÉ

(**ANGLET**, maison : **la maison de Landarretche de Lieu d'anglet**, 1786)

Du basque **landa + (h)arr- + etxe**, « maison en pierre de la lande ». On ne peut pas affirmer toutefois, en l'absence de formes plus anciennes, qu'il ne s'agit pas à l'origine d'un nom de famille qui serait devenu par la suite un toponyme d'habitat. Cependant, le fait que le patronyme **Landarretche** ne soit pas attesté parmi les milliers de noms de famille recensés dans la région bayonnaise paraît plaider en faveur d'une formation purement toponymique. Il se peut également, cela est même probable, qu'il s'agisse du basque **lander(r) + etxe**, « maison du pauvre, nécessiteux, misérable, vilain, méprisable »¹⁴ avec ouverture **-e-** > **-a-** devant la vibrante forte. En toponymie le **landar(r)** peut également avoir le sens de « friche ».

LARRACHE

(**BIARRITZ**, maison : **larracche**, 1258 ; **larrache**, **lerrache**, 1327 ; **larache**, 1335, **larrache**, 1342 ; **larrachen**, 1498, **menjon de larrache**, **Sauvadon de larrache**, 1568)

Du basque **larre**, **larra-** + **etxe-a**, « la maison de la lande » ; **Larrache**, **Larreche**, **Larrechea** d'après Luis Michelena qui cite également **larratz**, « terrain vague, inculte, en friche »¹⁵ dont la forme palatalisée serait **larratx**.

LISSALDE

(**BIARRITZ**, maison : **Martin seinher de Lissalde**, 1498, **menjon de lissalde**, **Esteben de lissalde**, 1568, aujourd'hui maison **Elizaldea**).

Du basque **eliza**, « église » en composition **eliz-** ; avec aphérèse **liz-** d'où **Elizalde**, « orientée vers, du côté de l'église » gasconnisé en **Lissalde** (le nom **Elizondo** < **eliz(a)-** + **ondo** en revanche est « à côté de l'église », gasconnisé en **Lissonde**). Cette vieille maison biarrote existe encore : appelée de nos jours **Elizaldea**, elle est située à côté de l'église Saint-Martin, ce qui confirme la valeur descriptive originelle de ce nom de maison.

PORTEBERRY

(**BAYONNE, ISLES ET ISLOTS**, métairie : **Porteberry**, 1748, 1770)

Du basque **portu**, « port » + **berri**, « nouveau ».

SALON

(**BIARRITZ**, maison : **Peyreton de Sallon, Johannes et Jacmoton de Salon**, 1568, XVIII^e siècle, aujourd'hui « rue de Salon »)

Du germanique **sala**, « maison noble » et diminutif gascon **-on** (il se peut aussi qu'il s'agisse d'un nom de localité d'origine).

TRESPOTS

(**BIARRITZ**, maison : **trespots**, 1764)

Du gascon **tres**, « qui est au-delà » + **pots**, « hauteur » (ne pas confondre avec **puts** / **pots**, « puits ») ; c'est-à-dire « qui se trouve au-delà, de l'autre côté de la hauteur ». Ce toponyme d'habitat semble manifestement correspondre à la configuration du site où était située cette ancienne maison, c'est-à-dire au pied du promontoire **Uhalde** / **du Halde** (**Uhaldea** d'après Chaho, cf. **infra**) surplombant l'actuelle villa Belza, du côté de l'actuel Port-Vieux. Elle était donc située « au-delà de la hauteur [promontoire] » **Uhaldea** lorsqu'on se trouvait du côté de l'actuelle Côte des Basques.

SENETCHE

(**ANGLET**, lieu-dit et probablement à l'origine maison : **Senetche**, 1788, **Atchineche**, 1831, actuelle « allée d'Atchineche »).

Du basque **ai(n)tzin**, variante **altzin**, « devant » + **etxe**, « maison », c'est-à-dire **aitzinetxe** palatalisé en **a(i)txinetxe**, « maison située à l'avant » sous l'influence du **i**-précédent : **aitz-** > **atx-**. La forme **Senetche** s'explique assurément par un phénomène de déglutination de l'initiale assimilée à un article roman : **de** + **altzin** + **etxe** > ***daltzin** + **etxe** > ***del (t)zin** + **etxe** > **sen** + **etxe** > **Senetxe**, l'équivalent gascon de ce nom étant **Casedevant**.

L'espace géographique, le sol, le relief

ANGLET / ANGELU

(**ANGLET**, **anglet**, 1249, **portu de angleto**, 1291, **Anguelu[n]**, 1712, **Anguèlu où Anglaite**, 1718)

Le toponyme basque **angelu** se retrouve « dans les domaines médiévaux du pays de Mixe notamment »¹⁶. Il est issu du latin **angellu(m)** > basque **angelu** dont le sens serait « terrain bas, enfoncement ». On le trouve également, entre autres, en Biscaye dans le nom du village appelé **Ibarrangelu** < **ibar + angelu**, « terrain bas du vallon ». La forme **anglet(o)** en est manifestement l'avatar romanisé, la finale **-et** (avec **-t** fortement articulé) semblant impliquer un ancien ***angelu-eta**, « lieu de terrains bas » conservé dans la forme romane officielle plus conservatrice que la forme basque moderne¹⁷ : ***Angelueta** > ***Angeluete** > ***Anglwet**¹⁸ (puis réduction ultérieure et normale de **[we]** à **[ε]** ou **[e]** dans les parlers occitans septentrionaux et occidentaux¹⁹) > **Anglet**²⁰ que le basque « a raccourci, peut-être analogiquement aux noms **Angelu** déjà cités »²¹. L'apparition relativement tardive dans les documents de la forme basque s'explique par le fait que la langue basque n'a jamais joui par le passé du statut de « langue administrative », sauf dans quelques cas rarissimes, la plus ancienne mention connue de cette forme datant de 1712. Elle apparaît dans un ouvrage de Joannes Etcheberry de Sare (cf. I^{er} partie, chap. I) sous une forme déclinée (marque de la déclinaison appelée inessif) : **Anguelun**, « à Anglet ». Quelques années plus tard, c'est-à-dire en 1718, le « Mémoire Sur Bayonne » rédigé par Lespès de Hureau fut copié à plusieurs reprises, probablement dans les mois qui suivirent la rédaction de l'original, afin d'être vraisemblablement diffusé le plus largement possible, la Bibliothèque municipale de Bayonne possédant en effet plusieurs copies du manuscrit original. Or, un des copistes, bien que parfaitement francophone, ne paraissait pas connaître la forme française, c'est-à-dire en réalité gasconne, des noms de certaines paroisses et hameaux du Labourd et, par conséquent, il donne fréquemment les formes populaires basques de ces noms telles qu'elles devaient exister au XVIII^e siècle, ce qui constitue un témoignage précieux :

Etat de toutes des [sic] Paroisses, hameaux, Nobles [sic], et maisons Nobles, du Pays de Labourt an 1718 (...)

1. **hendaya** /
2. **Biriatu** /
3. **Urruina (orogna)** /
4. **Azaine** /
5. **Sara où Sare** /
6. **Sémpère** /
7. **Cerra** [Serres, quartier d'Ascain] /
8. **Ciburu** /
9. **S^t. Jⁿ. Luz** /
10. **ahetse** /
11. **Guétharia** /
12. **Arbonna** /
13. **Biart** [il ne doit pas connaître la forme française], **où Bidartia** /
14. **Biarritce** /
15. **Anguèlu** [sic] **où Anglaite** [sic] /
16. **Bassussarri** /
17. **Arrangoitz ou Darcangous** /
18. **S. P. Dyrube** /
19. **muguerre** /
20. **Lehonza** /
21. **Bayonna** /
22. **Brisous** /
23. **Urcuit** /
24. **Urt** [il ne doit pas connaître les formes basques **Urketa** et **Ahurti**] /
25. **Bardotce** /
26. **Milefranque** /
27. **Uztaritz** /
28. **Yatsu** /
29. **halsu** /

30. Khambo / 31. Ytsat[x]ou / 32. Espélétta / 33. Zouraide / 34. Ainhoa / 35. Luhosua / 36. maccaya / 37. mendionde / 38. Guerecieta / 39. Bonloc / 40. hasparren / 41. Urkhuray (...) à Extraire Les Paroisses de Urt et de Bardos »²².

LAUGA

(**BAYONNE, Laugat, 1604, Lauga, 1730, 1748, 1770, 1784**)

Du gascon **augar**, « terrain marécageux ». C'était le nom d'un domaine situé sur la rive gauche de la Nive dans une zone où il y avait autrefois des terrains marécageux. L'ancienne maison est en ruine, mais son nom, très connu dans la région de Bayonne, est devenu celui d'une Zone Industrielle (ZI de Lauga) et d'un lycée (celui de Lauga, rebaptisé par la suite Louis de Foix).

BALICHON

(**ANGLET**, moulin, maison, pont, canal et barthe : **Balaisson, 1150, 1198, Balaichon, 1256, Baleischon, 1258, Baleisson, 1258, Balaischon, 1259, Baleyson, 1331, Baleychoun, 1334, une riueyre scituade a Balechon, 1519, Balichon, 1567, Balichon, 1774, 1813**, aujourd'hui « quartier de Balichon »)

Le nom est issu du gascon médiéval **baleix**, « plateau »²³ et suffixe diminutif **-on** (< latin **-ōne(m)**), c'est-à-dire **baleix-on**, « petit plateau ». Le toponyme correspond au site qu'il désigne encore.

BARRANDEGUY

(**ANGLET**, lieu-dit : **au Champ appelé (sic) Barrandeguy, 1780**)

Du basque labourdin **barandegi**, « taillis, lieu où abonde le gros serpolet », variante **barrandegi**, « taillis, (par extension) lieu où l'on reste aux aguets ».

BIDEGNORENIA

(**ANGLET**, maison : **maison de Bidegnorenia du lieu D'anglet, 1754**)

Bideño : du basque **bide** et suffixe diminutif basque **-ño**, « petit chemin » et suffixe **-(r)ene + -a > (r)enia**, « chez » (cf. **infra**, III^e partie, chap. II), **Bideño** devant probablement être considéré ici comme un surnom : « chez / la maison de **Bideño** ».

BISCARDIE

(**BAYONNE, SAINT-ÉTIENNE**, métairie : **Biscardie, 1806, 1812**).

Du basque **bizkar(r) + -di**, « lieu où abondent les coteaux ». La signification du toponyme correspond au site où était située cette métairie de Bayonne.

BOUSSINGORRY / BOUSTINGORRY

(**BIARRITZ**, quartier historique : **Boussingorry**, 1696, **Boussingorry**, XVIII^e siècle, **Boustingorry**, 1771, 1782, 1783, aujourd'hui « rue de Boussingorry »).

Du basque **buztin**, « argile » avec réduction hypothétique du groupe consonantique **-st-** > **-ss-** par assimilation (cf. peut-être l'évolution **guzti** > **guzi**, « tout », quoique non prouvée). Le deuxième élément est l'adjectif basque **gorri**, « rouge » dont les formes de composition sont **gor(r)-**, **kor(r)-** (assourdissement de l'occlusive après sifflante : **las-kor(r)**, « cours d'eau rouge » aujourd'hui **Lescar**, Paul Raymond²⁴ **Lascurreis**, 980 cartulaire de Lescar, **-is** génitif latin), d'où **Buztingorri** < **buztin** + **gorri**, « argile rouge ».

CARRITZ

(**BIARRITZ**, rocher : **rocher lou Canis**, 1831, **Karrile**, 1831, **Lous Garrix**, 1855, d'après Augustin Chaho, **Lou Canis**, 1863, d'après Paul Raymond, **Carritz**, 1960, d'après Dupérier, **Lou Cachaou**, **Lous Cachaous**, XX^e siècle)

On restitue d'ordinaire pour le terme basque (**h**)**arri**, « pierre » un prototype, d'après Johannes Hubschmid²⁵, ***karri** et une variante ***garri** (où **-i** représente certainement un suffixe extrêmement archaïque), issus tous les deux d'une racine onymique pré-indo-européenne ***karr-** qui, au demeurant, connaît également une variante ***garr-**. L'astérisque indique qu'il s'agit de formes linguistiques reconstruites d'un point de vue théorique, c'est-à-dire des formes qui ne sont pas attestées en tant que telles mais uniquement supposées. Or, ces formes théoriques sont manifestement attestées parmi les lieux-dits de Biarritz. On perçoit dès lors l'immense intérêt que peut revêtir la micro-toponymie de certains endroits. La forme **karri** (l'astérisque ne paraît plus utile) semble tout à fait transparente dans les formes attestées **Carritz** et **Karrile** qui doivent s'analyser respectivement **karri** et suffixe archaïque « abondancier » ou locatif **-tz** (plutôt que **karr-itz** car la base **karri-** réapparaît dans **Karrile**), « lieu de rochers, où abondent les rochers » et **karri-le** où le suffixe **-le** semble identique à celui étudié au siècle dernier par Achille Luchaire²⁶. De surcroît, la variante **garri** postulée par les toponymistes se rencontre également dans la forme attestée **Garrix** rapportée par Chaho (où la graphie **x** représente sans aucun doute une affriquée comme les formes attestées par ailleurs **Hixe**, **Calauxa**, etc., c'est-à-dire **Garrix** = orthographe basque moderne **Garritz**). On mesure dès lors quelle peut être l'ancienneté de ce nom de lieu de Biarritz. La forme **Canis** est plus curieuse, mais paraît être issue d'une réinterprétation à partir du latin **cānis**, « chien », le gascon **canis**, « chiennaille » cité par Palay étant cependant plus vraisemblable. Une des explications de l'existence de cette curieuse forme serait la suivante : les gasconophones installés progressivement dans le village de Biarritz auraient

assimilé par erreur le nom euskarien **Carritz** au terme gascon **canis** (l'alternance **r / n** attestée par ailleurs pouvant expliquer cette confusion), l'hypothèse la plus probable étant cependant celle d'une cacographie. La forme **Cachaou(s)** < gascon **cachàu**, « molaire » d'après Palay est une forme gasconne récente qui n'a pas cependant réussi à éliminer l'ancien toponyme basque.

CUCURLON

(BIARRITZ, actuel « Rocher de la Vierge » : **P^{te} Arousette**, 1770, **Punta de Arusetta**, 1793 ? citée par le géographe Tomás López Selles, **Cucurlong**, 1855, d'après Germond de Lavigne, **Cucurlon**, 1864, **Cucurloun**, 1878, d'après Mistral, **Cucurlong**, 1879)

Ce microtoponyme de Biarritz contient la base oronymique pré-indo-européenne ***kuk(k)o**, « hauteur arrondie », le terme **kukur(r)** se retrouvant également en basque avec le sens « crête, huppe de certains oiseaux » d'après Azkue. Ce micro-oronyme paraît être indissociable du toponyme béarnais (canton de Monein) **Cuqueron**, autrefois **Cucuror**, XII^e siècle, **Cucuroo**, 1345 et des toponymes pré-indo-européens cités par Rostaing et Dauzat²⁷ : **Cucuron**, Vaucluse (**de Cucurone**, 1024) avec suffixe **-ōne(m)**, **Cuguron**, Haute-Garonne, **Coucouron** Ardèche, ce dernier étant situé au pied d'une montagne arrondie, 1296 m. On peut postuler pour cet oronyme de Biarritz une ancienne évolution ***kukur(r) + -ōne(m) > *kukurron**, « petite crête arrondie » > **Kucurlon** avec **-rr-** > **-rl-** (cf. Hurlague, **infra**) prononcé par la suite en gascon **Cucurloun**.

DARDANAGUE

(**ANGLET**, pièce de terre et anciennes maisons : **La piece de terre appelés (sic) dardanague**, 1740, 1768, **chemin d'ardanaque (sic)**, 1831, **P^{[eti]t}. Dardenague**, **G^{[ran]d}. Dardenague**, 1874, aujourd'hui « **rue d'Ardenague** »)

Du basque **ardan**, « vigne, plant » + **-aga**, « lieu de », c'est-à-dire **Ardanaga**, « lieu de vignes », le nom ayant été « gasconnisé » du point de vue phonétique en **Ardanáque**. La forme **ardanaque**, 1831 est due à l'assourdissement de la sonore finale restée sans appui vocalique : **Ardanáque > *Ardanag > Ardanaque**.

DOUBRA(O)U

(BIARRITZ, maison : **maison de Brau autrement curio (sic) de la paroisse de Biarritz quartier de Boussingorry**, 1757)

Nom issu du gascon **(do) brau**, « (maison du) borbier marécageux »²⁸.

GUIBELEU

(**BAYONNE, SAINT-ÉTIENNE**, métairie : **Guibeleu**, Cassini, XVIII^e siècle, **Jibeleou**, 1806, 1812, aujourd'hui « **Allée de Gibéléou** »).

La forme rapportée vers 1750 par Cassini montre que nous avons manifestement affaire au terme basque **gibel**, « derrière, partie postérieure » et qu'à son époque ce toponyme basque était encore, en partie du moins, compris par la population de l'endroit, ce qui n'était peut-être plus le cas au XIX^e siècle comme semblerait le prouver l'initiale **ji-** attestée en 1806 et 1812, Louis Alibert rappelant la tendance qu'ont certains parlers occitans (c'est-à-dire les parlers « averno-limousins » d'après l'expression de Pierre Bec) à palataliser le groupe **gui** en **ji** (présent dans le français **gitan**) : **noguièr** → **nojièr**, « noyer », etc., phénomène qui se serait peut-être, quoique peu probable, produit dans l'initiale basque **Guibel-** qui passe au XIX^e siècle à **Jibel**²⁹, car ici il se peut qu'il s'agisse tout simplement d'une mauvaise prononciation, française ou gasconne, qui se serait imposée, sans que l'on en connaisse cependant la raison exacte, au début du XIX^e siècle. En outre, les graphies du XIX^e siècle ainsi que la prononciation actuelle indiquent clairement la graphie finale **-eu** donnée par Cassini reproduit une diphtongue issue de la vocalisation romane d'une plus ancienne terminaison ***-el** > **-eu**, ce qui permet de restituer une forme très vraisemblable ***Gibelel** où on aurait peut-être affaire au suffixe **-ele** étudié par Luchaire (cf. **supra**). Cela étant, le toponyme **Gibelalde**, « côté situé derrière » étant bien attesté en toponymie basque (Luis Eleizalde cite les maisons du Pays Basque méridional connues sous les noms de **Guibelalde-azpikoa** et **Guibelalde-goikoa**), on pourrait peut-être restituer alors l'évolution qui suit pour ce nom de maison de Saint-Etienne d'Arribe-Labourd : **Gibelalde** > ***Gibelalle** (avec [e]) (la maison d'Anglet **Landalde** qui devient **Landalle**) > ***Gibelalə** (avec [e] > [ə]³⁰) > ***Gibelau(ə)** > ***Gibelau** > **Gibeleu**, le passage de **au** à **eu** ayant été démontré par René Lafon³¹.

HAISSART

(**BIARRITZ**, cap ou pointe Saint-Martin où est situé l'actuel phare : **Haissart**, 1770, 1793, **rocher vulgairement appele Haycart**, an V, **Hitxart**, 1902, **ahitzart**, 1903, aujourd'hui « **rue d'Haïtzart** »).

Il s'agit de la forme gasconisée, du point de vue phonétique³², du nom basque **haitz-arte**, « entre les rochers » et non pas du basque **ha(r)itz-arte**, « entre les chênes pédonculés »³³, erreur que commettent encore de nos jours plusieurs auteurs³⁴ qui confondent le vocable **(h)aritz**, « chêne », prononcé **haitz**, comme par exemple dans le cas de **haitz-pean**, « sous les chênes » (nom d'un gymnase d'Anglet), et le terme **haitz**, « pierre, rocher, élévation, montagne rocheuse », vieil oronyme basque. La confusion avec **(h)aritz**, « chêne pédonculé » vient du fait que la prononciation basque relâchée provoque très souvent la chute des vibrantes simples **-r-** intervocaliques (cf. la forme conjuguée **zira**, « vous êtes » > **zi(r)a** > **zia** ; **(h)aritz**, « chêne » > **(h)a(r)itz** > **(h)aitz**, etc.).

HAR(R)AUSTA / HEUSTARRE / EGUASTARRE

(**BIARRITZ**, maison et quartier : **Harosta**, 1694, **Harrausta**, **Harausta**, XVIII^e siècle, **Rausta**, 1724, **Rousta**, 1770, **Rusta**, 1793, **hameau de harausta dit La Négresse**, 1851, **Haraüsta**, 1883, **Heustarre**, **Eguastarre**, **Heraustherri**, XX^e siècle, aujourd'hui « **rue de Rousta** »).

Ce nom désignait autrefois plusieurs maisons, un ruisseau, ainsi qu'un lac de Biarritz (celui de Marion) et désigne encore, quoique sous une forme populaire basque (cf. **infra**), un quartier de cette ville : celui de La Négresse³⁵ (**Pernaut Durcos**, **Harosta**, 1694). Le nom semble devoir s'expliquer par le basque, mais sa signification n'est pas claire pour plusieurs raisons : **a**) en basque, comme en espagnol, la vibrante forte et la vibrante faible, on l'a dit, constituent deux phonèmes d'articulation apicale permettant de distinguer des vocables tels que par exemple **ero**, « fou » ~ **erro**, « racine » ; **ere**, « aussi » ~ **erre**, « brûler, brûlé » et en espagnol **pero**, « mais » ~ **perro**, « chien » ; **cero**, « zéro » ~ **cerro**, « colline » ; **carro**, « char » ~ **caro**, « cher », etc. ; **b**) la deuxième difficulté est que nous ne savons pas exactement quelle valeur accorder au « digraphe » ou digramme **au** présent dans **Har(r)aista**. Les notaires anglois et biarrots, voire les notaires bayonnais s'en servent fréquemment pour représenter le phonème /o/ : les exemples sont très nombreux où il est clair que **au** = /o/, bien qu'ils se servent également de ce digramme pour retranscrire la diphtongue **au** : par exemple dans le nom de maison **Coulau**, parfois écrit également **Coulaou** et où, par conséquent, il est manifeste que le « digraphe » **au** représente une diphtongue. L'emploi d'un même digramme pour représenter deux réalités phonétiques différentes a pour conséquence que nous ne savons pas si dans **Har(r)aista** nous avons ou non affaire à une diphtongue³⁶, la forme **Haraüsta** de 1883 (avec **ü** surmonté d'un tréma) ne permettant pas non plus de trancher car si ce tréma indiquait parfois qu'on avait affaire à une diphtongue, il lui arrivait également, ce qui **a priori** peut surprendre, de signaler l'inverse (cf. I^{er} partie, chap. III). En conséquence, si la graphie **au** = la diphtongue **au** et si celle-ci ainsi que la vibrante forte intervocalique **-rr-** sont étymologiques dans **Harrausta**, il est possible que nous ayons affaire au basque **herrausts**, « poussière » ou **arrausts**, « espagnol serrín, français sciure » (cf. Azkue) dont la forme de composition est **herraus-**, l'ouverture de la voyelle **e-** précédant la vibrante forte intervocalique étant un fait courant en phonétique basque : **berri**, « nouveau » > **barri**, **gerri**, « ceinture » > **garri**, etc., ce qui impliquerait peut-être une évolution : **herraus-** > ***herraus-** et suffixe **-eta** dont la forme réduite est **-ta**, c'est-à-dire : ***herraus-** + **-eta** > **Harraus-** + **-ta** > **Harrausta**, « endroit poussiéreux » (cf. le microtoponyme bas-navarrais **Izozta** < **izotz-eta**, « lieu de gelée blanche »). Dans ce cas, la voyelle **-o-** ne serait pas étymologique, le problème étant

alors l'alternance **-rr-** / **-r-**. Le fait de ne pas savoir si la vibrante forte **-rr-** est étymologique ou simplement la conséquence d'une mauvaise interprétation imputable à des personnes ne sachant pas le basque ne permet pas de dire avec exactitude quel est le véritable sens de ce toponyme basque³⁷.

Les formes populaires **HEUSTARRE** et **EGUASTARRE**

Ce nom est encore employé, quoique sous une forme populaire. Les bascophones d'un certain âge, et même certains jeunes, des communes d'Arcangues, Bidart, Arbonne et Bassussarry désignent encore communément **La Négresse** par le nom basque **Heustarre** (avec **h** aspirée, semble-t-il) : **Heustarreko eskola**, « l'école de La Négresse »³⁸, etc, voire **Eguastarre** (sans **h**, semble-t-il et avec **-ua-** = [**wa**]). Depuis une vingtaine d'années, voire plus, certains jeunes des environs, et moins jeunes, auraient tendance à dire **Lanegreza** : **Lanegreziat gaki naiz**, « je vais à La Négresse » (parler de Bidart). Il est possible que cette forme **Heustarre** soit une déformation populaire de **Har(r)austa**. Si la graphie **au** = la diphtongue **au** et si la vibrante intervocalique primitive est faible (ce qui invaliderait toutefois l'hypothèse construite à partir de **(h)errauts**, **er(h)auts**, « poussière »), il est possible que nous ayons eu l'évolution qui suit : ***Haraus-** + **-(e)ta** + **-ar(r)** (suffixe formant les noms, entre autres, de peuples, variante de **-tar(r)**), c'est-à-dire ***Haraustar(r)**, « habitant de, originaire de **Herausta**, **Harausta** » ; puis chute de la vibrante interne par dissimilation avec la vibrante forte présente dans le suffixe **-ar(r)** : ***Ha(r)aust(a)** + **-ar(r)** > ***Haust(a)-ar(r)** > **Heustarre** avec **-e** paragogique final des noms de lieux, le passage ultérieur de la diphtongue initiale **(h)au-** à **(h)eu-** étant, on l'a vu, attesté en basque³⁹, la quasi homophonie de ce nom avec le terme basque **hausterri** / **hausterre** et sa variante **hausta**, « mercredi des cendres » cités par Lhande étant vraisemblablement fortuite — bien qu'une évolution **hausterri** > ***haustarri** > ***haustarre** > **heustarre** soit théoriquement possible. Dans la forme **Eguastarre**, prononcée **Egwastarre** le **g** intervocalique semble être épenthétique et non pas primitif. D'après nos informations, il est probable qu'une forme ***Hegostarre** a également existé⁴⁰. Une évolution **Heustarre** > ***Hegostarre** serait facile à expliquer, la forme attestée **Eguastarre** (sans **h**, semble-t-il, et avec **u** semi-consonne étant plus atypique, mais il ne peut s'agir ici que d'une forme secondaire de ***Hegostarre** > ***(H)egoastarre** > **Eguastarre** > **Egwastarre**)⁴¹. Le passage de l'initiale **(H)ego** à **Egwa-** est peut-être due à l'analogie avec les vocables basques **egoa**, **egua**, « le sud, vent du sud », variantes de **hego**, **hegoa** citées par Pierre Lhande. En entendant ***Hegostarre** (forme dont l'existence autrefois paraît probable), les bascophones de la région devaient probablement croire que l'initiale **(h)ego-** signifiait « (le) sud », **(h)egoa**, **egoa**, **egua** ; d'où le changement ultérieur de cet ***(H)egoastarre** en **Egwastarre**. Enfin, I. de Sollube, dans un de ses

ouvrages⁴², indique que le nom basque de **La Négresse** est **Heraustherri**, « litt. village, bourg de ***Heraust-** ». Comme **a priori** cet auteur du Pays Basque méridional n'a pas pu inventer une telle forme, on est amené à supposer qu'il l'a entendue quelque part, l'évolution **Heraustherri** > ***He(r)aust(h)erri** > ***Haust(h)arri** > **Heustarre** étant possible en phonétique basque.

HUBIAGUE

(**BIARRITZ**, terre et ancien quartier non localisés : **Bedat de Hubiague**, 1638, 1639, **au quartier de hubiague**, 1740).

Nom issu du basque **hobi-aga**, « lieu de fosses, de creux », la fermeture de la voyelle **o** en **u** étant due à l'influence dilatrice de la voyelle palatale **i** qui se trouve dans la syllabe qui suit à la suite d'un phénomène appelé d'ordinaire harmonie vocalique ou métaphonie.

HOBIAQUE / LAHUBIAQUE

(**BAYONNE, SAINT-LÉON**, métairie, aujourd'hui quartier et avenue : **le vinhe de Sent Leon, pres le vinhe de le Hubiague**, 1528, **La Hubiague**, 1703, d'après Ducéré, **Hobiague**, 1730, **Lahubiague**, 1748, 1770).

Nom issu du basque **hobi-aga**, « lieu de fosses, de creux » et agglutination de l'article roman (cf. **supra**).

HONDARO

(**ANGLET**, maison : **Stephanus de hundaro**, 1314, **Sauvadon de hondaro**, 1585, **pierre de Sorhando S^r de hondaro**, 1709, **maison appelée de hondaro paroisse d'anglet**, 1714, **Laurent sabal Laboureur mari de jeanne de Poth (...)** **hans dud. anglet domicillié maison et heritage de hondaro**, 1778, **Bien de hondaro**, an X)

Du basque **hondar(r)**, « sable, grève » et suffixe **-o** ayant probablement une valeur locative : **hondar(r)-o**, « lieu de sables », la confusion entre les vibrantes faibles **-r-** et fortes **-rr-** ayant toujours été très répandue parmi les locuteurs non-bascophones : **-berry** écrit **-bery**, etc. En Biscaye, on a la localité d'**Ondarroa**, autrefois **hondarroa**, 1392.

IGAS(C) / HIGAS

(**ANGLET**, ravin et falaises, actuel quartier de la « **Chambre d'Amour** » : **Ygasc**, 1150-1170, **Higas**, 1150, **Ygasc**, 1198, **entro a la roque d'Igasc ni entro a Fausquete**, 1307, 1392)

La graphie finale **-c** est analogique et muette comme le prouve la forme **Higas** attestée en 1150, ce que confirme au demeurant le fait qu'au XVIII^e siècle le nom de **Brindos** apparaît parfois écrit **Brindosc** où il est certain que le **-c** final ne joue aucun rôle. Le

terme se retrouve dans l'occitan **iga**, « bas-fond marécageux, fondrière, ravin creusé par les eaux » d'après le dictionnaire d'Alibert, le terme étant d'origine pré-indo-européenne. On le retrouve également, d'après celui de Palay, dans la région bayonnaise sous une forme plurielle **igàs**, « terres basses et humides et qui s'inondent aisément ». C'est évidemment le sens du terme occitan d'origine pré-celtique **iga** cité par Alibert qui convient le mieux à l'ancien nom des falaises de la « **Chambre d'Amour** ». En outre, le sens de « ravin creusé par les eaux » de ce vocable pré-indo-européen **iga** présent en occitan, c'est-à-dire le sens de « dégradation, érosion, altération » semblerait se retrouver dans le mot basque **higa**, **iga** qui exprime une « idée d'usure, [de] détérioration par l'usage » d'après Lhande.

LABARDIN

(**BIARRITZ**, rocher, **Labardin**, 1831)

Du terme basque (conservé uniquement en biscaïen d'après Azkue) **labar(r)**, « bord de précipice, terrain côtier » que J. Hubschmid compare au béarnais de Cauterets **labardàu**, « cascade »⁴³. Il s'agit d'un terme d'origine pré-celtique également mentionné par G. Rohlf's⁴⁴. Le deuxième élément **-din** paraît moins clair. Toutefois, en comparant ce micro-oronyme de Biarritz, selon toute vraisemblance extrêmement archaïque, au toponyme labourdin **Ibardin**, très connu dans la région, on peut en déduire raisonnablement que nous avons affaire à un même élément final **-din**. Or, dans le cas du nom **Ibardin**, ce dernier apparaît au XIX^e siècle sous la forme **Ibardain**⁴⁵, cette dernière n'étant peut-être qu'une variante d'un plus banal **ibargain**, « au-dessus de la vallée, du vallon », ce qui au demeurant correspond parfaitement au site désigné, l'alternance **g / d** étant attestée en basque (cf. le rocher de Biarritz appelé **Jargin**, très probablement issu de **Jardin** < fr. **jardin**). La prononciation française **[dē]** dut probablement être réinterprétée par les gens de la région comme étant une mauvaise prononciation française d'un plus ancien ***-din** (comme par exemple dans le mot basque **buztin** prononcé par les francophones **[bus'tē]**⁴⁶), ce qui donna naissance, la prononciation « basco-hispanisante » de la frontière toute proche jouant peut-être également son rôle, à la prononciation basque actuelle **Ibardin**, les francophones continuant toujours néanmoins à prononcer **[ibar'dē]**. Si cette explication était exacte, quoique une ancienne forme **Ibardirin** attestée en Navarre en 1782⁴⁷ ne semble pas la favoriser, on pourrait également supposer que le toponyme basco-biarrot **Labardin** soit issu d'un plus ancien ***Labardain**, lui-même étant issu d'une forme non attestée ***Labargain** avec **gain**, « au-dessus de ». La forme **Labardin** serait dans ce cas un toponyme « semi-romanisé » d'un point de vue phonétique puisqu'il paraît certain, en l'absence d'une autre explication, que l'élément initial **labar(r)** est un terme euskarien.

LOHIATE / LAHOYATTE

(**ANGLET**, maison : habitant de Biarritz : **Domenjon de Lahiatse** ?, 1342, **Lohiate**, 1712, **Truil de Lohiate**, 1712, **Maisonnave de Lohiatte**, 1712, **lohiatte**, 1778, **Lahoyatte**, 1782, **Lahiate**, 1789, **Lahubiate**, 1789, **Lohiatte**, an IX).

Du basque **lohi**, « boue » + **-ate**, variante du suffixe **-eta**, « lieu de », c'est-à-dire **lohieta** (cf. le patronyme bayonnais **Lauhiette**) > **lohiate**, « lieu boueux ». Il s'agit également du nom d'un quartier biscaïen appelé **Loiate** (localité de Yurre, Biscaye).

LARAN

(**ANGLET**, l'endroit appelé (sic) **cap de Laran**, 1737).

Peut-être du basque **larain**, « oranger » (peu vraisemblable) ; plus probablement du basque **larrain**, « terrain attenant à la maison, espace inculte » (cf. **infra**).

LARDATS

(**ANGLET**, maison et ancien verger : **Verger de Lardas**, 1265, **Lardats**, 1707, **Lardatchs**, 1786, **Lardats**, an X, **Lardatz**, 1830).

Le basque **larratz**, **larratx**, « terrain vague, inculte, en friche » est visiblement devenu **lardatz** à la suite d'une dissimilation attestée en basque (et en gascon) du groupe **-rr-** en **-rd-**. Selon, G. Rohlfs, il doit s'agir « certainement d'un fait provenant de l'articulation préromane »⁴⁸ (cf. les mots basques **xingurria** et **xingurdia**, « fourmi », etc.). On pourrait aussi penser au basque **larda**, « traîneau grossier pour descendre les fougères des hauteurs », mais cela est peu vraisemblable.

LARRAN

(**SAINT-ETIENNE**, métairie : **la maison de Larran**, 1640, **Larran**, 1812).

Du basque **larrain**, « terrain attenant à la maison, espace inculte » (cf. **supra**).

LARREDOUETTE

(**BAYONNE**, métairie : **Johanoyes de Larendoet**, 1469, **Johanoies de Larandoete**, 1482, **Larendouette**, 1730, 1748, 1770, **Larendouete**, 1784, **Larendouette**, Cassini, XVIII^e siècle).

Du basque **Larrondoeta** < ***larre + ondo + -eta**, « lieu à côté de la lande » qui devient **Larendoeta** au même titre que le toponyme **Zalduhondo**, Alava, 1025, « à côté de la forêt (< latin **saltum**, à l'origine du patronyme basque **Zaldua**) » devient **Zalduendo**⁴⁹.

LARREPUNTE / LARREPUNDE / LARREPOINTE

(**BIARRITZ**, maison : **Larrepunde**, 1342, **Saubat de Larrendoete seinher de Larrepunde**, 1498, **pernault de larrepunte**, **Sauvat de larrepunte**, 1568, **Larrepunde**, 1753, 1761, 1770, 1780, etc., **Larrepunte**, 1768, **Larrepointe**, 1781, **Larrepounte**, 1785, aujourd'hui « **quartier de Larrepunte-Pétricot** » et « **rue de Larrepunte** »).

Il s'agit d'un toponyme basque dont le deuxième élément **punta**, « pointe » au sens de « extrémité » est une simple traduction romane du basque **buru**, « bout, limite, extrémité »⁵⁰ au même titre qu'**Ostabat** n'est que la traduction du basque **Oztibar(r)**, « vallée de Hosta »⁵¹ et que **Lantabat** (nom de vallée) n'est que celle du basque **Larribar** (nom d'un village du pays de Mixe). Le toponyme gasconnisé, puis rebasquisé au niveau phonétique, **Larrepunde** (sonorisation ordinaire en phonétique basque de l'occlusive sourde après **-n-** : **-nt-** > **-nd-**) doit traduire l'habituel **Larraburu** ou **Larreburu**, « bout, extrémité de la lande » également attesté⁵².

LIMPO(U)

(**BAYONNE**, **MOUSSEROLLE**, deux métairies et lieu-dit : **Johan Detcherry (sic) dit deu Limpo**, 1524, **hors la porte de Mosserolle**, **puis l'héritage du Limpo**, 1567, **Limpou**, 1730, **P^t Limpou**, 1748, **Limpou**, 1770 ; **Grand Limpou**, 1730, **Limpo**, 1748).

Le toponyme bayonnais **Limpo(u)** désigne un escarpement, un sommet dominant depuis une hauteur de 40 mètre la rivière de la Nive qui traverse la ville de Bayonne. Il s'agit de ce que l'on appelle d'ordinaire un micro-oronyme (étant entendu que c'est le nom du lieu-dit qui est à l'origine du nom des deux métairies citées et non pas l'inverse). Le nom paraît être inséparable de celui d'une montagne ibérique appelée **monte Limbo** situé à environ 100 kilomètres au nord-ouest de la ville de Valence (ancien territoire des Ibères appelés **Edetani**). Ces deux noms doivent probablement être issus du latin **limbus**, « bordure, lisière, frange ». Le passage **Limbo** > **Limpo** > **Limpou** est dû à la tendance du parler gascon de la région de Bayonne, prédisposition signalée par G. Rohlf's⁵³, à assourdir certaines sonores, placées après nasale, par un phénomène d'hypercorrection ou fausse correction⁵⁴, l'évolution ultérieure et normale en gascon du **-o** étymologique à **-ou** expliquant cet **-ou** final (cf. le nom bayonnais **Bordachou** < basque **Bordatxo**, « petite borde » ; la maison de Biarritz appelée **Marichou(t)** avec **-t** final analogique et muet < basque **Maritxo**, « petite Marie », etc.). Le toponyme landais à valeur oronymique⁵⁵ **Pimbou**, autrefois **Pimbo**, 1305, semble devoir être également comparé aux oronymes cités auparavant, ce qui nous permet de signaler une série oronymique **Pimbo / Limpo(u) / Limbo** où il se peut que **Pimbo** soit issu d'un plus ancien ***Limbo** à la suite d'une assimilation régressive.

LOU SABLACATS / SABLACA

(**BIARRITZ**, lieu-dit : **au lieu appelée Lou Sablacats**, 1774, **Sablaca**, 1831).

Nom des dunes de sable situées dans le « quartier de Boustingorry ». La forme attestée en 1831 nous montre que la graphie finale **-ts** apparaissant en 1774 est une graphie manifestement analogique et ornementale, c'est-à-dire qui ne se prononçait pas. Aucun dictionnaire du parler gascon ou de la langue occitane en général (Alibert, Palay, Mistral, Lespy, Estalenx pour ne citer que les plus importants) ne faisant référence à un quelconque terme **sablaca**, voire **sablacats**, il ne peut manifestement s'agir, en conséquence, que du terme **sable** (et sa variante **sabla** attestée à Biarritz au XVII^e siècle, nom d'une maisonnette) emprunté au gascon ou au français par le basque d'après Lhande et du suffixe locatif **-aga**, c'est-à-dire ***sablaga**, « lieu de sables ». La forme **Sablaca** équivalant alors au toponyme basque plus banal **Hondarraga**, l'assourdissement de la sonore étant alors dû à une influence ultérieure, vraisemblablement un phénomène d'origine basque (cf. le nom de famille **Zubiria** > **Zupiria** ; le nom de maison d'Anglet **Bidachon** apparaissant aussi sous la forme **Bitachon**, « Bidache (nom d'origine) » ; une avenue de Saint-Jean de Luz a pour nom **Lichaca**, il doit s'agir du nom d'une ancienne ferme, probablement du basque **Elizaga** > **Elixaga** > **Lixaka**, car la forme « gasconisée » attendue aurait dû être **Lichague** ou **Lichac(q)**, mais pas **Lichaca**, à moins qu'il ne se fût agi, c'est peu probable, du nom de baptême « basque » **Ixaka**, « Isaac »). L'existence dans la paroisse d'Anglet au XVIII^e siècle d'une forme **Mimiaka** plaide également en faveur de l'hypothèse d'un phénomène phonétique euskarien. Car, en théorie du moins, une gasconisation de ce nom basque aurait dû entraîner l'évolution qui suit : **Mimiaga** > **Mimiague** > **Mimiac**, mais certainement pas la forme attestée **Mimiaka** qui doit alors nécessairement représenter un type de basquisation phonétique dans lequel interviendrait uniquement l'assourdissement de la sonore intervocalique.

MO(C)CORON

(BAYONNE, hauteur où fut construit le Château-Neuf : **mocoron**, 1336, **moccoron**, 1344, **mocoron**, 1389).

Très probablement du basque **mokor(r)**, « motte de terre sèche, élévation, éminence » et suffixe **-un**, « zone, endroit », c'est-à-dire **mokorrun**, « lieu de mottes, d'élévations de terrain » (romanisé ultérieurement en **Mokor(r)on** au même titre que le toponyme labourdin **Ibarrun** l'a été en **Ibarron** et **Bidaxun(e)** en **Bidezou** ou **Bidachon**, etc.). La confusion entre les vibrantes simples et les fortes, très courante chez les scribes non-bascophones, explique vraisemblablement les graphies médiévales ne comportant que des faibles. Luis Michelena⁵⁶ cite le nom basque **Mocorona** attesté en Guipuzcoa au XV^e et XVI^e siècles dont la forme plus usuelle **Mocoroa** semble être une variante

populaire. On aurait alors peut-être affaire, ce qui expliquerait la forme populaire basque dépourvue de nasale, au basque **mokor(r)** et suffixe latin **-ōne(m)** qui apparaît fréquemment avec des noms communs (et certains toponymes basques cités par A. Irigoyen) avec une valeur diminutive (cf. **infra**) ; le déterminant basque serait venu se rajouter ultérieurement.

NAVARIZ / NAVARITS / NABARITS / NABARITZ

(**ANGLET, Navariz**, 1198, **au champ appelé de Nabaritz**, 1710, **nabarits**, 1774, **le quartier de navarits**, 1777, **nabarits**, 1781, **navarits**, 1783, **aux champs appelés les navarits**, 1787, **le champ appelée** ; **les naverits**, an IX).

Ce toponyme historique d'Anglet n'apparaît jamais écrit avec une vibrante forte **-rr-**, ce permet de supposer que nous n'avons affaire ni à l'anthroponyme ethnique **Nabar(r)**, **Navar(r)** (malgré la forme attestée tardivement **les naverits** due vraisemblablement à une confusion avec l'ethnonyme « les Navarrais »), ni au terme basque **nabar(r)**, « bigarré, tacheté ». En basque on trouve le terme **nabari**, « notoire, évident » présent manifestement dans le toponyme du XII^e siècle **Ariç nauarieta** (< **(h)aritz nabarieta**, « lieu du chêne notoire, visible, bien en vue ») cité par Luis Michelena⁵⁷ qui n'exclut pas toutefois une erreur de lecture pour **Ariç nauarreta**. Une étymologie **Nabaritz** < **nabari** et suffixe locatif ou fréquentatif **-tz**, « (abondance de) lieux notoires, visibles, découverts » serait vraisemblable, d'autant plus que ce toponyme d'Anglet, aujourd'hui disparu, désignait très probablement une vaste étendue formant une dépression peu prononcée, encore visible de nos jours, située à côté de l'actuel quartier de Camiade. Luis Michelena signale que le terme **nabari**, et sa variante bas-navarraise **nabaro**, de sens identique est probablement apparenté au terme **naba / nava**⁵⁸. Le vocable pré-latin **nava** a fait l'objet de nombreux commentaires. Le mot se retrouve dans l'asturien **nava**, « terres élevées et découvertes entourées de forêt » et dans la région espagnole de Salamanque où le mot **nava** est couramment employé dans les zones rurales avec le sens de « petit vallon, dépression peu prononcée »⁵⁹. Joseph Piel⁶⁰ signale en outre que le terme portugais **nave**, « plaine située entre montagnes » doit être rattaché au basque **naba**, « grande plaine proche des montagnes, dépression de terrain entre deux versants ». Joan Coromines et J.-A. Pascual indiquent également que le terme **nava** se rencontre dans toute la péninsule Ibérique⁶¹. On considère, en outre, que l'hydronyme ariégeois appelée **ruisseau du Nabre** (**rivière du Navare**, 1557) pourrait être issu d'un ancien ***nav-ar-um**, le second terme étant la racine hydronymique ***ar**, « eau courante »⁶², soit ***nav-ar-[um]**, « eau de la plaine » qui pourrait peut-être également se rencontrer dans le toponyme béarnais **Nabas**, autrefois **Navars**, XI^e siècle, issu d'après Albert Dauzat et Charles Rostaing du pré-celtique **nava** et d'un suffixe pré-celtique **-ar[is]**⁶³, probablement, bien que nos auteurs ne prennent pas la peine de le préciser,

d'origine hydronymique, c'est-à-dire un hypothétique ***nav- + -ar + -is** (ce dernier élément représentant ici la déclinaison latine), soit une signification « cours d'eau de la plaine ». Si le toponyme angloy **Nabaritz** désignait, comme cela est probable, l'étendue en forme de creux décrite auparavant et située à côté de l'actuelle rue de Camiade, il paraît utile de rappeler que cette légère dépression est traversée par le ruisseau du **Maharin**, un hydronyme euskarien probablement très ancien. Par conséquent, un ***naba + -ar**, auquel serait venu s'ajouter un suffixe bascoïde et archaïque locatif ou « abondancier » **-itz**, « lieu du cours d'eau de la plaine », conviendrait parfaitement à ce site. En outre, il paraît indissociable d'un autre microtoponyme « aquitanique » cité par Bénédicte et Jean-Jacques Fénié, c'est-à-dire le microtoponyme landais **Navarosse**. Ce lieu-dit de la commune de Biscarrosse situé, précisent nos deux auteurs, « sur les rives du lac, est probablement aussi ancien que le nom de la paroisse auquel il se rattache »⁶⁴. Nos auteurs pensent qu'il s'agit de la base ***nava**, « vallée, combe » et du suffixe collectif **-are** suivi du suffixe aquitain **-ossa**. Il est néanmoins possible que nous ayons affaire à la base hydronymique ***-ar** postulée par Dauzat, soit un ***nav-ar**, « eau de la plaine » auquel serait s'ajouter un suffixe aquitain **-ossa**, d'où un ***nav-ar-ossa**, « lieu de cours d'eau de la plaine ». Ce qui surprend dans la paire « aquitanique » **Navar-i(t)z / Navar-osse** est le fait qu'une signification théorique « lieu de cours d'eau de la plaine » semble parfaitement correspondre aux sites que ces deux microtoponymes désignent.

OPERNARITZ

(**BIARRITZ**, rocher, **Apenadis**, 1770, 1793, **Opernaritz**, 1960)

Du terme gascon **opèrne** auquel est venu s'ajouter les termes basques **ar(r)- + -itz**, soit « lieu de rochers d'**opèrnes** » ; **opèrne** signifiant en gascon de la région de Bayonne « crustacé » (Palay) et équivalant d'après Lhande au basque **lanperna** ou **anperna**, « sorte de coquillages qui se trouvent dans les rochers du bord de mer ».

HORDOQUY

(**BIARRITZ**, lieu-dit : **à Biarritz, l'une** [pièce de terre] **dite de Hordoquy**, 1676).

Du basque **ordoki**, « lieu plat, plateau » qui convient parfaitement au lieu désigné (c'est-à-dire un endroit situé **grosso modo** dans le quartier actuellement appelé **Chélistz**). Le nom de ce lieu-dit de Biarritz apparaît dans une minute notariale de la fin du XVII^e siècle et il est fort probable que ce microtoponyme existait encore au XVIII^e siècle bien que nous n'en ayons pas la certitude. Le document qui mentionne ce lieu-dit permet de situer l'endroit : « **deux pieces de terres situees a Biarritz : l'une dite de Hordoquy, au quartier de Mugron, conf^t d'un côté a vigne de s^r Duvergier de Belay, du nord a vigne du même ; du levant a métairie dite Doursavau et de l'est (sic) [= ouest] a terre de la maison de Lissalde ; l'autre piece de terre (...) appelé [illisible], du**

nord a terre de sansco, du levant a terre de Lissalde, du côté de la mer a terre d'estebeco »⁶⁵.

(H)ORSABAU

(**BIARRITZ**, maison : **Orsabau**, 1606, 1611, 1623, **hoursabau**, 1753, **Sabaou**, XX^e siècle, aujourd'hui « **avenue du Sabaou** »).

Le nom étant issu du basque **(H)orzabal**, il existe deux possibilités : **a)** s'il s'agit d'une vibrante faible il doit correspondre au basque **oru, orue, orube**, « domaine, sol, emplacement de maison »⁶⁶ (Luis Michelena le considère comme étant un emprunt au latin **forum**⁶⁷) dont la forme de composition est **or-** avec l'adjectif basque **zabal**, « large, vaste »⁶⁸ et par extension « plat » avec vocalisation romane normale de **-l-** : **zabal** > **sabau** (forme gasconisée) ; **b)** s'il s'agit d'une vibrante forte (**orr-**), il doit alors s'agir de **orre**, « genévrier » (cf. **Orreaga** nom basque de **Roncevaux**). En conséquence, il s'agit soit du basque **(h)or- + zabal**, « emplacement, domaine, sol vaste, large, plat » ou bien du basque **or(r)- + zabal**, « genévrier vaste, large » ou « (lieu) plat où il y a des genévriers ». Ce toponyme biarrot a subi plusieurs déformations dues à l'influence du gascon : réduction du groupe consonantique **-ors-** > **-oss-** par assimilation gasconne **Orsabau** > **Ossabau** ; adjonction de l'article gascon **lo** élidé devant la voyelle initiale du toponyme étudié : **lo Ossabau** > **l'Ossabau** ; puis aphérèse de la voyelle initiale de **O-ssabau** que l'on croit comme faisant partie intégrante de l'article roman **lo**, d'où **(Lo) Saba(o)u**, « Le Sabaou ».

ROCHE du HALDE / MAISON (D)UHALDE / AHALDE

(**BIARRITZ**, ancien promontoire : **Uhaldea**, 1855, d'après Augustin Chaho, **du Halde**, 1855, 1879, d'après Germond de Lavigne, **Duhalde**, 1960, d'après Dupérier ; **Dominique d'Amotzchipy sieur de la maison Duhalde**, 1669, maison du quartier de Legure ; petit rocher du Port-des-Pêcheurs : **Ahalde**, 1831)

Du basque **ur**, « eau », formes de composition **uh-** (la variante méridionale étant **ug-**) et **alde**, « côté », d'où **uh-alde**, « côté de l'eau », d'où : **(de) + Uhalde** > **d' + Uhalde** > **Duhalde** (agglutination de la préposition **de**) > **du Halde** (déglutination ultérieure et erronée de ce que l'on croit être la préposition **du**) > **l'Halde** (adjonction de l'article élidé). Valeur toponymique probable car la maison **Duhalde / Uhalde** était située à côté du lac **Mouriscot**. En outre, il existait, et existe encore, à Biarritz un promontoire appelé **du Halde** (il s'agit de celui qui surplombe la villa Beltza). En outre, un petit rocher du Port-des-Pêcheurs avait pour nom **Ahalde** où il est très probable que nous avons affaire en réalité à un ancien **Uhalde**.

PORT-VIEUX / FANAL DU [PORT] HART

(BIARRITZ, ancien port de pêche, actuellement appelé « **Port-Vieux** » : **Fanal du Port Hart (sic)**, 1750 d'après Cassini).

Il y avait au XVIII^e siècle sur l'Atalaye, une tour appelée « la Haille » ou « fanal du [port] Hart » (l'actuel « Port-Vieux » de Biarritz était en effet appelé port du « Hart ») utilisé comme poste de vigie : « du Hart » est un toponyme ayant une valeur topographique, le nom étant issu du basque **(de) + ur + arte**, « entre les eaux », l'initiale ayant été interprétée comme étant une préposition romane⁶⁹, confusion au demeurant très banale en toponymie : **de + ur + arte > d'Uhart(e) > Duhart > du Hart** à la suite d'un phénomène ultérieur de déglutination⁷⁰. C'est l'équivalent du toponyme occitan **Entraigues** ou **Entragues** et de l'espagnol **Entrambasaguas**. L'ancien nom basque de l'actuel « Port-Vieux » correspondait visiblement à la topographie du site.

SIGORRE

(**BIARRITZ**, maison : probablement **Bertrand de chidorre**, 1568, **La Maison de Sigorre autrement de gestas avec les appartenances et les dependances Situées au quartier de Boussingorry**, 1777).

On trouve en basque le mot **zigor(r)**, « sentier » mais aussi « perche, gaule, baguette, bâton, bout de bois, verge, houssine » au sens figuré « punition, peine ». Il existe aussi les variantes **zidor(r)** et **xidor(r)**, « étroit (s'appliquant d'ordinaire à une chemin). **Bide xidor**, « chemin étroit » d'après Lhande. Ces formes sont peut-être à l'origine des noms **Cigorrage (Zigorrage)**, **Ciorraga**, **Ciorrola**, peut-être **Mancidor (Mancidor)**. D'après le dictionnaire de Simin Palay, il existe également un mot d'origine basque en occitan du Languedoc : **sigorre**, « choin marisque, espèce de jonc ; par analogie, racine mince » que notre auteur compare » avec le basque **zigor**, « gaule. En Méditerranée, carex »⁷¹. Il pourrait s'agir tout simplement de la forme basque du nom de personne **Isidore**, à savoir **Ixidor > *Xidor** avec aphérèse de l'initiale — cela paraît cependant peu probable car, à notre connaissance, la variante ***Xidor** n'est pas attestée.

SABARCE / SABALCE / SABALCÉ / SABERCE

(**BAYONNE, LACHEPAILLET**, moulin : (peut-être) **Johanicot de Sabaloc (sic)** [sans doute erreur de lecture pour **Sabaloe** ou **Sabaloc**, cf. **Sabaroz**], 1482, **Pernauton de Sabalce**, 1516, **les pressoirs de decà le pont de Balichon, où sont compris (sic) ceux de Johan de Sabalce**, 1567, **moulin de Sabalce**, 1651, d'après Ducéré, **Sabarce**, 1730, **Sabalce**, 1740, d'après Ducéré, **Sabarce**, 1748, 1770, 1784, **Sabars**, XVIII^e siècle, d'après Cassini, **au moulin appelé Sabalcé**, 1782, **L'étang du moulin de Sabalce**, 1789, **moulin de Sabalce, prairie de Saberce**, 1791)

Du basque **zabal** et suffixe **-tza**, c'est-à-dire **Zabaltza**, « lieu plat, où abondent les lieux plats et vastes » gasconnisé ultérieurement en **Sabalce**. La signification du nom correspond au site désigné. Il s'agit **grosso modo** de l'équivalent basque du gascon médiéval **Balichon**.

SILHOUETTE

(BIARRITZ, maisons : **Auger de Silloete de bat (sic)**, **Peyrot de Silloete dessus**, 1498, **Jacmoton de Silhouette**, **estebenon de Silhouette**, **petry de Silhouette**, **Estebento de Silhouette**, **Sansonton de Silhouette de bat**, 1568).

Du basque **zil(h)o**, « trou, dépression »⁷² et suffixe locatif **-eta**⁷³, « lieu, endroit » d'où **zil(h)o-eta** dont les variantes méridionales sont **zulo-eta** et **zulu-eta**, « lieu de dépression de terrain, de trous ». Aucun dictionnaire étymologique de la langue française ne précise que **silhouette** est un des rares mots français d'origine basque avec **daguerréotype** (dont l'inventeur s'appelait Daguerre) et probablement le mot **bagarre**, du basque **ba(t)zarre**, « réunion, assemblée » à travers le gascon **batsarre**, **batsàrrou**, « tapage, tumulte ; personne bruyante, querelleuse »⁷⁴. Il existait à Biarritz deux maisons **Silhouette**, l'une « de bas » et l'autre « dessus ». En basque, on eût dit : **zil(h)oetagarai** et **zil(h)oetabehere**. Il est possible que les quartiers de Biarritz appelés officiellement « **de Haut / Dessus** » et « **de Bas / Labas** » aient été connus sous le nom de **Garai(koa)** et de **Behere(koa)**, la traduction en gascon ou en français des noms basques étant quelque chose de courant encore au XVIII^e siècle : **Etchesshar dit Casevielle**.

TAL(L)AYE

(BIARRITZ, maison : **talaye**, 1761).

Il s'agit d'une variante avec aphérèse du vocable **atalai**, « observatoire, lieu élevé »⁷⁵ que le basque a emprunté et qui correspond au castillan **atalaya**, « sentinelle diurne, éminence, hauteur d'où l'on peut découvrir le pays »⁷⁶ et au gascon **atalaye**, « poste de guet ; point de vue, promontoire »⁷⁷. Le mot, indique Coromines, est d'origine arabe : **ṭalâyi**^c, pluriel de **ṭalî^ca**, « sentinelle », « avant-garde d'une armée » de la racine **ṭ-l-^c**, « se trouver au sommet d'un endroit ». Le nom de maison est d'origine gasconne : **talay,-e**, « guetteur, guetteuse »⁷⁸. Il existe encore de nos jours un site de Biarritz appelé « **Plateau de l'Atalaye** ».

Les cours d'eau

ADOUR / ATURRI(A)

(**BAYONNE**, fleuve : **Aturus**, Lucain, **Aturis**, Ptolémée, **Aturrus Tarbellicus**, **Atyr**, Ausone, **Aturris**, d'après Marca, Hist. de Béarn, p. 224).

Le nom de l'Adour était dans l'Antiquité **Aturis** (Potl., II, 6). Le nom se trouve manifestement dans celui du fleuve espagnol appelé de nos jours **río Túria**, autrefois **Turis** (Potl., II, 5). Ce fleuve a son embouchure dans la ville de Valence. En Galice, une rivière d'Orense et une autre de Lugo ont chacune d'entre elles également pour nom **Turia** (sans accent). Pomponius Mela (**Choro.**, III, 1) cite également une rivière située dans le territoire des **Varduli** (ancêtres **grosso modo** des Guipuzcoans actuels) et appelée **Aturia**. Toujours selon cet auteur, elle arrosait un endroit connu sous le nom de **Decium**, ni l'un ni l'autre n'ayant pu être toutefois identifiés. Cependant, l'**Aturia** de Mela ne peut être que l'Adour des **Tarbelli**, à moins que ce ne soit en réalité l'**Oria** guipuzcoan, ce qui nous paraît être de loin, dans l'état actuels de nos connaissances, la meilleure hypothèse⁷⁹. Le nom de l'Adour se rattache à une racine hydronymique pré-indo-européenne ***-tur(r)**, « eau » qui semble présente dans plusieurs noms de rivières et fleuves tels que **Dordogne**, **Dore** (Puy-de-Dôme), **Duero / Douro** dans la péninsule Ibérique, etc., et encore présente en basque dans le terme **iturri** < ***i-tur(r)-i**, « source, fontaine » où le **i-** initial serait un préfixe dont la valeur originelle se serait perdue.

APPALAÏTZ / PALAYS

(**BAYONNE**, ancienne propriété sur la route de Cambo, puis quartier (aujourd'hui disparu) ; d'après Ducéré : **Palays**, 1495, **Appalaitz**, 1531, **Palatz**, 1596, **Palaytz**, 1651, **Palays**, XVIII^e siècle, aujourd'hui lieu-dit : « **Dépôt de Palaitz** », terme utilisé de nos jours uniquement par la Régie des eaux de Bayonne et désignant les terrains situés en face de l'ancienne entreprise Sony).

Edouard Ducéré signale qu'à la fin du Moyen-Âge « Palays est déjà au nombre des propriétés, qui composaient en partie la dot de Jeanne de Puyanne, veuve de Menaut d'Artigau, qui se maria avec Guillaume Vidau de Saint Johan »⁸⁰. C'était à cet endroit en effet que depuis le Moyen-Âge Bayonne possédait ses fourches patibulaires. Ces terrains étaient destinés à l'exécution des condamnés à mort et à l'exposition des corps des suppliciés et le restèrent jusqu'en 1789. C'est la graphie de 1531 rapportée par l'érudit bayonnais Edouard Ducéré, qui avait dépouillé au cours de son existence des milliers d'archives, qui nous donne l'étymologie du nom : du basque **apal-lats**, c'est-à-dire **apal**, « bas » et **lats**, « cours d'eau », d'où le toponyme courant en basque **Apallats** > **Apalats** (avec **-ll-** géminée évoluant normalement en phonétique basque à **-l-** comme dans latin **castellu(m)** > **gatzelu**, etc.), c'est-à-dire « ruisseau bas » décrivant assurément le lieu originel où fut érigée cette propriété bayonnaise, les formes attestées **Palays / Palaytz / Palatz** étant dues à un phénomène d'aphérèse, l'initiale ayant été prise pour une préposition romane.

BAYONNE / BAIONA / BAIONA (en Galice)

(**Lapurdo**, IV^e siècle, **locustae lapurdenses**, V^e siècle, **Baiona**, 1063, **Baione**, 1130-1198)⁸¹

Le nom de Bayonne pose toute une série de problèmes à la fois historiques et linguistiques qui n'ont toujours pas été élucidés. D'un point de vue historique, Eugène Goyheneche, dans un article publié en 1973⁸² résumait ainsi la situation : l'existence du site de Bayonne est attesté par une enceinte romaine du V^e siècle (d'après la **Notitia Dignitatum Imperii** datant de 340-420) de 1120 mètres de périmètre renfermant un espace de 6 à 7 hectares, les textes mentionnant ce siège du tribun de la cohorte de Novempopulanie en ces termes : **In provincia Novempopulana tribunus cohortis Novempopulanae in Lapurdo**. La première difficulté à laquelle les historiens sont confrontés est la suivante : « **Lapurdo** a-t-il vraiment été le nom de la ville actuelle de Bayonne, ou a-t-il toujours désigné le territoire dont elle fut la "capitale" et dont elle reste le centre administratif et économique ? »⁸³. Selon Eugène Goyheneche, le nom de **Baiona** désignait la ville, le port et la cathédrale et celui de **Lapurdo** n'était rien d'autre qu'une désignation territoriale (équivalant vraisemblablement et **grosso modo** à la province basque appelée Labourd, en basque **Lapurdi**), ce qui implique que bien avant son apparition dans les documents le nom de Bayonne existait déjà, et probablement depuis très longtemps puisque « la ruine de la civilisation urbaine et des **civitates** romaines, provoque l'effacement sinon la disparition du nom des villes devant les noms régionaux, après quoi la renaissance des villes du début du Moyen-Âge fait réapparaître dans les documents le nom même de ces villes »⁸⁴. La démonstration d'Eugène Goyheneche était bien construite et elle paraît, encore aujourd'hui, difficile à réfuter, le problème étymologique posé par ces toponymes ([in] **Lapurdo** et **Baiona**) plaidant en outre et assurément pour une grande ancienneté. En outre, l'existence en Galice d'une localité appelée **Baiona** vient compliquer la question (c'est dans cette localité de Galice qu'arriva le premier mars 1493 la caravelle « La Pinta » apportant la nouvelle de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb⁸⁵). D'un point de vue linguistique, enfin, la principale interrogation que suscite d'emblée le nom de **Baiona** est la suivante : s'agit-il d'un toponyme d'origine anthroponymique ou bien avons-nous affaire à une formation purement toponymique, c'est-à-dire ayant à l'origine une valeur descriptive topographique ? Alfonso Irigoyen, dans un article extrêmement documenté⁸⁶, plaidait de manière résolue en faveur d'une origine anthroponymique. Toutefois, sa démonstration semblait entraîner dans son sillage plusieurs difficultés : si l'on part d'un anthroponyme latin attesté **Baius** et d'une variante également attestée à l'époque romaine **Baionius**, voire d'un nom de personne d'origine germanique **Baio** (cf. les localités de **Bayon**, Gironde, autrefois **Baion**, 1351 et de **Béon**, Yonne, autrefois **Baione**, vers 519)⁸⁷,

c'est-à-dire si les noms du type latin **Baius**, voire germanique **Baio** formaient, ce qu'ils faisaient effectivement d'ordinaire, leur cas oblique en **-o**, **-ōnis** (qui se trouvait dans la déclinaison latine imparisyllabique du type **Nero**, génitif **Nerōnis**, accusatif **Nerōnem**), cela implique, signalait Irigoyen, qui citait plusieurs noms basques actuels terminés en **-ona**, que nous aurions dès lors affaire à « un acusativo, evolución de **-ōne**, es decir, que **Baio**, cuyo genitivo sería **Baiōnis**, tenía el acusativo **Baiōne(m)** que tendía a ser universal de régimen universal, pero que sobre todo en el caso de nombres propios competía con el nominativo »⁸⁸, la forme **Baionius** impliquant alors, quant à elle, ajoutait-il, l'existence d'un doublet ***Baioni**, nominatif **Baionius**, issu du cas oblique **Baionem** à l'accusatif. La principale difficulté qu'entraîne une telle hypothèse anthroponymique est que, dans ce cas, on aurait dû avoir en ce qui concerne le nom de Bayonne une forme populaire basque ***Baio(a)** ou ***Maio(a)** (une forme basque **Mayona** est en revanche attestée⁸⁹) au même titre que le nom de la localité basque d'**Aramayona** (< ***Ara Baiona**, cf. la localité d'**Arabayona de Mógica**, Salamanque), dont la forme populaire basque est **Aramaio**, voire **Libarona** (quartier de Gatica, Biscaye), en basque **Libaroa**, nom peut-être, mais cela est hypothétique, issu du nom de personne latin non attesté ***Libarius**⁹⁰ auquel serait venu s'ajouter le suffixe **-ōna(m)** (forme féminine de **-ōne(m)**), soit en définitive ***Libariōna(m) (uilla)**, « domaine rural de ***Libarius** »⁹¹, etc. Ce fait, c'est-à-dire la non-disparition de la nasale intervocalique, phénomène attesté en basque, mais surtout en phonétique gasconne et galicienne, invalidait l'hypothèse anthroponymique (qu'il se fût agi d'un nom de personne d'origine latine ou germanique) et obligeait en conséquence Alfonso Irigoyen à supposer l'existence d'un hypothétique « semi-cultismo, [autrement dit] que el nombre de persona [germanique] **Baio** antes citado lleva añadido un elemento **-onna**, con **-N-** que funcionaba como fuerte y no caía en posición intervocálica, y que acaso podría identificarse con vasc. **ona**, "(el) bueno", por analogía o de una manera directa, es decir, que se trataría inicialmente de un ***Baio Ona** [= "Baio le Bon"] que luego habría funcionado como único nombre de persona »⁹². Or, Alfonso Irigoyen, qui contestait l'hypothèse selon laquelle dans le nom de Bayonne on aurait affaire à un toponyme à valeur descriptive topographique car, arguait-il, « en relación con el caso de Galicia nos haría entrar en elucubraciones complejas de muy difícil solución por falta de datos históricos »⁹³, n'expliquait pas cependant comment ce présumé semi-cultisme (basco-germanique) serait alors arrivé jusqu'en Galice, vu que manifestement il n'envisageait à aucun moment l'hypothèse selon laquelle on aurait eu un transfert de nom prestigieux. On mesure dès lors toutes les difficultés que pose ce nom, difficultés amplifiées par l'existence toujours inexplicée à ce jour du toponyme galicien⁹⁴. Dans un article paru dans la revue **Lapurdum**⁹⁵, nous avons, dans un premier temps, adhéré aux dires d'Eugène Goyheneche selon lesquels on avait affaire dans le nom galicien **Baiona** à une formation analogique. Cependant, ici aussi, les faits paraissent

moins clairs que prévu. Ce nom galicien apparaît au début du XII^e siècle. Or, le territoire où est située la ville de Baiona est chrétien depuis le début du VIII^e siècle étant donné que la domination musulmane sur ce territoire (du moins l'emprise théorique car en réalité l'influence arabe en Galice et dans la partie nord du Portugal fut quasi inexistante) dura à peine plus de vingt ans. Les Arabes et les Berbères envahirent la péninsule en 711. Mais, en 739, sous le règne d'Alphonse I^{er}, la « frontière » entre le monde chrétien et le monde musulman était déjà située sur le fleuve Miño, c'est-à-dire sur l'actuelle frontière entre la Galice et le Portugal, et sous le règne d'Alphonse III (866-910) la limite était le fleuve Douro qui traverse la ville de Porto⁹⁶. Cependant, Baiona (la galicienne) aurait pu effectivement être refondée ou repeuplée au XII^e siècle, bien qu'à l'époque elle fût déjà chrétienne depuis quatre siècles. Cela étant, bien qu'on ne sache toujours pas exactement pourquoi cette ville de Pontevedra porte le même nom que la capitale historique du Labourd, il est possible toutefois qu'Eugène Goyheneche ait vu juste, c'est-à-dire qu'au XII^e siècle, on donna ce nom à cette localité galicienne en souvenir de Bayonne dont le prestige était considérable à l'époque. Le transfert d'un nom de lieu prestigieux est très probable⁹⁷ comme cela fut le cas, tout au moins, pour beaucoup de maisons médiévales du Pays Basque. Jean-Baptiste Orpustan cite pour exemple, les maisons souletines médiévales dites **Burdele** (Bordeaux) et **Tholose** (Toulouse), ou bien celle de Valcarlos (XIII^e siècle) dite **Granada** (Grenade), etc⁹⁸. La seule certitude est qu'au XII^e siècle l'Empereur Alphonse VII (1126-1157), également appelé Alphonse le Batailleur et qui en 1129 avait assiégé la cité de Bayonne (Labourd), ordonna par un édit du 27 juillet 1130, le remplacement du très ancien nom de la localité galicienne d'**Erizana** par celui de **Baiona**, changement confirmé en 1201 par un édit du roi Alphonse IX⁹⁹, peut-être en souvenir de ce siège. Il est par conséquent préférable, pour les raisons exposées auparavant, de supposer que nous avons affaire dans le cas de Bayonne à un toponyme ayant eu à l'origine une valeur descriptive topographique (étant entendu que les noms propres ne constituent plus que des formes vidées de sens). La quasi totalité des auteurs qui sont penchés sur le sujet ont en effet opté pour cette solution, à savoir, entre autres : le prince Bonaparte¹⁰⁰, H. Gavel, Joan Coromines, Jean-Baptiste Orpustan, etc.

a) L'élément initial BAI-

L'élément **bai-** initial est celui qui est le moins problématique. D'un point de vue linguistique, on sait en effet que le fleuve appelé Le Miño — le plus important de Galice, en galicien **O Miño** — était couramment appelé par les Galiciens de l'Antiquité **Bainis** ou **Baenis** (Strabon, **Géographie**, III, 3, 4) ou **Baites** (Appien, **Iberica**, 73), le nom devant être comparé à l'ancien nom du Guadalquivir, c'est-à-dire autrefois **Baitis**, nom qui continue parfois à être utilisé en Espagne sous la forme **Betis**¹⁰¹. Or, dans ces noms l'élément pré-latin **bai-**¹⁰², ayant vraisemblablement le sens hydronymique de « cours

d'eau », est probablement identique à celui qu'on trouve dans le nom Baïgorry, **uaigorri**, 1072 et vraisemblablement aussi dans celui de Bayonne, **baiona**, 1063 ainsi que dans le vocable basque **ibai**, « cours d'eau, rivière, fleuve », la voyelle initiale **i-** étant peut-être, d'après Hugo Schuchardt¹⁰³, un ancien préfixe devenu plus tard partie intégrante du thème, sa valeur originelle n'étant plus reconnaissable, d'où une évolution **bai** > **(h)ibai**. Jean-Baptiste Orpustan rappelle en outre que la toponymie ancienne ne fournit aucun exemple de ce terme **(h)ibai**, la seule forme attestée étant toujours **bai-** (cf. les toponymes **Baisu** et **Baialde**, **Baibe**, etc., Luis Michelena¹⁰⁴ citant les patronymes d'origine toponymique **Baigorri**, **Baizabal** et **Bayarte**).

b) L'élément final **-ONA**, **-ONE**, **-ONNE**

Si la signification de l'initiale **bai-** semble faire l'unanimité, la finale **-ona**, **-one** (en français **-onne**) est plus délicate à analyser. En ce qui concerne la voyelle finale **-a**, gasconnisée en **-e**, il pourrait s'agir à l'origine du déterminant basque comme cela est le cas pour le nom des grandes villes telle que Pampelune (en basque **Iruina**, aujourd'hui **Iruña** ou **Iruñea**)¹⁰⁵. Une origine latine (< latin **-ōne**) n'expliquant visiblement pas l'absence de chute de la nasale intervocalique en basque et en gascon (et en galicien), il s'agit manifestement d'autre chose. Xavier Ravier rappelle que « même si l'on élimine les cas où **-on** < latin **-ōne**, il reste un nombre assez important de formations irréductibles à la famille latino-romane : **Asson**, **Orion**, **Igon**, **Oloron**, **Ouillon** »¹⁰⁶, etc. En outre, on sait que ce suffixe latin, équivalent des suffixes **-acu(m)** / **-anu(m)**, a été utilisé dès l'époque gallo-romaine dans les formations comportant un nom de personne et indiquant l'existence d'une propriété rurale ou **latifundium** : par exemple latin **Silvanius** + **-ōne(m)** > **Sauvagnon**, « domaine de Silvanus », nom de personne latin **Gaius** + **-ōne(m)** > **Gayon** (et son doublet bigourdan **Gayan** < **Gaius** + **-anu(m)**, etc.)¹⁰⁷. Bien que la lecture de l'article de Xavier Ravier (qui étudie une série de trois suffixes, c'est-à-dire **-un** / **-on** / **-en**)¹⁰⁸ montre clairement que les faits sont loin d'être clairs¹⁰⁹, il est cependant vrai que le deuxième élément pourrait être le suffixe locatif basque **-un** (cf. **supra**, chap. I, II^e partie) d'où une origine basque plausible ***bai + -un + (-a)**, « (le) lieu, (la) zone de cours d'eau, (le) confluent »¹¹⁰, ***bai-un(a)** devenant par la suite **bai-on(a)** avec suffixe **-un** > **-on**, hypothèse à laquelle adhère Jean-Baptiste Orpustan — comme dans la forme basque **Ibarrun** (< **ibarr-un**, « lieu de plaine », actuellement quartier de Saint-Pée-sur-Nivelle) dont la forme romane est **Ibarron**¹¹¹. Le suffixe **-un** (et les lexèmes autonomes **gune** / **une**) implique, signale Ravier, un prototype ***-unn-** étant donné que la nasale intervocalique ne s'efface pas. L'existence d'une hypothétique variante navarraise **-gue** / **-(z)kue**, présente dans les toponymes **Etxague**, **Egozkue**, **Olague**, etc., vient compliquer la question. Il se peut également que ces suffixes **-gue** / **-(z)kue** aient une origine différente car les formes les plus anciennes des toponymes

navarrais cités ne contiennent pas de nasales : **Echagoe**, 1274, **Exagoe**, **Exague**, 1279 ; **Egozcue**, 1268, **Eguozcue**, 1278, **Goycue**, 1280 ; **Holague**, 1268. Il existe une autre hypothèse en ce qui concerne l'origine du nom de Bayonne, hypothèse envisagée notamment par Henri Gavel¹¹² et plus récemment par Joan Coromines¹¹³. On aurait affaire au basque **bai + on + -a**, « la bonne rivière » (étant entendu, on l'a vu, que le terme **ibai** serait issu de **bai** et non l'inverse, ce qui serait cependant également plausible en phonétique basque). Julien Vinson¹¹⁴ et, plus récemment, Jean-Baptiste Orpustan¹¹⁵ ont émis des doutes quant à cette étymologie qui, en théorie tout au moins, ne paraît pas invraisemblable.

c) Nouvelle hypothèse

Il semble exister une hypothèse qui ne paraît pas avoir été envisagée, supposition qui d'un point de vue théorique semble plausible, mais qui nous entraînerait assurément dans un passé très lointain. Il existe une racine pré-indo-européenne de valeur hydronymique ***onna**, ***onno**, « cours d'eau » empruntée selon toute vraisemblance par le gaulois et citée par A. Longnon¹¹⁶ qui la voyait, entre autres, dans le nom composé **Breuvonne** < **Brebonna**, c'est-à-dire « rivière des castors » (le premier terme de composition constituant un vocable gaulois) et que Dauzat soupçonnait également dans le nom de la **Garonne**¹¹⁷ et dans le nom de la rivière **l'One** (Luchon) située, signalait Albert Dauzat, « au coeur des Pyrénées, dans une région que le celtique n'a pas touchée [et qui] d'après la phonétique gasconne, postule ***onna** (un latin vulgaire ***ona** serait devenu ***oa**), confirme qu'il s'agit d'un mot pré-celtique et préibère [à son époque pour A. Dauzat "pré-ibère" = "pré-euskaroïde"] »¹¹⁸. Le terme se retrouve également dans d'autres hydronymes cités par Lebel¹¹⁹. On le rencontre aussi probablement dans, entre autres, **l'Oronna**, l'Aronde, affluent de l'Oise. Cette racine hydronymique apparaît également dans le « Glossaire d'Endlicher » publié en 1836 (qui traduit ce vocable **onno** par **flumen**) « recueilli après la disparition du gaulois comme langue vivante » d'après les spécialistes¹²⁰ qui indiquent, à l'instar de Dauzat, être « dans le doute pour la celticité de **ambe** [traduit **rivo**], **anam** [= **paludem**], **onno** [= **flumen**] ». Or, les constructions dites « tautologiques » ne sont pas rares (en général on a affaire à deux strates linguistiques superposées) : on pourrait en déduire de même pour le nom de Bayonne ; à une couche (extrêmement) ancienne représentée par le terme hydronymique ***onna** serait venue se superposer une couche plus récente que nous appellerons « proto-euskaroïde » représentée par le vocable manifestement d'origine pré-celtique **bai**, « cours d'eau ». Les nouveaux arrivants (c'est-à-dire **grosso modo** les lointains ancêtres des populations basques actuelles¹²¹) auraient trouvé sur place un lieu nommé ***Onna** probablement dans une langue datant du Paléolithique (cf. la rivière appelée **l'One** < ***onna**, etc., cf. **supra**) que les populations « proto-bascoïdes » auraient alors

naturellement rebaptisé, l'incompréhension du terme autochtone aidant, ***bai + onna**, « cours d'eau – cours d'eau (tautologie) ». En théorie, l'explication ne semble pas invraisemblable puisque, on l'a vu, ce type de formations tautologiques existent, surtout en oronymie.

ESTUNART / ESTUNARD

(ANGLET, marécages : **les marais de Balichon et D'Estunart**, an II, **barthes marais de L'Estuenard (sic) et Balichon ainsi que de la foret de pignadar de Blampignon**, 1806, **dessèchement des marais d'Estunard et de Balichon**, 1813-1814, **Plan des terres et marais d'Estunart et de Balichon**, 1837, **Junca de Lesturnard (sic)**, 1832)

Très probablement du basque **istun**, **ixtun**, « canal, détroit, conduit d'eau » d'après Lhande auquel serait venu s'ajouter le terme **arte**, « espace, intervalle, entre », soit **istun + arte**, « entre les canaux ». L'évolution **Istun-arte > Istun-art > Estun-art(e)** est due à la gasconisation phonétique du nom, l'ouverture du **i-** initial étymologique à **e-** devant sifflante étant par ailleurs également attestée dans le nom de personne **Iscariote** qui devient **Escariote** en gascon d'après Palay et dans certains autres parlers romans tels que, par exemple, en asturien où on a **historia > hestoria**, etc. La signification de ce toponyme d'Anglet, aujourd'hui disparu, correspondait parfaitement à la situation topographique du site comme le montrent les diverses cartes d'époque consultées (cf. chap. II, II^e partie), c'est-à-dire aux marécages sur lesquels fut construit il y a peu le centre commercial connu sous le nom de BAB2.

LATXAGUE / LATSALDE

(ANGLET, maison ; **Latxague**, 1771, **Latzague**, 1774, **Laxague**, 1776, **Latchague**, 1777, 1784, 1788 ; BAYONNE, SAINT-ESPRIT, héritage : **Latsague**, 1583, 1594 ; **BAYONNE, ISLES ET ISLOTS**, maison : **Latsalde**, 1748, **Laxalde**, 1770).

Du basque **la(t)s + -aga**, « lieu de cours d'eau ». L'hydronyme **la(t)s**, « cours d'eau » (par opposition à **ur**, « eau (en général) ») donne **Lasa** (Lasse, petit village de Basse-Navarre). Le nom correspond au site désigné puisque cette maison d'Anglet était située à côté du ruisseau appelé Maharin. En ce qui concerne l'héritage bayonnais de **Latsague**, Edouard Ducéré signale que « les propriétaires de cet héritage situé à Saint-Esprit en 1583, avaient droit, d'après un acte notarié du 16 juin 1594, à une prise d'eau sur la trompe de conduite de la fontaine Saint-Esprit, qui passait sur leurs terres »¹²², la métairie bayonnaise (située à côté de l'Adour) appelée **Latsalde / Laxalde** signifiant, quant à elle, **lats-alde**, « (orientée du) côté de l'eau ».

LASSEGUE

(**BIARRITZ**, maison : **Joannis de Lassegue de chabiague**, 1646, **lassegue**, 1785).

Le 5 mai 1785, par ordonnance rendue par M. de Neville, intendant général, les maisons de Biarritz appelées respectivement **Gramont** et **Castéra** furent déclarées **infançones** au même titre que la maison biarrote de **Chabiague** et que celle, également située dans la paroisse de Biarritz, de **Lassegue**¹²³. Le gascon **sègue**, « ronce frutescente » serait plausible, quoique le singulier, dans le cas présent, soit curieux ; en outre, dans la région de Bayonne, d'après Pierre Rectoran qui en était originaire, on eût plutôt dit **le chèque**¹²⁴. On ne sait pas, sauf erreur, où était située exactement cette maison de Biarritz. Si elle se trouvait à côté d'un ruisseau, une origine basque serait alors beaucoup plus vraisemblable : **la(t)s + -aga > *Lassáque > Lassegue** (cf. **supra**). Un fait semble plaider en faveur de cette hypothèse : il y avait une autre maison appelée **Lassegue** dans la paroisse limitrophe de Bassussarry dont le nom apparaît en 1786 écrit [**maison**] **dallassague** et où il est très probable que nous sommes en présence du basque **latsaga** (< **da + la(t)sáque < de + la(t)saga**).

LEGURE

(**BIARRITZ**, quartier : **Martin de Legure**, **Per Johan de Legure**, 1335, 1342 ; **Francoys de legure**, 1568, **audict quartier de Legure**, 1585, 1781 ; **Le Gure**, 1791 ; **Le Gulle**, 1774, **Lagurre**, 1783 ; maison de **Sare** : également **Legure**, aujourd'hui **Legurea** et quartier **Legurea alde**, formes anciennes : **Segoure**, **Legure**, 1505 ; **Legoure**, 1630 ; **Legoure**, **Legourea**, 1677 ; **Legurea**, 1731 ; **Laguria**, XIX^e siècle ; d'après Barandiarán : **Leuria**, **Leurea**, **Legura**, **Legoure**, **Ligure**¹²⁵).

Depuis le XVI^e siècle au moins, il existe à Sare une maison du nom de **Legure**, aujourd'hui appelée **Legurea**. L'étymologie de ce nom du village labourdin de Sare est difficile à établir. Il est également difficile de savoir quel rapport il peut bien y avoir entre ce toponyme de Sare et celui de Biarritz, étant donné que tous les deux semblent identiques. La ressemblance qu'a ce toponyme avec le basque **legor**, « sec » est probablement fortuite¹²⁶. Il est possible, quoique peu probable, que **Legure** (variante **La Gulle**, **Le Gure**, **Lagurre**) ne soit tout simplement qu'une déformation, due à l'influence du basque, du terme français **lagune**, « étendue d'eau de mer » plutôt que de son équivalent landais **lague**, étant donné qu'une évolution **lague > lagure** aurait été impraticable en basque, contrairement à une évolution **lagune > lagure** avec alternance **n / r**. C'est peut-être là qu'il faut chercher l'origine des formes **Legure**, **Lagurre**, etc., difficilement explicables autrement.

MAHARIN

(**ANGLET**, **ruisseau maharin**, 1831).

Il n'existe pas de mention plus ancienne de ce nom que celle de 1831, ce qui se comprend aisément car en micro-toponymie, et en l'occurrence en micro-hydronymie, il

est la plupart du temps très difficile de se procurer les formes anciennes d'un nom. Cet hydronyme d'Anglet, vraisemblablement très archaïque, rappelle évidemment le nom de la localité bas-navarraise de Méharin, en basque **Mehaine**, Autrefois, **Meharren**, **Mehari**, 1249, **Mearin**, 1264, **Meharin**, 1413. En Ce Qui Concerne L'hydronyme d'Anglet **Maharin** (le nom étant également prononcé **Méharin** d'après une enquête orale menée en 1997 **in situ** par Manex Goyhenetche¹²⁷), le premier terme paraît être manifestement le basque **mehar(r)**, « étroit, rétréci, mince, peu épais, (substantif) étroitesse » d'après Lhande, sens qui semble correspondre parfaitement à la configuration de ce ruisseau. La finale est plus délicate à interpréter, ce qui est également le cas pour le nom de la localité bas-navarraise¹²⁸. Cependant, l'hypothèse selon laquelle on aurait, dans le cas de ce village bas-navarrais, affaire à la marque de la déclinaison appelé inessif est peu probable, quoique plausible : « dans l'étroitesse, dans le rétrécissement (< **mehar(r)** + **-en**) ». Et ce qui est peu probable pour cette localité bas-navarraise l'est également pour ce ruisseau d'Anglet, une hypothétique signification « [cours d'eau coulant] dans [le lieu de] l'étroitesse » n'étant pas très satisfaisante. La seule certitude est que nous sommes en présence d'un terme basque **mehar(r)** cité auparavant.

LA NIVE / ERROBI(A)

(**BAYONNE**, rivière : **lo Niver**, 1288, 1291, **Scribit Nivum lingua vascitana Errobi appellari**, 1644).

Les formes anciennes de ce nom avaient poussé Joan Coromines à proposer une hypothèse très ingénieuse¹²⁹ : on aurait eu un ancien ***Onibar** < ***on** + **ibar**, « vallon » constituant une construction analogue, quoique dans un ordre inversé, à celle de **bai** + **ona** > **(i)bai** + **ona**, « la bonne rivière »¹³⁰ (voir ce nom, **infra**). Il paraît cependant préférable de s'en tenir en ce qui concerne le nom de la **Nive**, assurément extrêmement ancien, à l'hypothèse proposée par Dauzat, Deslandes et Rostaing qui voient dans cet hydronyme pyrénéen une racine pré-latine **niv-**, probablement une variante ancienne des racines **nav-**, **nev-** également attestées dans les cours d'eau appelés **Nave**, **Névaches**, etc. cités par nos auteurs, c'est-à-dire qu'on serait « en présence de trois var[iantes] vocaliques **nav-**, **nev-**, **niv-** d'une rac[ine] hydron[ymique] pré-indo-européenne »¹³¹. Joan Coromines était conscient que l'existence d'une forme basque **Errobi(a)** différente de la forme officielle appelait nécessairement une explication. Cela l'obligeait en conséquence, on l'a vu, à supposer que l'hydronyme **la Nive** avait été créé dans la ou les langues « aquitaines » parlées dans la région bayonnaise à l'époque préromaine, le nom **Errobi** étant issu, quant à lui, de la langue basque à proprement parler ; donc cela signifiait, même si Joan Coromines ne le disait pas clairement, qu'à l'époque préromaine ce n'étaient pas les ancêtres directs des populations basques actuelles (c'est-à-dire probablement les **Vascones**) qui peuplaient la région... Il se peut également qu'il s'agisse

d'un nom issu du latin, peut-être du latin **nives**, « les neiges ». La plus ancienne mention connue de la forme basque date de 1644 et est rapportée par un savant géographe de l'époque appelé Louis Coulon¹³² qui écrit : « **Scribit Nivum lingua vascitana Errobi appellari** ». Nous ne connaissons pas de mention plus ancienne. Le chanoine Daranatz signale un moulin d'Espelette appelé en 1643 moulin d'**Arroby**¹³³, **Errobiola** étant par ailleurs le nom d'une maison de Villefranque. En ce qui concerne l'analyse étymologique, le deuxième élément de composition ne paraît pouvoir s'expliquer qu'à partir du basque **(h)obi**, « fosse », le premier étant moins clair, peut-être **ar(r)-**, « pierre, rocher ».

Les plantes et la végétation

ALZUZAR

(**BAYONNE**, métairie : **Alzuzar**, 1748, **Alcesar**, 1770).

Du basque **(h)altzu + zahar**, variante **zar**, « vieux **Haltzu** » (probablement par rapport à une autre maison appelée **Haltzuberri**), **haltz + -zu** signifiant en basque « lieu où abondent les aulnes » ; **Alcesar** en constitue la forme romanisée.

ARDENGOS / BARGANOS / BERGANOS / ARDANGOS

(**BAYONNE**, **SAINT-ÉTIENNE**, métairie : **Ardengos**, 1142, **Jacmot de Barganos**, 1480, **Jagmot de Bergamos (sic)**, 1481, **Jacmot de Barganos**, 1482, **Jacmes de Barganos**, 1489, **une vinhe, verger, hostau et truilh, scituade au Sanct Esprit, et comfrontant de l'un costat le vinhe aperade Barganos**, 1524, **Ardangos**, Cassini, XVIII^e siècle, **Berganos**, 1806, 1812).

L'héritage de Saint-Etienne d'Arribe-Labourd apparaissant dans la carte de Cassini et appelé **Ardangos** ne peut évidemment que correspondre au domaine médiéval bayonnais **Ardengos** cité dans le **Livre d'Or**. Cela étant, si nous n'avions pas eu à notre disposition la carte de Cassini, l'emplacement de ce domaine médiéval n'eût probablement jamais pu être déterminé avec exactitude puisque le rapprochement avec l'héritage appelé **Barganos** cité dès le XV^e siècle aurait dès lors été des plus incertains. Or, même s'il n'existe pas de certitude en la matière, il est néanmoins extrêmement probable que l'héritage ou métairie nommée, encore au XIX^e siècle, **Barganos / Berganos** et le domaine, également situé dans la paroisse de Saint-Etienne d'Arribe-Labourd, appelé **Ardangos** par Cassini (et en conséquence, on l'a vu, correspondant au médiéval **Ardengos**), ne font qu'un puisque le célèbre géographe situe manifestement ce domaine à l'endroit où apparaît en 1831, d'après le cadastre bayonnais, la maison de **Berganos**, ce qui implique que l'équivalence **Ardengos = Barganos = Ardangos = Berganos** est certaine. En ce qui concerne l'étymologie du toponyme **Ardengos / Ardangos**, le nom paraît être issu du basque **ardan**, « vigne plant, raisin » + **-go(it)z**, « variante de **-goi**, "haut" à sifflante finale analogique, parfois **goiz**, "situé à (vers) l'est" en relation avec

goiz, "matin" »¹³⁴ (cf. le nom basque d'Arcangues → **Arrangoitz**), c'est-à-dire **ardan-goitz**, « hauteur où se trouve la vigne », romanisé par la suite en **Ardangos**. L'alternance, il est vrai surprenante, **Ardangos / Barganos** s'explique peut-être par la phonétique basque : **Ardango(it)z** > ***Argangos** (avec alternance **d / g** attestée en basque) > ***Arganos** (chute du deuxième **g** par dissimilation) > **Barganos** (vraisemblablement par analogie avec le terme également basque et labourdin **bargot**, « plant de vigne enraciné » cité par Lhande). Un autre fait vient corroborer cette étymologie. Dans les recensements de 1806 et 1812, la maison de « Berganos » est située dans le « quartier des Vignes » (relevant à l'époque de la « section rurale de Saint-Etienne » depuis la Révolution), ce qui laisse supposer qu'à l'époque il existait encore des vignes à cet endroit. En outre, Jean-Baptiste Orpustan¹³⁵ signale que ce nom de la région de Bayonne semble être identique à celui d'une localité pyrénéenne citée par Joan Coromines : **Ardengost**¹³⁶.

ARITXAGUE

(**ANGLET, BRINDOS**, landes, maison noble et moulin : les formes **Urrucega**, 1148, 1149 et **Urrusague**, 1266 du **Livre d'Or** désignent manifestement le même endroit, **Arrissague**, 1389, **Arrusage (sic)**, 1393, **Arutsague, Arrutsague**, 1482, **estang du molin daritzague**, 1618, **en dessous du Boudigau est un petit chemin public qui conduit au moulin de Harritzague**, 1632 (archive notariale citée par Daranatz), **la maison noble et le moulin d'Arruchague à Anglet, quartier de Brindos, moulin à blé Duritzague, territoire de Brindos, moulin d'Aritzague à Anglet**, 1634 (archives notariales citées par Daranatz), **ruisseau qui coule du moulin d'Arrutzague à celui Donzac**, 1650 (archive notariale citée par Daranatz), **au moulin d'Arritzague**, 1652 (archive notariale citée par Daranatz), **la maison noble Darritsague appartenant aud. Damou et située à Anglet, le moulin et maison noble d'Arritsague**, 1696 (archive notariale citée par Daranatz), **L'estan d'Aritzague**, 1732, **en la paroisse D'anglet et maison noble Durritzague**, 1754, **molin de Rissague au quartier de Brindos**, 1771, **maison de ritzague**, 1773, **la lande de Ritxague**, 1774, **la Lande Darritsague**, 1778, **Ruisseau de Laritzague, Laritxague, Daritsxague (sic)**, 1831, de nos jours « quartier Aritxague »).

Les documents ne laissent planer aucun doute sur la question : les formes commençant par **urru-** et **urri-** et celles ayant pour initiale **(h)ar(r)i-** désignent la même chose, c'est-à-dire une maison d'Anglet tenue pour noble et son moulin. La précision s'impose puisqu'en basque le toponyme **(H)urritzaga** (< **(h)urritz + -aga**) signifie « lieu de coudriers » alors que **(H)aritzaga** (< **(h)aritz + -aga**) est en revanche « chênaie ». Il s'est donc produit, en ce qui concerne l'initiale, une alternance atypique **(h)ar(r)i- / arru- / ur(r)i-** provoquée vraisemblablement par une incompréhension de la langue

basque de la part de l'administration non-basophone, c'est-à-dire gasconne, puis française. Cependant, le fait que la quasi totalité des formes documentées signalent une initiale **(h)ar(r)i-** montre clairement que nous avons affaire au basque **(h)aritzaga**, « chèneia », ce que la forme actuelle **Aritxague** confirme au demeurant.

ARRAINS

(**BAYONNE**, héritage : **Arraintz**, XVI^e siècle d'après Ducéré, **Grand Arrains**, 1730, **G^d Arrainch**, 1748, **Araings**, 1770, **Arrains**, 1784, **Daraint**, 1812, aujourd'hui « **Chemin d'Arans** »).

Du basque **ar(h)an(t)z**, **arr(h)an(t)z**, « prunellier, épine noire ».

ARRANCE

(**BAYONNE**, **SAINT-ÉTIENNE**, métairie et ancien port : **au port d'Arranse o a Port Layron**, 1511, **port d'Arrans**, 1518, **ung verger situat a Arransso**, 1524, **Arrance**, 1570, **Arrance**, Cassini, XVIII^e siècle, **Arrance**, 1806, 1812).

Du basque **ar(h)an(t)z**, **arr(h)an(t)z**, « prunellier, épine noire », quoique nous puissions exclure le basque (labourdin) **arrantza**, « pêche ».

BASTA

(**BIARRITZ**, rocher : **Rocher du Basta**, 1831).

Du gascon **bastà**, « lande, terrain à **baste** » d'après Palay, **baste** signifiant « ajonc épineux ». Il s'agit d'un des plus importants rochers de Biarritz, l'ancien nom basque, si tant est qu'il y en ait eu un (c'est toutefois très probable), n'étant pas connu.

BERROU

(**BAYONNE**, métairie : **Berou**, 1730, **Berrou**, 1770, **Berrou**, 1784).

Du basque **berro**, « broussaille, hallier ». L'évolution **berro** > **berrou** est due à l'influence du gascon.

BIARRITZ

(**Beariz**, 1150, 1170, **Bearriz**, 1150, 1170, **Beiarridz**, 1165, **Bearidz**, 1186, 1194, **Beiariid**, 1199, **Bearritz**, 1249, 1258, **Beiarridz**, **Beiarriz**, 1261, **Bearridz**, 1281, **Beyarridz**, 1311, 1335, **Beriz**, **Beritz**, **Berridz**, 1314, **Bearitz**, **Bearys**, 1344, **Bearritz**, 1499, **Bearitz**, **Bearritz**, 1511, **Bearitz**, 1559, **Saint Martin de Bearitz**, 1568, **Miariz**, **Mieritz**, XVII^e Siècle, **Mearritc[en]**, Joannes d'Etcheberry de Sare XVIII^e siècle, **Biarits**, Cassini XVIII^e siècle)

L'origine et la signification de ce toponyme n'ont pas encore pu être élucidées avec certitude, et cela malgré l'existence d'un nombre important d'hypothèse. Si nous incluons

ce toponyme labourdin dans le chapitre consacré aux formations purement toponymiques, sûres ou probables, c'est parce qu'il est possible, quoique peu probable, et en l'absence de nouvelles découvertes de documents, il est possible que nous ayons affaire à un nom de lieu ayant une valeur descriptive topographique en relation avec la végétation qui aurait pu être celle du site originel. Jean-Baptiste Orpustan est le seul à avoir formulé une hypothèse purement toponymique répondant aux règles de la phonétique historique (de la langue basque et accessoirement du parler gascon de la région de Bayonne) et ayant une certaine vraisemblance toponymique¹³⁷ : d'après cette hypothèse, ce nom pourrait provenir du basque ***berarr-itx**, c'est-à-dire « lieu où abonde » **-i(t)z**, « l'herbe », **be(r)ar(r)**, le nom ayant par la suite continué à évoluer jusqu'à aboutir, après une étape où l'initiale fut **bei-**, à l'initiale moderne **bi-**, que l'étymologie populaire a identifiée au numéral basque **bi**, « deux ». Alfonso Irigoyen citait une forme **Bearreta** attestée en 1448¹³⁸ qui pourrait alors constituer une construction équivalente : **be(r)arr-itx / be(r)arr-eta**, « lieu d'herbes ». Si on s'en tient à une hypothèse, on l'a dit, purement toponymique¹³⁹, il s'agit là de la meilleure conjecture existant à ce jour en ce qui concerne le nom de Biarritz puisque les noms construits à partir du terme « herbe », qui en basque se dit **bel(h)arr** (ses variantes étant **bera-**, **beda-**) existent en toponymie euskarienne ainsi que romane, **Bearritz** pouvant être alors l'équivalent basque, par exemple, des toponymes galiciens **Erbosa** et **Herbosa**, « abondance d'herbe », voire du biscaïen, quoique de langue romane, **Herboso**, « id. », ce dernier existant également dans la province espagnole de Burgos. Pour notre part, nous avons pour notre part également émis une nouvelle hypothèse faisant du nom de **Biarritz** un anthroponyme d'origine germanique¹⁴⁰ devenu par la suite un toponyme. Il existe en effet en Galice, dans la province d'Orense, une paroisse galicienne appelée **Santa María de Beariz** (municipalité de Beariz, Orense), les formes anciennes étant : **viarici**, 1034, **uiarici**, **uiariz**, 1053, **veariz**, 1220. Le nom est issu de l'anthroponyme germanique, attesté en Galice comme le rappelle Ana Isabel Boullón Agrelo¹⁴¹, **Viaricus**, romanisé par la suite en **Viarigo** — **Viarici / Uiarici** est le génitif de **Viaricus**, variante latinisée du nom composé germanique **via-reiks** avec un premier élément **via-** ou **wia-** dérivé probablement du terme **wig-** « guerre, combat » et un second élément de composition relativement courant **reiks** « puissance », morphologiquement latinisé par la suite en **-ricus** > **-rici** > **-riz**. Le toponyme labourdin **Biarritz**, autrefois **Beariz**, 1150, **Bearritz**, 1150, **Bearidz**, 1186, **Bearritz**, 1249, **Bearys**, 1344, **Bearitz**, 1511, pourrait peut-être alors avoir la même origine que ce nom galicien (bien évidemment cela ne signifierait pas que l'individu ainsi nommé était d'origine germanique puisque la propagation des noms de personne, on le sait, suivait autrefois la mode comme cela est encore le cas de nos jours), d'autres toponymes basques d'origine germanique étant attestés en Navarre puisqu'il existe visiblement des cas où le doute semble réduit à sa plus petite expression : c'est le cas du

village navarrais appelé **Adériz**, en basque **Aderitz**, autrefois **Adiriz**, 1141, issu manifestement du nom germanique **Adericus** cité par Marie-Thérèse Morlet¹⁴². Dans le cas du village navarrais appelé **Oderitz**, autrefois **Hoderitz**, 1268, **Oderiz**, 1350, le doute ne semble guère possible puisque ce nom paraît assurément issu, comme le pensait au demeurant Julio Caro Baroja¹⁴³, du nom de personne **Odericus** attesté en 861 (à l'époque où il rédigea son ouvrage, notre auteur ne savait pas que ce nom était attesté ni qu'il s'agissait d'un nom d'origine germanique comme l'a démontré ultérieurement Marie-Thérèse Morlet). Ces exemples conjugués avec l'existence d'un toponyme galicien **Veariz**, 1220 tendraient alors à montrer qu'**a priori** il est possible de supposer que le nom labourdin **Bear(r)iz**, 1150, soit un nom de personne devenu un nom de lieu, l'évolution du nom galicien ayant alors été : **Viarici** > **Viariz** > **Veariz** / **Beariz** avec passage **ia** > **ea** attesté en phonétique galicienne (cf. **San Pedro de Bealo**, autrefois **Vialo**, etc.), ce passage existant également en phonétique basque¹⁴⁴. Cela étant, pour accepter notre hypothèse en ce qui concerne le nom de **Biarritz**, il faudrait être certain, ce qui n'est pas le cas, que dans les formes anciennes du nom **Biarritz**, c'est bien la vibrante faible intervocalique **-r-** qui est étymologique et non l'inverse. Si c'était le cas, l'équivalence **Veariz**, **Beariz** galicien / **Beariz**, **Bearriz** labourdin serait envisageable, car le parallélisme paraît frappant. Cependant, il est également possible que la vibrante forte soit étymologique étant donné que lorsqu'on a affaire dans les formes médiévales d'un nom à l'alternance **-r-** / **-rr-**, c'est parfois la forme avec vibrante faible qui est fautive et dans le nom **Biarritz** la forme avec **-rr-** forte est attestée depuis les débuts, bien qu'il semblerait que la langue basque connaisse aussi souvent des renforcements de la vibrante à l'origine faible vraisemblablement par répercussion analogique ou bien pour quelque autre raison d'expressivité. Il existe deux autres paroisses galiciennes portant le même nom : **San Martín de Beariz** (municipalité de San Amaro, Orense) et **Santa Magdalena de Baariz**, 1392 (municipalité de Paradela, Lugo). Ce toponyme apparaît également dans la province espagnole de Léon et en territoire portugais : **Viariz** (municipalité de Corullón, Léon, Espagne), **Viariz** (municipalité de Baião, district de Porto, Portugal) et **Viariz** (district de Vila Real, Portugal) pour lesquels Joseph M. Piel indique que « não é difícil reconhecer em Viariz o genetivo **O[nomástico] M[edieval português]** Uiarici, 1098 do nome **OM** Viaericus 959, Viari(a)gu 973, Uiariku 1093 (patron. Uiarikiz 1094, Uiariguiz 1097), que corresponde ao nome do rei ostrogodo Vidiricus »¹⁴⁵.

CAP(P)ARITZ / CAPARITS

(**ANGLET**, maison : **Caparitz**, 1616, **Capparitz**, 1623, **Caparitz**, 1709, **Caparits**, 1713, **Caparits**, 1791).

Du basque **k(h)apar(r)**, « hallier, buisson épineux, broussailles » auquel est venu s'ajouter le suffixe « abondancier » ou locatif **-itz**, c'est-à-dire **k(h)aparritz**, « lieu où

abondent les halliers, les buissons épineux, les broussailles », le terme, également basque, **kapare**, « **au fig.** noble » d'après Lhande devant ici être vraisemblablement écarté. En ce qui concerne la confusion entre les vibrantes faibles et fortes, elle est courante chez les locuteurs francophones, quoique Lhande cite le vocable (souletin) **kapararte**, « buisson » qui a une variante **khaparrarte**, « id. » avec une alternance **-r- / -rr-**.

CARBASTE

(**BAYONNE, LACHEPAILLET**, trois métairies : **Mossen Laurens de Carbaste**, 1516, **Carbaste**, 1695, d'après Ducéré, **Carbaste**, 1730, **Carbaste**, 1770, **Carbaste**, 1784, **Carbaste**, 1785 ; **Petit Carbaste**, 1730, **Petit Carbaste**, 1748, **P^t Carbaste**, 1770 ; **Grand Carbaste**, 1730, 1748, **G^d Carbaste**, 1770, **Grand Carbaste**, 1784, **Grand-Carbaste**, 1785).

Du basque **karbasta**, « ramon, branche d'arbre qu'on emploie en guise de balai pour ramasser les feuilles ».

CARELARRE

(**BAYONNE**, métairie : **Carelare**, 1748, **Carrelare**, 1770, **Carelarre**, 1784).

Probablement du basque **kare**, « chaux » et **larre**, « lande, terrain inculte », c'est-à-dire **karelarre**, « lande où on trouve de la chaux » (Michelena cite, sans le traduire, le patronyme basque **Careche**¹⁴⁶ < **kar(e) + etxe**, « maison [recouverte] de chaux », à moins que ce ne soit « maison où il y a de la chaux »). Il se peut aussi, cela semble même plus vraisemblable, que nous ayons affaire à la racine ***kar(r)- / karri**, « pierre, roche ». Si cela était le cas, nous aurions eu à l'origine un **karrelarre** < **karri + larre**, « lande pierreuse, caillouteuse » romanisée en **Carrelarre**, l'élément initial se rencontrant également en Alava dans le toponyme médiéval **Carrelucea**, 1025, aujourd'hui **Arluzea**¹⁴⁷, ce qui montre effectivement que l'élément **Carre-** signifie « pierre » (= **ar(r)-**).

CHUAS / SUHAST

(**BAYONNE, SAINT-ÉTIENNE**, métairie : très probablement **Menaut de Suhast**, 1283, **verger de Suhast, deffore lo portau et borg deu Saint Esperit**, 1526, **heritages de S^t Croix et de Suhast**, 1618, **Chuas**, 1748, 1770, 1784, **Suhas**, 1806, 1812).

Un nom d'origine ne peut pas être écarté : « originaire du village bas-navarrais de Suhast, en basque **Zohazti** ». Mais étant donné l'ancienneté de ce toponyme d'habitat bayonnais situé dans l'actuel quartier de Saint-Etienne, rien ne nous empêche de supposer que ce nom bayonnais avait à l'origine une valeur topographique descriptive : **Suhast / Chuas / Suhas** est l'avatar romanisé d'un plus ancien nom basque ***zuhatz-toi** (cf. le

toponyme béarnais **Suhastoy** signalé par Paul Raymond¹⁴⁸) > ***zuhatz-ti** > ***Suhaste** > **Suhast** > **Chuas**, « plantation d'arbres ».

DARANCETTE

(**BAYONNE**, héritage : **S. de Aranceta**, 1255, **Darancette**, 1582, d'après Ducéré, **Darancette**, 1730, 1748, 1770, aujourd'hui « **Chemin d'Arancette** »).

Du basque **ar(h)antz + -eta**, « lieu de prunelliers ».

GARDAGUE

(**BIARRITZ**, quartier et maison : **Gardague**, 1233, 1249, 1255 ; **Gardaga**, 1258 ; **Garzague**, 1261, **Domenjon de Gardague**, 1335, **Jehanchon de gardaigue**, **martin de gardaigue**, 1568, aujourd'hui « **rue de Gardague** »).

Il semblerait qu'il s'agisse d'un des nombreux toponymes euskariens formés avec le suffixe locatif archaïque **-aga** romanisé en **-ague** (auquel est venu se rajouter le suffixe diminutif gascon **-òt** → **Gardagòt**, « petit Gardague »). Le premier élément aurait pu être le vocable basque **garde**, « chardon, ivraie », le sens étant alors **gard(e)-aga** > **gardaga**, « lieu de chardons, d'ivraies », quoique normalement on aurait dû avoir ***gardeaga**¹⁴⁹. Lhande cite le terme **karda** qui est, précise-t-il, une variante de **kardo**, **kardu**, « chardon ». Il faudrait alors postuler une autre variante ***garda** (non attestée cependant en tant que lexème autonome), qui serait pourtant la forme basque normalement attendue, le basque historique ayant d'ordinaire sonorisé les occlusives sourdes initiales : **pace(m)** > **bak(h)e**, etc. Bien que cette variante ***garda**, « chardon » (avec sonore à l'initiale) ne soit pas attestée seule, on la rencontre néanmoins dans les termes **gardabera**, « chardon [***garda + bera** = "tendre", variante de **khardabera**, **kardabera**, "pissenlit, laitron commun, panicaut"] » et **gardabe**, « chardon, houx des champs » (vocalbe souletin) : dès lors, on en déduira aisément l'existence autrefois d'une forme ***garda**, variante de **k(h)arda**, ce qui permet de postuler un ancien ***gard(a) + -aga** > **Gardaga**, 1258.

HARRANS

(**BAYONNE**, **SAINT-ÉTIENNE**, métairie : **Harrans**, 1806, 1812)

Du basque **ar(h)an(t)z**, **arr(h)an(t)z**, « prunellier, épine noire » (cf. **supra**).

HAUSQUETTE

(**ANGLET**, moulin, maison, ancien port, île et lieu-dit : **entro a la roque d'Igasc ni entro a Fausquete**, 1307, 1392, **Hausquete**, 1482, **Hausquette**, 1501, **port de Hausquete**, 1511, **Hausquette**, 1779, **Hosquette**, 1831, aujourd'hui « **rue d'Hausquette** »)

Du basque **hal(t)z**, « aulne » + **-k-** et suffixe locatif **-eta**, c'est-à-dire **Haltzketa**, « lieu d'aulnes » avec vocalisation romane de la latérale et une occlusive **-k-** épenthétique de liaison comme dans le toponyme **Ame(t)z-k-eta**, « lieu de chênes tauzins » : **Hal(t)zketa** > **Hausquete** > **Hosquette** avec monophthongaison romane de la diphtongue **-au-**.

HURLAGUE

(**BIARRITZ**, quartier historique doté d'une personnalité juridique sous l'Ancien Régime : **Urlague**, 1696, Paul Raymond : **Hurlague**, **h. Commune de Biarrits**, sans date ; **Hurlague**, XVIII^e siècle, aujourd'hui « **Parking Hurlague** », ville de Biarritz).

Joan Coromines mentionne ce toponyme dans l'un de ses articles¹⁵⁰ sans vraiment l'expliquer : « [P]or otra parte **Urta** me es bien conocido como apellido altonavarro, y junto a el esta **Hurlague** aldea de Biarrits (sic) »¹⁵¹. Il s'agit assurément d'une forme gasconisée : **Hurlaga** > **Hurlague** avec suffixe locatif **-aga** romanisé du point de vue phonétique en **-ague** à la suite de l'accentuation gasconne sur la pénultième. D'un point de vue morphologique ce toponyme pourrait admettre plusieurs analyses : la première ferait appel au basque **(h)urr**, « noisette sauvage », par extension « noisetier, coudrier » comme le cas de **sagar**, « pomme » mais aussi « pommier »¹⁵². Nous aurions alors : **hur(r)-l-aga**, « lieu de noisetiers, coudraie » (cf. le mot **hurradi** cité par Lhande), la latérale n'étant ici qu'un phonème de liaison, quoique rare ; Jean-Baptiste Orpustan cite les noms de rivières **Ansalegui**, **Liarlain**, etc., et le toponyme **Behorlegi**, en français **Béhorleguy** où cette consonne de liaison semble apparaître¹⁵³. Si l'on partait d'un ancien ***(h)ur(r) + -aga**, au sens de « lieu de noisetiers, coudraie », il se pourrait qu'il y ait eu une dissimilation ou différenciation spontanée de la **-rr-** (vibrante forte) en **-rl-**. Joan Coromines pense que cela s'est produit dans le cas du toponyme bigourdan **Bégole** (canton d'Hournay) < ***Begorla** < [**civitas**] **Bigorra**¹⁵⁴. On pourrait alors supposer que **Hurlaga** puisse venir d'un plus ancien ***Hurraga**. Luis Michelena¹⁵⁵ signale qu'il y a **-rl-** issu de **-rr-** dans le terme basque **gerla**, « guerre » (< francique **werra**, « id. »), l'inverse (c'est-à-dire **-rl-** > **-rr-**) pouvant également se produire : **Erlausse**, 1249, **Herlaus**, 1347, **Arlausse**, 1347 aujourd'hui **Saint-Martin-d'Arrosa** (localité de Basse-Navarre)¹⁵⁶. Albert Dauzat et Charles Rostaing cite le toponyme « **Orlu**, Ariège (**Urta**, 994 ; **Orluno**, s[ans] d[ate]) ; p.-ê. mot pyrénéen conservé dans le basque **urlo**, ormeau, tremble ». La seule certitude est que ce nom historique de Biarritz **Hurlague** est un toponyme euskarien.

IHETCHOU / (D)YHITCHOU

(**BIARRITZ**, maison : **Jean hirigoyen Ihetchou**, 1746, **Jean hirigoyen m^e de la maison dihetchou**, 1749, **Jean hirigoyen m^e de la maison Dyhitchou**, 1753).

Le premier élément **ihe** est manifestement une variante du basque **ihi**, « jonc » avec une alternance **i / e** (cf. **pilota** et sa variante labourdine **pelota** ; **Agirre** et sa variante continentale **Agerre**, etc.)¹⁵⁷. Le deuxième élément doit être le suffixe d'abondance **-tsu**. Le toponyme **Ihetsu** serait le résultat d'une altération d'**Thitsu**, « où le jonc abonde ».

LARRAGUE

(**BAYONNE**, métairie de la banlieue : **Larrague**, 1730, 1748, 1784, **Larrac**, 1785).

Du basque **lahar(r)**, « ronce » et suffixe locatif **-aga**, c'est-à-dire **laharraga**, « ronceraie ». Le nom a été par la suite romanisé en **La(h)arrague**, puis **Larrac** par assourdissement de l'occlusive finale restée sans appui vocalique.

RASPURE

(**BAYONNE**, SAINT-ÉTIENNE, métairie : **Jehanot de Rasporo**, citoyen de Bayonne, 1584, **Raspure**, 1802, 1812, aujourd'hui « **rue de Raspure** » situé à côté de la Z.U.P de Sainte-Croix).

Du basque **ira(t)z**, « fougère, fougeraie » et **buru**, « limite, extrémité », c'est-à-dire **ira(t)zpuru**, « limite de la fougeraie » avec assourdissement normal de la sonore après sifflante.

SARASPE

(**ANGLET**, maison : **le maison de Saraspe**, en **lo loc d'Anglet**, 1521, **Estienne d'Urcos**, **fils d'augé d'Urcos et de Mensoutine de Saraspe**, paroissiens d'Anglet, 1615, **marie de Scarraspe**, paroissienne d'Anglet, 1617)

Du basque **sarats**, moderne **sahats**, « saule cendré »¹⁵⁸ dont la forme de composition est **saras-** et suffixe **-be**, « situé en bas » devenu **-pe** par assourdissement normal de l'occlusive après sifflante : **-(t)s-be** > **-(t)s-pe**, d'où le toponyme **Saraspe** < **sara(t)s-pe**, « sous les saules cendrés ».

SARRICOUETTE / SARRICOÛETE

(**ANGLET**, maison : **Mariotte de Sarricoette**, 1618, **maison de Sarricoette**, 1623, **maisons de Sarricoette & damusty dud. anglet**, 1708, **Sarricoüete**, 17[1]6 ?, **Sarricoette**, an X).

Du basque **sarri**, « taillis, buisson » + **-ko** + **-eta**, c'est-à-dire **sarrikoeta**, « lieu de petits taillis, fourés, buissons » avec suffixe diminutif **-ko** romanisé en **-cou / -coü** (le tréma dans la graphie **oü** doit indiquer ici qu'il ne s'agit pas d'une diphtongue). Il s'agit peut-être d'un nom d'origine : « originaire d'un des villages (et hameau en Basse-Navarre) appelés Charritte / Charritte-de-Bas / Charritte-de-Haut, en basque **Sarrikota / Sarrikota-Pia / Sarrikota-Gania** (Basse-Navarre et Soule) ». Mais, vu le

nombre de formations toponymiques semblables en Pays Basque, il doit plutôt s'agir d'une formation purement toponymique.

URCOS

(**ANGLET**, maison : **de Urcos et de Berindos**, 1149, **Arnaldo Guillelmi in Urcos**, 1198, **Augé d'Urcos**, 1615, **un champ de la maison Durcos**, 1756, **entre les terres de la maison durcos ; et de landalde**, 1787).

Du basque **urki**, « bouleau » dont la forme de composition est **urku-**, et suffixe **-o(t)z**, c'est-à-dire **Urko(t)z**, « lieu de bouleaux ».

URRE

(**BAYONNE, SAINT-ÉTIENNE**, deux métairies : **Urre, Petit Urre**, 1806, 1812).

Peut-être en rapport avec le basque **(h)urr**, « noisette » et par extension, signale Luis Michelena, « noisetier, coudrier » puisque le nom devait être prononcé par les gasconophones de la région [**uř̃ə**], le basque **urre, urhe, urrhe**, « or, métal » ne pouvant être toutefois exclu. En l'absence de formes plus anciennes, il s'agit des deux hypothèses les plus vraisemblables.

Formations métaphoriques

CHI(M)BERTA / GIB(R)ALTAR(D)

(**ANGLET**, lieux-dit et lac : **Nouveaux Sables de gibraltar**, 1762, **Gibraltar**, 1771, **au lieu appelé (sic) gibraltar**, 1779, **Etang de Gibraltar**, 1779, **Gibraltard**, 1790, **letang de Gibraltard**, an VII, **un Lacq appelé (sic) Gibraltar**, an IX, **Chiberta**, 1831, **Chimberta**, 1874, 1876, **Chiberta**, XX^e siècle).

Nous avons démontré que **Chiberta** est une forme populaire angloise du nom **Gibraltar**¹⁵⁹, ce que l'on ignorait. René Cuzacq n'écrivait-il pas en effet, avec une pointe d'étonnement, à propos d'une très belle carte du XVIII^e siècle : « Après la Chambre d'Amour, les sables apparaissent (...) ; près des vignes étendues surgissent déjà les pins, tandis que l'étang de Chiberta est devenu... l'étang de Gibraltar ! »¹⁶⁰. Notre auteur devait croire manifestement qu'il s'agissait là d'une erreur de transcription¹⁶¹ et en conséquence il avait décidé de n'accorder aucune importance à cette découverte alors qu'il venait, sans le savoir, de trouver le véritable nom de ce lac très connu dans la région¹⁶², **Chiberta** en étant naturellement la forme populaire : la forme **Gibraltar**, attestée en 1771, en 1779 et en l'an IX, est une forme correctement orthographiée en français probablement pour des raisons de prestige social (la forme **Gibraltard**, attestée en février et en novembre 1790, notaire Pierre-Florentin Dhiriart, étant une forme hypercorrecte et francisante construite par analogie avec les finales en **-ard** courantes en français). Nous disposons aussi de la forme **Gibaltar**¹⁶³. Ces deux formes apparaissent à deux dates différentes et sont

rapportées par deux notaires d'Anglet¹⁶⁴. Cette forme devait être plus proche de la prononciation locale et en constituer un meilleur reflet que la forme **Gibraltar(d)**. La forme **Gibalta** n'est pas attestée (du moins, nous ne l'avons pas trouvée), mais il est clair que dans la forme **Gibaltar** le -r final ne se prononçait plus¹⁶⁵. Les notaires anglois Darancette et Dithurbide écrivaient **-tar** ce que les autochtones anglois devaient prononcer **[-'ta]** (accentué en gascon sur la dernière syllabe, avec vibrante finale non articulée : **-tá(r)**). Cela rejoint la forme provençale **Gibarta** (autrefois **Gibaltar** ; forme identique à celle d'Anglet) et la catalane **Gibraltá** citées par Mistral (qui ne note jamais les vibrantes finales étymologiques ; il écrit **Lesca** au lieu de **Lescar**, etc.). On pourrait ajouter la forme andalouse écrite **Gibraltar** mais prononcée en réalité **Gibraltá** ou **Gibraltáa**¹⁶⁶ (avec une **jota** et allongement compensatoire de la voyelle finale). Les exemples sont très nombreux : le nom des localités béarnaises appelées **Lescar**, **Lagor**, **Montaner**, **Mur**, **Bourgaber** étant prononcé aujourd'hui **Bourgabè**, **Lago**, **Montané**, **Mu**¹⁶⁷. Le digramme initial **gi** dans **gibaltar** est plus délicat à interpréter. En théorie, il devait correspondre à une prononciation angloise et gasconnisante **[ji-]** : **Jean** > **Yan** ; **Jules** > **Yules** ; **Julien** > **Yulièn** ; **Jacques** > **Yaques** ; etc., puisqu'en ce qui concerne la région bayonnaise au XVIII^e siècle, on en a la preuve : les notaires anglois écrivent parfois « **auyé** » et « **menyon** » les noms de maisons qu'ils écrivent par ailleurs la plupart du temps « **auger** », « **oger** » et « **menjon** ». A la fin du XVIII^e siècle les graphies **auger** et **oger** équivalaient donc à Anglet à une prononciation **oyé**, c'est-à-dire **[o'je]**. La graphie **gibaltar** devait donc correspondre en théorie à une prononciation ***Yibaltá**, c'est-à-dire **[jibal'ta]**, le passage de **-braltar** > **-berta**, s'expliquant ainsi : **a**) la simplification du groupe consonantique **-br-**, qui passe à **-b-**, à la suite de la chute de la vibrante par dissimilation dans **-bralta** > **-balta**, est attestée, nous l'avons dit, par les formes **Gibaltar** en 1762, en 1779 et par le toponyme moderne **Xibaltarre** que l'on trouve à Saint-Palais et Ostabat (avatar récemment basquisé de la forme française **Gibraltar** et n'ayant absolument aucun rapport avec le toponyme d'Anglet **Gibraltar**¹⁶⁸) ; **b**) la fermeture de la voyelle **a** en **e** lorsque les voyelles **i** et **u** se trouvent dans une syllabe antécédente est attestée dans plusieurs endroits du Pays Basque : **aíta** > **aite**, **Donibane** > **Doniane** > **Doniene**, etc., le phénomène n'étant pas propre au basque. On sait que ce sont spécialement les voyelles qui s'influencent à distance ; la dilation vocalique étant parfois appelée **métaphonie**. Dans le cas présent la fermeture de la voyelle **a** est due à l'influence dilatatrice de la voyelle palatale **i** qui se trouve dans la syllabe précédente, ce phénomène étant également appelé **harmonie vocalique**. Palay cite plusieurs doublets où alternent dans le corps d'un mot les voyelles **a** et **e**, alternance qui est due probablement à la présence d'un **i** élément palatal dans la syllabe précédente : **afidance** / **afidénce**, « confiance » ; **alibarat** / **aliberat**, « alerte, vif » ; **bialè** / **bielè**, « hameau » ; etc. Il est difficile de savoir si le passage de ***Chibarta** à **Chiberta** est dû à

l'influence du basque ou du gascon ; **c**) le passage de **-l-** à **-r-** devant une autre consonne, sourde ou sonore, n'est pas rare en basque **arbendol, armendol** (< espagnol **almendro**), **arphutx < alphortxa** (< espagnol **alforja**), etc.. Mais ce phénomène n'est pas propre à la langue basque : on le retrouve en languedocien, en provençal, en béarnais et en français ; **d**) le passage de l'initiale **Gi-** à **Chi-**, c'est-à-dire l'assourdissement de la sonore initiale, pourrait être dû à l'influence directe du basque, c'est-à-dire le fait de bascophones comme cela a été le cas en Basse-Navarre où ces derniers prononcent **Xibaltarre** les deux toponymes bas-navarrais **Gibraltar**¹⁶⁹. Cette hypothèse, si on en écarte une autre construite à partir de l'ancien espagnol¹⁷⁰, a l'avantage d'être très simple et c'est d'ailleurs la seule qui puisse vraiment être retenue ; la basquisation impliquant automatiquement l'assourdissement de la sonore. Lorsque le premier août 1832, M. Delfosse, Contrôleur des contributions directes, se réunit avec M. Martin-Charles Chégaray Maire-Président d'Anglet, qui a convoqué son conseil municipal « au lieu ordinaire des Séances pour Entendre les propositions des Classificateurs, du Contrôleur et de l'Expert qui ont procédé à l'Expertise Cadastrale de la Commune ». Le maire d'Anglet, M. Chégaray, et son conseil municipal n'émettent pas, semble-t-il, la moindre réserve quant à la forme **Chiberta**, manifestement la seule qu'ils connaissent¹⁷¹, forme qui apparaît à plusieurs reprises dans le compte-rendu du géomètre en chef M. Baraud, ainsi que dans le plan cadastral¹⁷². Il existe également une forme **Chimberta**, attestée en 1874 et en 1876. Cette dernière apparaît une première fois dans un plan de la commune qui fut offert en 1874 par le maire d'Anglet, M. Bernain, au Marquis de Nouilles¹⁷³. Cette forme **Chimberta** paraît également simple à expliquer si on admet une basquisation phonétique due à une présence de locuteurs bascophones. En basque, les exemples sont nombreux où une nasale **-m-**, dépourvue de valeur étymologique, apparaît devant une labiale, surtout la bilabiale **-b-**¹⁷⁴. Henri Gavel cite également, entre autres, l'exemple du terme basque **kimpula**, aujourd'hui écrit en orthographe basque moderne **kinpula**, variante de **kipula**, « oignon », le phénomène existant également en castillan où « les cas de cette sorte, on le sait, sont particulièrement fréquents »¹⁷⁵. Cependant, deux faits ne permettent pas de savoir quelle est exactement la cause de la présence de cette consonne **-m-** dépourvue de valeur étymologique¹⁷⁶. L'évolution **Chiberta > Chimberta** aurait peut-être pu se produire sans que personne ne parlât basque. Mais en basque le phénomène étant manifestement plus fréquent qu'en gascon¹⁷⁷, l'hypothèse d'une basquisation reste dans le cas présent la plus probable au moment d'expliquer ce phénomène consistant en une évolution **-b- > -^mb-** due manifestement à un substrat bascoïde¹⁷⁸.

CHINCHOURRE

(**BIARRITZ**, landes : **les bedats de Chinchourre et de Gardague**, 1716¹⁷⁹, **chinchourre**, 1836, **Chinchourre**, 1883, **chinchourre**, 1891, **chinchour**, 1898, nom que portaient les landes de Biarritz situées le long de l'actuelle RN.10, ancien « Chemin royal »).

Du basque **xinxur(r)**, forme diminutive de **zintzur(r)**, « gorge » d'après Pierre Lhande. Ce terme basque a souvent été appliqué de manière métaphorique à la toponymie comme le rappelle Jean-Baptiste Orpustan. D'après Luis Michelena¹⁸⁰, qui cite le nom basque **Chinchurreta** (< **xinxur(r)-eta**), ce vocable euskarien signifie « passage entre deux montagnes, cime, sommet », voire « petite élévation ».

GAMARRITZ

(**BIARRITZ**, deux rochers : **Gamarritz**, 1810 selon Thore, **Petit et Grand Gamarritz**, 1864, 1878)

La confusion entre la vibrante forte et la faible étant fort répandue parmi les non-bascophones, surtout parmi les francophones, il est probable qu'en réalité nous avons affaire à une forme **Gamarritz** que cite par ailleurs Jean Thore dans son ouvrage **Promenade sur les côtes du Golfe de Gascogne** publié en 1810, c'est-à-dire **gamar(r) + -itz**. L'élément initial n'étant pas connu¹⁸¹, il doit s'agir dès lors d'une variante du terme (labourdin) **gabar(r)**, « barque plate »¹⁸² appliqué de manière métaphorique à ces deux rochers de Biarritz dont l'un d'entre eux, effectivement, aurait l'apparence d'une sorte de chaloupe. On aurait eu dans ce cas affaire à un phénomène de nasalisation de l'occlusive bilabiale intervocalique **-b-** attesté en basque dans, par exemple, **zumel**, issu manifestement de **zubel**, « ormeau » ou bien dans le toponyme **Zumelzu**, 1025 qui alterne avec **Çubelçu**, 1320¹⁸³, voire **heben > hemen**, « ici », c'est-à-dire que l'on aurait eu une évolution théoriquement possible, quoique rare, **gabar(r) > gamar(r)**. En l'absence de formes anciennes en ce qui concerne ce nom de rocher puisqu'il nous est impossible de savoir à quand remonte exactement l'apparition de ce nom, cela paraît être l'hypothèse la moins invraisemblable.

ILBAR(R)ITZ

(**BIDART** quartier historique et aujourd'hui également plage et quartier de **BIARRITZ** : **Libarritz**, 1644, **Ilbarritz**, 1761, **Ilbarits**, Cassini, **Ilbarritz**, 1774, **Illibarits** en 1826 d'après les « Ingénieurs Hydrographes de la Marine », **Libarrits**, 1845, **Ilbarrits**, 1863, aujourd'hui « Ilbarritz »).

Si nous incluons ce nom historique, déjà mentionné au chapitre II, dans notre liste, c'est principalement pour l'intérêt scientifique qu'il paraît représenter, en particulier en ce qui

concerne les Etudes Basques, car d'une part non seulement aucun spécialiste en toponomastique n'a jamais pu réussir à l'expliquer mais d'autre part de par sa structure même, nous avons de grandes raisons de croire qu'il s'agit d'un nom extrêmement ancien, c'est-à-dire créé probablement entre le début de notre ère et le XI^e siècle. La plus ancienne mention attestée de ce nom a été découverte à la suite de plusieurs recherches que nous avons entreprises il y a quelques années parmi les archives de la ville de Biarritz. Le nom apparaît en effet dans un document de 1644 sous la forme **Libarritz**, une forme qui curieusement réapparaît sous une graphie identique, à l'exception de la finale, dans un acte notarié de 1845, c'est-à-dire **Libarrits**, la forme la plus intéressante, quoique suspecte pour des raisons que nous allons aborder à présent, étant cependant celle donnée en 1826 par les ingénieurs hydrographes de la Marine, c'est-à-dire **Illibarits**. Il est probable que les formes **Iibarritz / Iibar(r)its** sont secondaires, c'est-à-dire issues justement d'une plus ancienne forme **Libarritz** à la suite d'une métathèse, probablement récente, c'est-à-dire post-médiévale, **li-** > **il-**. En Navarre il semblerait qu'on rencontre l'alternance **Lizarbe** (patronyme) et **Iizarbe** (nom de village : **Ilçarue**, 1242, **Ilçarbe**, 1279), une alternance qui rappelle étrangement l'alternance **Libarritz / Iibarritz**. C'est Jacques Allières, comme cela a déjà été souligné au chapitre II, qui explique, à notre avis, le mieux l'apparition de l'initiale **li-**. En effet, le **-l-** simple intervocalique passant normalement à **-r-** en basque (**ili** > **iri**, **Velasco** > **Berasko**, **Galindo** > **Garindo**), il est dès lors probable que **Libarritz** est issue d'une ancienne forme ***Ilibarr-** où la voyelle initiale **i-** serait tombée avant que le passage de **-l-** à **-r-** ne se produise, ce qui expliquerait la conservation du **l-** initial dans **Libarritz**¹⁸⁴. Or, étant donné qu'en basque le changement **-l-** > **-r-** semble antérieur au XI^e siècle (**Borinivar**, 1025 < **molinu**, actuel Bolívar, Alava), cela prouverait l'ancienneté du nom puisque le changement ***ilibarr-** > **libarr-** aurait nécessairement dû avoir lieu avant cette époque. Il existe en effet plusieurs autres exemples donnant du poids à cette hypothèse : **a)** Les deux noms navarrais **Mendilibarri** (Valdega ou vallée d'Ega, Estella) et **Mongiliberri** (vallée de Yerri) où à l'intérieur du nom apparaissent d'après Achille Luchaire, à la suite manifestement d'une fossilisation toponymique, les formes **-ilibarri / -iliberri** ; **b)** Encore plus intéressant : le village navarrais de **Liberri** (vallée de Lónguida, Sangüesa), autrefois **Liuerri**, 1174, **Liverri**, 1268, **Liuerre**, 1278 que plusieurs spécialistes pensent issu d'un ancien ***iliberri**. Or, il existait autrefois en Navarre un village, aujourd'hui abandonné, dans la vallée d'Esteribar dont le nom est documenté au Moyen-Âge sous la forme **Iriberrri** (donc elle même issue nécessairement d'une plus ancienne forme ***Iliberri**) qui apparaît également dans la documentation médiévale sous la forme **Liberri**¹⁸⁵ (« **illum monasterium quod habeo in Ezteribar et nominatur Liberri** », 1066), ce qui permet de supposer que ***Iliberri** a pour résultat, soit **Iriberrri**, soit **Liberri**, la forme estéribarraise **Iriberrri** étant ici probablement une forme populaire, les bascophones de la

région sachant intuitivement, lorsqu'ils parlaient basque, que la forme **Liberry** ne pouvait être rien d'autre qu'une variante du très banal et populaire **Iberri**. En revanche, dans la vallée de Lónguida, relevant du bailliage de Sangüesa, débasquisé depuis très longtemps, donc dépourvu de tradition orale bascophone ancienne, il n'y a pas lieu de s'étonner que seule la forme **Liberry** (avec **I-** à l'initiale) soit documentée depuis le XII^e siècle car à l'époque la chute, nécessairement antérieure au XI^e siècle, du **i-** initial que Schuchardt identifiait à un préfixe que l'on rencontrerait également en berbère¹⁸⁶ — ce qui expliquerait d'après Jacques Allières la conservation du **I-** initial qui ne pouvait plus désormais passer à **-r-** — avait déjà eu lieu, la non-existence de bascophones dans la région ne permettant plus par la suite le rétablissement d'une forme populaire **Iberri** comme dans le cas de l'**Iberri** de la vallée d'Esteribar. Il est donc probable, comme le pensait au demeurant Menéndez Pidal¹⁸⁷, que cet **Liberry** navarrais est issu d'un plus ancien ***Iberri**. En conséquence, il est également possible que le nom labourdin **Ibarritz / Libarritz** soit issu d'un ancien **Ibarritz** (sans astérisque car un **Ibarritz** est effectivement, on l'a vu, attesté, quoique suspect pour les raisons évoquées ci-dessus). C'est à partir de maintenant que la question prend un tour des plus intéressants : René Lafon, l'éminent bascologue, avait remarqué, en faisant preuve d'une grande intuition et érudition, qu'il existait en Andalousie, dans le municipe de Montejaque, près de Ronda (province de Málaga) un **casero** appelé **Libar** et une **sierra** du même nom : **Sierra de Libar** (prononcé manifestement **Libarr** en espagnol), ce nom n'étant explicable ni par le latin ni par l'arabe¹⁸⁸. Cet auteur comparait ce nom avec celui de **Libarona**, quartier de Gatica, village situé au nord de Bilbao, c'est-à-dire **Libar-ona**¹⁸⁹ ainsi que celui de **Libaros**¹⁹⁰, c'est-à-dire **Libar-os**, commune des Hautes-Pyrénées, à trente-deux kilomètres à l'est de Tarbes, par conséquent dans l'ancienne **Aquitania** de Jules César, autrefois **Livarossio**, XIV^e siècle. On pourrait ajouter à cette liste, outre évidemment le toponyme labourdin **Libar(r)its / Libarritz**, c'est-à-dire **Libarr-itz**, le nom souletin **Livarrenx**, autrefois **Livaren**, 1305, **Livarren**, 1327, **Libarren**, 1383, c'est-à-dire **Libarr-en**. On peut dès lors reconstruire la série toponymique, tout à fait vraisemblable, qui suit : **Libar(r)** (Andalousie, sans suffixe) / **Libarr-itz** (Labourd) / **Libarr-en** (Soule) / **Libar-os** (Hautes-Pyrénées) / **Libar-ona** (Biscaye). Or, si l'on admet que d'une part « es indiscutable la identidad de vasc[o] **Iberri** con el ant[iguo] hisp[ano] **Iberri(s)** »¹⁹¹ et que d'autre part l'évolution **Iberri** > **Iberri** a également été à un moment donné en concurrence avec l'évolution **Iberri** > **Liberry**, on pourrait approfondir la réflexion de René Lafon en avançant l'hypothèse suivante : le nom basque **Ibar(r)** (et sa variante **Ubar(r)**) doit nécessairement être issu d'un ancien ***Ibar(r)** — ou ***Ubar(r)** pour **Ubar(r)** —, c'est-à-dire qu'on a eu à un moment donné, cela paraît difficilement contestable, ***Ibar(r)** > **Ibar(r)**, ce qui implique qu'un ancien ***Ibar** aurait également pu aboutir à une forme **Libar(r)**, celle-ci étant à ***Ibar** ce que **Liberry** est à

Iliberri. En résumé, il est possible que les formes **Libar(r) / Libar(r)ritz / Libaros / Libar(r)en / Libarona** soient issues respectivement de ***Ili-bar(r) / *Ili-bar(r)-itz / *Ili-bar(r)-en / *Ili-bar[r]-os¹⁹² / *Ili-bar[r]-ona**, dans ces deux dernières la vibrante faible étant peut-être la conséquence d'une erreur, ce genre de confusion entre les vibrantes simples et fortes se produisant fréquemment dans la documentation médiévale et contemporaine, l'existence du toponyme andalou **Libar** concernant en outre la question du « basco-ibérisme »¹⁹³.

NOTES

¹ Le terme **bel** est le prototype du terme moderne **beltz**, « noir » < **bel** + **-(e)tz**, suffixe présent manifestement dans le mot aquitain **Belex** où le graphème finale **-x** semble représenter une affriquée (1984, Gorrochategui, **Estudio...**, p. 156) ; également le patronyme **Mendibel**, « montagne, mont noir » cité par Michelena (1989, **Apellidos...**, § 145, p. 69).

² Les termes gascons **artélh**, **artèu**, « orteil » et **artelhà**, « marcher vite » d'après Simin Palay ne peuvent pas expliquer ce nom de maison de Biarritz.

³ Orpustan, 1990, **Toponymie...**, § 99, p. 86.

⁴ Orpustan, 1999, **La langue basque...**, p. 305.

⁵ Luchaire, 1874, **Remarques sur les noms...**, p. 30.

⁶ Orpustan, 1996, « La toponymie... », p. 30

⁷ Lhande, 1926-38, p. 331.

⁸ Orpustan, 1984, p. 173.

⁹ Michelena, 1989, **Apellidos...**, § 381, p. 117.

¹⁰ Orpustan, 1990, **Toponymie...**, § 115, p. 98.

¹¹ Orpustan, 1996, « La toponymie... », p. 33

¹² Palay, [1961], 1980, **Dictionnaire...**, p. 279.

¹³ Rousseau, M. & F., 1981, **Biarritz...**, T. II, p. 103.

¹⁴ Schuchardt, [traduit Angel Goenaga], 1956, « Vascuence y romance », p. 344 écrivait : « **lander**, L[abourdin], 'miserable', B[iscaïen], 'pobre'. La palabra debe haber significado primitivamente 'vagabundo' ; pertenece a una familia de palabras muy extendida en Italia (cfr. ZRPh. XXVI, 584), que en la vecindad de los Pirineos no tiene una representación nutrida ; el franc.-merid. **landoro**, **landrin**, 'holgazán', cast. **landrero**, 'pordiosero que guarda su dinero en el landre' y **landre** es un 'bolsillo oculto en el vestido'. En realidad la denominación ha pasado del mendigo al bolsilo — no a la inversa — ; como también el ital.-sept. **gagliofo** a **gagliofo** (cfr. ZRPh XXIX, 327). Cfr. también el R[oncalais] **lantro**, 'grosero' ».

¹⁵ Michelena, 1989, **Apellidos...**, § 395 p. 120.

¹⁶ Orpustan, 1990, **Toponymie...**, § 11, p. 26.

¹⁷ On pourra citer le cas du nom **Hasparren** (< *(h)aitz-barren > (h)ai(t)z-parren, « hauteur située le plus à l'intérieur ») qui, d'un point de vue étymologique, doit être considéré comme une forme plus « authentique » que la forme basque moderne et secondaire **Hazparne**.

¹⁸ Avec le groupe **-gel-** qui passe normalement à **-gl-**, vraisemblablement sous l'influence romane comme dans latin **angulus** > gascon **àngle** (Palay).

¹⁹ Alibert, 1966, **Dictionnaire...**, « Etude des mutations phonétiques... », p. 16.

²⁰ L'analogie fortuite avec le gascon **anglét**, « petit angle » (Palay) ayant également dû jouer son rôle dans l'évolution romane d'un ancien ***Angelueta** → **Anglet**.

²¹ Orpustan, 1990, **Toponymie...**, § 11, p. 26.

²² Lespès de Hureaux, **Mémoire Sur Bayonne... 1718 Copié Sur l'original**, cote — M. 334. Il ne fait aucun doute que cette copie est du XVIII^e siècle.

²³ Fénié, 1992, **Toponymie...**, § 104, p. 51.

²⁴ Raymond, [1863], 1983, **Dictionnaire...**, pp. 99-100.

²⁵ Hubschmid, 1949, **Praeromanica**, p. 66.

²⁶ Luchaire, 1874, **Remarques sur les noms...**, p. 30.

²⁷ Dauzat † & Rostaing, 1978, **Dictionnaire étymologique ...**, p. 198.

²⁸ Grosclaude, 1992, **Dictionnaire...**, p. 66.

²⁹ Alibert, 1966, **Dictionnaire...**, « Etude des mutations phonétiques... », p. 17.

³⁰ Rohlfs, 1970, **Le Gascon...**, § 426, p. 119, où l'auteur signale que « par une évolution sûrement récente tout **é** ancien fermé s'est arrondi en **ë** [c'est-à-dire [ə] gascon] (= **eu**) dans le dialecte maritime des Landes, entre Arcachon et Bayonne, désigné sous le nom de 'parler noir' »

³¹ Lafon, 1934, « Passage de **au** à **eu**... », pp. 290-293.

³² Gavel, 1955, « L'accent tonique ... », pp. 213-219.

³³ Il ne s'agit pas non plus du basque **haize-arte**, « entre, parmi les vents », comme le pensait, à tort, Larrouyet, 1967, « Sur le nom de Biarritz », n^o 113, p. 94.

³⁴ Rousseau, M. & F. †, 1997, **Biarritz promenades**, T. V, p. 127.

³⁵ Ce furent les soldats napoléoniens du début du XIX^e siècle qui donnèrent ce sobriquet à une femme très brune qui tenait une auberge dans le quartier. Un colon d'Amérique, accompagné d'une femme de couleur, s'y était en effet installé (1869, Fabre, **Lettres**

labourdines, Bayonne, cf. quartier **La Négresse**). Le sobriquet concurrença dans un premier temps le toponyme historique, ce que prouve le recensement de 1851, finissant par le supplanter au début du XX^e siècle. Le nom est basque, mais sa signification n'est pas très claire. Au XVII^e siècle, il désignait une maison du lieu, située près de l'actuelle gare SNCF. Dans l'un de ses ouvrages, Joseph Laborde rapporte un acte notarié du 14 avril 1694 où apparaît un certain « Pernaut Durcos [maître de la maison de] Harosta ». A côté de cette maison, il y en avait une autre connue sous le nom de « Harausta autrement Sorhainde » (« Lheritage ou metterie apellée de harausta aud. S^r Sorhainde app^{te} du chef de Feu M. Jean de Sorhainde ancien notable de lad. ville [de Bayonne] », 1726).

³⁶ La forme **Harosta**, 1694, indique que ce « digraphe » **au** représente un **o**, quoique peut-être secondaire, c'est-à-dire issu d'une monophthongaison d'une diphtongue primitive : **arraultze > arroltze ; i(h)aute, ihauteri, iñaute > iñote**, etc., en basque la réduction de la diphtongue **au** à **o** étant un phénomène attesté.

³⁷ La carte de Cassini où l'on peut voir écrit **Herausta** (Cassini écrit également **Ilbarits** au lieu de **Ilbarritz**) laisserait supposer que la forme ancienne pourrait être ***herraus-eta**. Une diphtongue primitive accompagnée d'une vibrante intervocalique faible à l'origine rendrait plus difficile une explication car **herau(t)s** signifie en basque, d'après Pierre Lhande, « verrat, truie en chaleur » et **heraus**, « sens de foulure » ; en outre **herausi** signifie « se fouler » en Labourd et « mugir, aboyer » en bas-navarrais. Si le digramme **au = /o/** et que ce **o** est étymologique (ce qui en théorie est plausible), on trouve dans le vocabulaire botanique basque le mot **errosta**, « gentiane » (cf. Azkue, Duvoisin, Lacoizqueta). Il est tout à fait courant en Pays Basque qu'une maison porte le nom d'une plante, les exemples étant nombreux. Le passage **errosta > *arrosta** ne ferait aucune difficulté. Quant à la présence d'un **h**, il faut savoir qu'au XVII^e et au XVIII^e siècles les notaires, entre autres, la mettent un peu partout sans qu'on sache très bien pourquoi : **authorisé**, etc. D'autre part, en basque **arrosta, arrüsta** signifie « soupe au vin » (cf. Azkue, Lhande). Mais il paraît invraisemblable qu'une maison se soit appelée ainsi, à moins qu'il ne se fût agi d'un sobriquet dépréciatif.

³⁸ L'existence de cette forme **Heustarre** semblerait indiquer que dans le nom **Har(r)aista**, attesté jusqu'au XIX^e siècle, le « digraphe » **au** représentait la diphtongue **au** et non pas la voyelle **o**. Il faudrait alors considérer que, dans la forme **Harosta** attestée en 1694, le **o** est le résultat d'une monophthongaison, ce qui est plausible. Il se peut aussi que nous ayons simplement eu l'évolution qui suit : **Harosta > *Haosta > *Hausta > *Heusta** et suffixe **-ar(r)**, « originaire de », voire **herri**, « village, bourg » > ***Heustar(r)** ou ***Heustarri > Heustarre** avec **-e** paragogique.

³⁹ Lafon, 1934, « Passage de **au** à **eu**... », pp. 290-293.

⁴⁰ Cela n'est pas cependant acquis, un de nos informateurs, M. Casaubon, un Biarrot de longue date originaire d'Ostabat, ne s'en souvenant plus très bien. En revanche, il signale qu'autrefois, lorsqu'il parlait en basque avec les gens de la région (Arcangues, Arbonne, Bidart, etc.), la forme basquisée **Lanegreza** ou **Negreza** n'était jamais employée à propos de ce quartier.

⁴¹ Henri Gavel notait qu'en basque, « dans la prononciation courante du moins », le groupe **oa** donne **ua** et « alors que, dans les autres dialectes, cet **u** reste voyelle, c'est-à-dire ne forme point diphtongue avec l'**a** suivant, en bas-navarrais et en labourdin, au contraire, il devient consonne, du moins dans la prononciation usuelle ».

⁴² Sollube, 1969-1972, **Geografía...** , T. III, p. 142.

⁴³ Hubschmid, 1954, **Pyrenäenwörter...** , p. 57.

⁴⁴ Rohlf's, 1970, **Le Gascon...** , § 75, p. 53

⁴⁵ Raymond, [1863], 1983, **Dictionnaire...**, p. 81.

⁴⁶ Alors qu'en réalité il devait plutôt s'agir d'une mauvaise prononciation française d'une finale basque **-dain** comme cela est souvent le cas pour la finale des noms tels que **Bidegain**, **Belascain**, etc., que les francophones prononcent [é].

⁴⁷ Idoate, 1979, **Rincones...** , p. p. 479.

⁴⁸ Rohlf's, 1970, **Le Gascon...** , § 466, p. 150.

⁴⁹ Michelena, 1989, **Apellidos...** , § 599 p. 163.

⁵⁰ Orpustan, 1983, **Nom et statut de la maison basque...** , p. 195.

⁵¹ Orpustan, 1990, **Toponymie...** , §§§ 81, 82, 95, pp. 73, 74, 83.

⁵² Orpustan, 1983, **Nom et statut de la maison basque...** , p. 813.

⁵³ Rohlf's, 1970, **Le Gascon...** , §§ 450-451, pp. 139-140, signale qu'en « Gascogne on arrive facilement à la même constatation. L'aire où **c**, **p**, **t**, se sont sonorisés après **l**, **m**, **n**, est entourée aujourd'hui d'une vaste zone où, au lieu des formes **léngo**, **crambo**, **caudèro**, on dit **lénco**, **crampo**, **cautèro**, phénomène hypercorrect qui permet de reconstituer l'ancienne aire de la sonorisation (...) l'aire où **ld**, **ng**, **mb** aboutissent à **lt**, **nc**, **mp**, est assez compacte. Dans la région pyrénéenne elle embrasse le Lavedan, la Bigorre et la vallée d'Aure, vers le nord elle arrive jusqu'à Auch (et quelquefois au-delà) ; du côté du Golfe de Gascogne elle comprend la majeure partie des Landes. Déjà J. Saroïhandy a conclu de ces formes, et certainement avec raison, que dans les régions où la sonore a été remplacée par une sourde, on disait autrefois non seulement **crambo**, **lengo**, **caudèro** mais encore **croumbà**, **blango**, **aude**. Mais il y a eu un temps, où ces

formes furent considérées comme rustiques et vulgaires. Sous l'influence de parlers voisins qu'on tenait pour plus élégants et que l'on s'efforçait d'imiter, on remplaçait **croumbà, blango, aude** par **coumprà, blanco, aute**, et puisque ces formes passaient maintenant pour plus correctes, il était tout naturel que désormais aussi **crambo, lengo, caudèro** par une fausse correction cèdent la place à **crampo, lenco, cautèro** ». Il est par conséquent probable que l'oronyme bayonnais **Limpo** est issu d'une plus ancienne forme **Limbo** que l'on retrouve, on l'a vu, dans la péninsule ibérique en tant, ici aussi, que formation oronymique : **monte Limbo**, ce qui laisse fortement supposer qu'on a bien affaire à la même formation toponymique.

⁵⁴ Une lecture attentive des **Registres Français** permet de constater l'existence des formes **Jacopins** et **Jacoupins** (avec assourdissement du **-b-** intervocalique) au lieu de la forme correcte **Jacobins** (11 juillet 1567, page 456 du manuscrit, T. II, § 83, p. 109).

⁵⁵ Fénié, 1992, **Toponymie...** , § 77, p. 46.

⁵⁶ Michelena, 1989, **Apellidos...** , § 489, pp. 138-139.

⁵⁷ Michelena, 1989, **Apellidos...** , § 464, p. 132.

⁵⁸ Michelena, 1989, **Apellidos...** , § 464, p. 132.

⁵⁹ Suárez, 1992, **Toponimia...** , p. 117.

⁶⁰ Piel, 1947, « Nomes de lugar... », p. 171.

⁶¹ Coromines & Pascual, **Diccionario...** , T. IV, p. 215.

⁶² Dauzat, 1960, **La Toponymie française**, p. 131.

⁶³ Dauzat † & Rostaing, 1978, **Dictionnaire étymologique...** , p. 488.

⁶⁴ Fénié, 1992, **Toponymie...** , § 15, pp. 16-17.

⁶⁵ Minute notariale Jean Reboul, minute notariale, 23 mars 1676, III E 4408.

⁶⁶ Orpustan, 1990, **Toponymie...** , § 80, p. 71.

⁶⁷ Michelena, 1989, **Apellidos...** , § 504 p. 143.

⁶⁸ Orpustan, 1988, p. 149.

⁶⁹ Au XIX^e siècle l'actuel lac **Mouriscot** s'est appelé temporairement **Hondarrague**, forme romanisée du basque **Hondarraga**. A la suite d'une surprenante coïncidence ce nom basque est un quasi hohmophone de l'expression gasconne ***Hond-'hraga** qui en occitan de Gascogne signifierait « fontaine de fraises » ; cf. Michel Grosclaude, 1992, **Dictionnaire...** , p. 147, cite le patronyme **Laharrague** en précisant qu'il ne « s'agit pas

d'un nom gascon signifiant la fraise **la hraga** mais d'un nom basque **lahar**, « ronce, buisson » ; **laharraga**, « roncier ».

⁷⁰ Le député de la noblesse du pays de Soule aux Etats Généraux de 1789 se nommait « Jean-Bernard Du Hart », nom basque identique à celui de l'ancien port de Biarritz. Dans la carte de César-François dit Cassini de Thury, il est effectivement fait mention du **Fanal du Port Hart**. Cassini, croyant à tort, comme bon nombre de ses contemporains francophones, que dans le nom basque **(d')Uhart** (< **de** + **uh-** + **arte**) le **d'U-** initial correspondait à la préposition romane **du** (article contracté pour **de** + **le**), pensait que le véritable nom de ce port était **Hart**, d'où l'expression **Fanal du port Hart**.

⁷¹ Palay, 1961, 1980, **Dictionnaire...** , p. 906.

⁷² Orpustan, 1990, **Toponymie...** , § 57, p. 56 et 1989, p. 25.

⁷³ Michelena, 1989, **Apellidos...** , § 235, p. 87.

⁷⁴ Palay, 1961, 1980, **Dictionnaire...** , p. 113.

⁷⁵ Lhande, 1926-38, **Dictionnaire...** , p. 83.

⁷⁶ Coromines, 1961, **Breve diccionario...** , pp. 68-69

⁷⁷ Palay, [1961], 1980, **Dictionnaire...** , p. 79.

⁷⁸ Palay, [1961], 1980, **Dictionnaire...** , p. 930.

⁷⁹ Iglesias, H., 2007, **Le littoral « guipuzcoan » d'après la Chorographia de Pomponius Méla**, in <http://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00139501/fr/>, p. 14.

⁸⁰ Ducéré, [1911], 1998, **Dictionnaire historique...** , T. II, p. 143.

⁸¹ Orpustan, **Toponymie...** , 1990, § 10, p. 25.

⁸² Goyheneche, 1973, « Lapurdum... », pp. 85-92.

⁸³ Goyheneche, 1973, « Lapurdum... », p. 85.

⁸⁴ Goyheneche, 1973, « Lapurdum... », p. 90.

⁸⁵ En ce qui concerne les détails de ces événements historiques, on pourra consulter l'article de Jaupart, 1974, « Bayona. Ville espagnole de Galice... », p. 349.

⁸⁶ Irigoyen, 1990, **Sobre toponimia...** , pp. 39-54.

⁸⁷ Dauzat & Rostaing, 1978, **Dictionnaire étymologique...** , p. 60.

⁸⁸ Irigoyen, 1990, **Sobre toponimia...** , p.40.

⁸⁹ Carte de López Selles, 1770.

⁹⁰ En revanche, la nom **Liberius** est attesté (CIL, IV, VI, XIII, XIV).

⁹¹ Caro Baroja, 1945, **Materiales...** , p. 95.

⁹² Irigoyen, 1990, **Sobre toponimia...** , pp. 52-53.

⁹³ Irigoyen, 1990, **Sobre toponimia...** , p. 53-54.

⁹⁴ Jaupart, 1981, **Le nom de Bayonne...** , p. 17, étonné par le toponyme ibérique, écrivait à ce propos : « Nous avons déjà sur notre étude concernant Bayona attiré l'attention sur l'énigme que pose la quasi simultanéité du changement d'appellation des deux villes Bayona, de Galice et Bayonne de France (...). Aucun document, aucune information ne permet jusqu'à ce jour d'expliquer cette simultanéité. Monsieur le Professeur E. Goyheneche (lettre particulière) en donne l'explication suivante : "Il s'agit sans doute d'un repeuplement, d'une ville neuve, fondée au même endroit qu'Erizana (terme ancien) dépeuplée par les Invasions". Voici pour ce qui est de l'origine. Quant à l'analogie des noms de Bayona et Bayonne, M. E. Goyheneche indique : 'on donnait à ces villes, souvent un nom déjà porté par une autre ville, plus célèbre ou plus ancienne... Il n'est donc pas impossible qu'en 1130 Alphonse VIII ait donné ce nom à Bayona de Galice, en se souvenant de notre Bayonne... ' ».

⁹⁵ En effet, l'ancien et véritable nom de ce village galicien était jusqu'au XII^e siècle **Erizana** (Iglesias, 1998, « Sur quelques similitudes toponymiques... », § 10, p. 7), époque à laquelle il changea de nom pour s'appeler **Baiona** (graphie galicienne et actuellement officielle). Le nom **Erizana** existe encore de nos jours : **Cabo Erizana**, « Cap d'Erizana » (Pontevedra), nom considéré comme étant d'origine pré-indo-européenne. La forme ancienne est inconnue, mais il est probable qu'à l'initiale l'évolution a été **ili-** > **iri-** > **eri-**, cet élément **ili-** se retrouvant sous la forme **iri-** dans le nom du village galicien de Lugo appelé **Orizón**, autrefois **Irizon**, 1032.

⁹⁶ Mariño Paz, 1998, **Historia da lingua...** , p. 71.

⁹⁷ Henri Gavel était du même avis, 1931, « Du nom de Bayonne... », p. 40, n. 2) : « Il existe sur les côtes de Galice un petit port appelé **Bayona**. Nous ignorons si son origine et celle de son nom sont connues ; nous n'avons pas reçu les renseignements que nous avons demandés à cet égard dans le pays même. Toutefois, on peut supposer **a priori**, et jusqu'à plus ample information, que le **Bayona** galicien a probablement été nommé ainsi, par analogie avec Bayonne. Ce procédé a été assez fréquemment employé au Moyen-Âge, tant en Espagne que dans le Midi de la France, pour les localité nouvelles que l'on fondait, **pueblas** et **bastides**. Ainsi s'explique, paraît-il, le nom de **Bruges** en Béarn, et vraisemblablement aussi celui de **Tolosa** en Guipuzcoa ».

⁹⁸ Orpustan, 1991, « Remarques sur les 'Observaciones...' », pp. 18-19.

⁹⁹ Jaupart, 1974, « Bayona. Ville espagnole de Galice... », p. 359.

¹⁰⁰ Bonaparte, 1877, **Etymologie des noms...** , Londres.

¹⁰¹ Iglesias, 1998, « Sur quelques similitudes... », p. 2

¹⁰² Le vocable **baika**, « terreno regable y a veces inundado » selon Coromines est attesté en dialecte léonais sous la forme **vajka**, 919, Coromines & Pascual, 1980, **Diccionario...** , T. V, p. 735, avec suffixe **-ka** d'où serait issu ultérieurement le terme espagnol **vega**, avec une évolution normale **ai > ei > e** d'après M. Pidal, 1972, **Orígenes...** , p. 15, excepté en portugais, en galicien et en léonais où on a **veiga**.

¹⁰³ **RIEB**, 1912, p. 282 & Vinson, **RL**, t. II, p. 238 Henri Gavel, 1931, « Du nom de Bayonne... », pp. 38-39, signalait qu'« il est fort possible que **bai** soit précisément la forme primitive de **ibai** 'rivière' ; car l'**i** initial de nombreux mots euskariens paraît être, suivant une théorie ingénieuse et très vraisemblable de Schuchardt, un ancien préfixe devenu plus tard partie intégrante du thème, sa valeur originelle ayant été oblitérée et perdue de vue. Cette hypothèse serait corroborée par le nom de lieu **Baigorri**, qui signifierait en ce cas 'rivière rouge' ». Celle-ci paraît en effet d'autant plus vraisemblable qu'il nous est fréquemment arrivé d'assister, et d'autres avant nous l'avaient également constaté, à un spectacle étonnant : vers la fin de l'hiver (et cela s'est produit notamment en 1999), on voit souvent à Bayonne la Nive prendre une couleur rougeâtre extrêmement prononcée. Henri Gavel avait également assisté à ce spectacle : « Or, appliquée à la Nive de Saint-Etienne de Baïgorry, cette signification ['rivière rouge'] aurait une valeur particulièrement graphique ; car les eaux de cette rivière prennent une teinte rouge, dès que la pluie tombe en abondance. Lors des inondations de 1913, la teinte était si forte que la rivière, malgré l'adjonction d'affluents importants, tels que la Nive de Saint-Jean-Pied-de-Port, restait rouge jusqu'au niveau des Allées-marines de Bayonne ». En ce qui concerne le **Baigorri** navarrais (La Solana, Estella, **Baygorri**, 1268), nom d'un ancien village situé au bord de la rivière Ega et aujourd'hui abandonné (le nom désigne de nos jours une chaîne de montagnes surplombant l'un et l'autre), on doit probablement avoir affaire à la même étymologie appliquée cette fois-ci à la rivière Ega.

¹⁰⁴ Michelena, 1989, **Apellidos...** , § 308, p. 101.

¹⁰⁵ Orpustan, 1990, **Toponymie...** , § 10, p. 25.

¹⁰⁶ Ravier, 1963, « Le suffixe pyrénéen : **-un...** », **Via Domitia X**, p. 65.

¹⁰⁷ Le problème, signale Xavier Ravier, est complexe (Ravier, 1963, « Le suffixe pyrénéen : **-un...** », p. 66) : « Le passage de la valeur diminutive ou augmentative du produit de **-ōne** à la valeur topographique n'a jamais été expliqué de manière satisfaisante. Néanmoins, en Béarn, le transfert de la première à la seconde ne

découlerait-il pas, dans une certaine mesure, du sens qu'aurait eu **-on** prélatin ? : nous remarquons en effet que les toponymes en **-on** prélatins **Igon, Idron, Béon, Asson, Orion**, correspondent tous ou presque tous à des lieux habités. Comme il est en outre facile d'admettre que **-on** prélatin et **-on** < **-ōne** se sont certainement trouvés à un moment ou à un autre en relation d'homophonie, on comprend que le croisement ait été facilité »

¹⁰⁸ Xavier Ravier (Ravier, 1963, « Le suffixe pyrénéen : **-un...** », p. 71) se demande en outre si « la différence du degré vocalique de ces deux suffixes [ne] correspondrait [pas] à des traits dialectaux ou autres, propres aux parlers prélatins ou pré-romans, et qui auraient subsisté à l'état de vestige, dans les noms de lieux ». En outre, il remarque que « d'autre part, les finales à caractéristique nasale des noms de personnes ou divinités indigènes pyrénéens présentent les signes d'un vocalisme à trois degrés, semblable à celui de nos suffixes et ayant toutes chances de lui correspondre » (Ravier, 1963, « Le suffixe pyrénéen : **-un...** », p. 72).

¹⁰⁹ Xavier Ravier résume ainsi le sujet (Ravier, 1963, « Le suffixe pyrénéen : **-un...** », pp. 76-77) : « 1°/ Il existe dans les Pyrénées gasconnes occidentales un suffixe toponymique **-un**, irréductible au produit du gaulois **dunu** ; 2°/ Les toponymes comportant ce suffixe voisinent sur le terrain avec les représentants de deux autres suffixes à structure suffixale similaire (élément vocalique + nasale) : **-en, -on** et avec ceux de formations appartenant au domaine euskarien ou se trouvant en contact direct avec lui : **-ain, -ein** ; 3°/ On constate des identités de radicaux entre plusieurs noms rattachables aux trois séries : **-un, -en, -on** (v. note 24) ; 4°/ Alors que le type **-en** recouvre une aire très vaste, d'extension méditerranéenne, et connaît une fortune particulière dans la péninsule Ibérique, les deux autres (**-un** et **-on**) n'occupent par rapport à lui qu'une situation marginale. Il est donc permis de se demander si ces derniers ne sont pas une simple variante localisée du premier ; 5°/ En voulant établir à tout prix des équivalences avec le basque (ex. **-un** et **gune** ; **-en** suffixe et **-en** génitif) on risque de tomber dans un comparatisme externe et formel : on risque aussi d'être conduit à des affirmations prématurées en ce qui concerne les relations d'appartenance des différents groupes linguistiques. Au contraire, lorsqu'on replace les choses dans le contexte des problèmes de substrat, tout devient plus clair ; 6°/ L'étude du matériel onomastique aquitain ancien fait apparaître l'existence de marques suffixales par redoublement de la nasale **n** : ces marques connaissent une précession vocalique dont les degrés sont semblables à celle des trois suffixes toponymiques considérés ; 7°/ La palatalisation du **-n** final dental, antérieurement préconsonantique, notamment dans le suffixe **-en**, est actuellement propre au gascon castillonnais ; mais elle a, selon toute vraisemblance, intéressé à date ancienne un territoire beaucoup plus étendu que l'actuel : les documents

médiévaux du Lavedan et du Béarn révèlent un désir de notation de **-n** palatal final, non seulement dans les titres en langue latine, mais encore dans les textes dialectaux ; 8°/ La présence d'un **n** palatal final en gascon occidental (Pyrénées et Béarn), n'est explicable, comme en castillonnais, que par une position antérieurement préconsonantique de ce phonème : dans le cas particulier du suffixe **-en**, il convient de recourir à un prototype **-ennu-**, avec gémée. On peut faire la même déduction pour **-un** et **-on**, en accord d'ailleurs avec les données de l'épigraphie aquitaine ; 9°/ Le basque, de son côté, paraît posséder un suffixe à caractéristique nasale, dont l'**n** persiste dans la prononciation moderne populaire de certaines régions et dont les formes anciennes comportent la gémée **-nn-** ; 10°/ Les formations toponymiques faisant intervenir les suffixes considérés correspondent dans la grande majorité des cas à des habitats très anciens ou présumés tels ».

¹¹⁰ Cette hypothèse avait déjà été avancée par Lespès de Hureaux (1718, **Mémoires sur Bayonne, Labourd et le Bourg Saint Esprit...**, p. 4) qui, faisant preuve d'une remarquable intuition « pré-scientifique », écrivait au XVIII^e siècle : « La ville de Bayonne est constamment la même que L'ancienne (sic) Labourt, Son étimologie (sic) qui se prend de la Langue basque **Ybay** [et] **une** marque la Situation Sur le confluent de deux rivieres qui sont Ladour et la nive, le mot **Ybay** signifiant dans l'ancien Langage riviere et celui de **une**, endroit **locus, regis**, ce qui convient parfaitement a La ville qui porte ce nom, Sous le changement de quelque Lettre ».

¹¹¹ Jean-Baptiste Orpustan, 1991, « Remarques... », p. 26 : « [S]i, très sûrement cette fois, il arrive que le **Livre d'Or** écrive le nom étymologique de Bidache qui est **Bidaxun** (**Toponymie basque** § 107) **Bidezou** au début du XII^e siècle (époque de grande latinisation des toponymes basques), et que **Ibarrun** (prononciation encore actuelle : **Toponymie basque** § 27), après une étape de phonétique gasconne en **-en** au début du Moyen-Âge, est officiellement **Ibarron**, sans même faire appel au passage de **u** original à **o** dans d'autres positions (comme **Urzaiz** — **Orzaiz**, **Urcia** — **Ortzi(a)**, etc.) (...) », rien ne paraît interdire en conséquence de supposer une évolution ***bai-un[n]-a > Bai-on-a > Bai-on-e**.

¹¹² Gavel, 1931, « Du nom de Bayonne... », pp. 37-40.

¹¹³ Coromines, 1971, « De toponimia vasca... », p. 308.

¹¹⁴ Vinson, 1909, « Importance des noms topographiques... », p. 352.

¹¹⁵ Orpustan, 1990, **Toponymie...**, § 10, p. 26.

¹¹⁶ Longnon, [1920-1929], 1968, **Les noms de lieu...**, pp. 54-55.

¹¹⁷ Dauzat, 1946, **La toponymie...**, pp. 118-121

¹¹⁸ Dauzat, 1946, **La toponymie...**, p. 118.

¹¹⁹ Lebel, 1956, **Principes et méthodes d'hydronymie...**, pp. 356-358.

¹²⁰ Lambert, 1994, **La langue gauloise**, p. 203.

¹²¹ Il est possible que les Basques soient le résultat d'une superposition de divers peuples, certains vraisemblablement d'origine orientale, qui se seraient fondus les uns dans les autres au cours des millénaires puisqu'il faut différencier le concept de « langue » et celui de « peuple » (la notion selon laquelle un peuple = une langue ou vice-versa étant un concept idéologique), étant entendu qu'au brassage des populations pyrénéennes au cours des siècles et des millénaires serait s'ajouter le mélange de plusieurs langues différenciées ; c'était au demeurant l'avis de Georges Lacombe puisque celui-ci écrivait : « On est frappé, en observant le type physique de Basques pris au hasard, de la diversité extrême de leurs caractères anthropologiques. Le peuple euskarien constitue donc une race fort mélangée, et encore est-il problématique que l'on puisse ici parler de race » (1952, **Les langues du monde...**, sous la direction d'A. Meillet, CNRS, p. 261). L'hypothèse barandiaranienne dite aussi théorie « basco-paléolithique » selon laquelle l'homme de Cro-Magnon (nom donné aux **Homo sapiens sapiens** installés en Europe à partir de 40.000 avant Jésus-Christ) établi dans les Pyrénées non seulement n'aurait pas disparu face aux diverses vagues de populations en provenance de l'Est dès le début des temps néolithiques, mais aurait, dès la fin du Paléolithique, connu une évolution locale particulière aboutissant, directement, à un « type pyrénéen basque » semble de nos jours remise en cause par plusieurs spécialistes étant donné le nombre de difficultés qu'elle semble impliquer. L'anthropologue et ethnographe José Miguel de Barandiarán mettait en avant, outre des arguments d'ordre anthropologique, très discutés cependant par d'autres chercheurs tels que J.-M. Basabe, des faits d'ordre culturel tels que la survie de mythes et de croyances populaires basques qui remontaient, selon lui, à l'époque paléolithique (mythes de « Basajaun », « Mari », etc.). Cependant, l'extrême faiblesse de la densité de la population au cours du Paléolithique et les indubitables influences culturelles ultérieures constatées, impensables sans apports démographiques importants comme le prouve l'exceptionnel gisement de la **Cueva de Los Hombres Verdes** d'Urbiola (Igúzquiza, Estella, Navarre) datant de l'époque du Bronze (vers 1200 avant Jésus-Christ), fouilles au cours desquelles ont été retrouvés des squelettes de type alpinoloïde et arménoïde, sont, entre autres, quelques-unes des difficultés que pose cette hypothèse qui doit vraisemblablement une partie de sa longévité au prestige dont jouissait Barandiarán (1990, Jusué Simonena & Miranda García, « Prehistoria... », pp. 9-31).

¹²² Ducéré, [1911] 1998, **Dictionnaire historique...**, T. II, p. 21.

¹²³ Laborde, Joseph, 1905, **Le Vieux Biarritz**, p. 33. Cette maison appelée **Lassegue** n'apparaît pas dans les milliers de minutes notariales consultées.

¹²⁴ Rectoran, 1996, **Le Gascon maritime...**, p. 132.

¹²⁵ Lassus, « Les maisons anciennes de Sare », in **Sare**, 1994.

¹²⁶ Pierre Laborde possède parmi ses archives personnelles (archives de la famille Laborde) un document datant de la fin du XVI^e siècle et concernant la métairie biarrote appelée « Morisquo » : il s'agit d'un acte officiel de vente daté de 1586 dont la lecture est malaisée et au milieu duquel figure une minute notariale datée de 1583 et dressée par un certain « de Lahiton no^{re} royal ». Dans le document de 1586, il est fait mention de « La Lague dudit biarritz ». Simin Palay signale que **lague, laguë** sont des termes gascons utilisés dans les Landes. Ils signifient « lagune, mare, marais ». En ce qui concerne le document de 1583, il est fait mention d'un quartier situé à Biarritz « apelle La Lague ». En effet, le gascon ayant été jusqu'au début du XVI^e siècle la langue administrative, entre autres, du pays de Labourd, on continua parfois par la suite à utiliser, dans les documents rédigés en français, des termes gascons.

¹²⁷ Goyheneche, 1997, **Histoire d'Anglet...**, p. 303.

¹²⁸ Orpustan, 1990, **Toponymie...**, § 100, p. 86.

¹²⁹ Coromines, 1972, « De toponimia... », p. 308, signalait que l'on pouvait tirer profit de « la mención **La rivière du Nybe** en 1544, pues al hacerlo masculino nos damos cuenta de que el étimo no terminaba en **-a** femenina etimológica sino en **-e** masculino, y que sólo en francés reciente se habrá introducido el femenino, tal como en **La Loire** frente al occit. **Lo Leire** (LIGER) ; la mención más antigua, **Lo Niver**, de 1291, resulta entonces reveladora : el nombre perdió la **-r** final según la norma occitana, y debió de crearse con **ibar**, 'valle, ribera', pero se crearía en el aquitano de la Bayona prerrománica, y no en vasco propio ; la mención **Lo Niver** fue mal analizada gráficamente, había que entender **L'Oníver**, en dicho documento, y se tratará de una formación como **Anoc-íbar**, **Munit-íbar**, **Ola-ibar**, etc. ; en una palabra a mi entender es **On-ibar** = français **la bonne rivière**. No sería éste el único caso, en el euskera arcaico de la toponimia aledaña al País Vasco, en que un adjetivo, y en particular **on**, precede en lugar de seguir al sustantivo : ahí tenemos el arag. **Uncastillo**, antiguamente **Oncastello**, que viene de **On-gaztelu** (...) Por otra parte atiéndase a que el Nive desemboca en **Bayona**, o sea en **Ibai-on-a**, nombre simétrico (aunque en orden opuesto) al de su río. Esto es como decir que el nombre propio de Bayona en aquitano era **On**, por más que éste significara propiamente 'buena'. Luego, en cierto modo, **On-ibar**, más que 'la bonne rivière' sería 'el río de **On**' o sea el río de Bayona ».

¹³⁰ Cette hypothèse de Joan Coromines entraîne dans son sillage une série de questions : en effet, si à l'origine **la Nive** (ou **Lo Niver**) signifiait « la rivière de **On** » et si l'on avait affaire au même nom que celui de la ville de **Baiona** mais à l'envers, pourquoi aurait-on eu le même nom dans un ordre inverse ?

¹³¹ Dauzat & Deslandes & Rostaing, 1978, **Dictionnaire étymologique des noms de rivières...** , Paris.

¹³² Coulon, 1644, **Les Rivières de France, ou description géographique et historique du cours et débordement des fleuves, rivières, fontaines, lacs et étangs...** , Paris, T. I, p. 577.

¹³³ Daranatz, 1936, « Autour de Bayonne... », p. 62, signale le « moulin d'**Arroby** ou d'**Errobi**, noms donné aux moulins d'Itxassou et d'Espelette : ici, parce que les eaux du moulin se déversent dans la Nive ; là, parce que le quartier de ce nom et le moulin sont alimentés et baignés par la Nive ».

¹³⁴ Orpustan, 1999, **La langue basque...** , p. 322.

¹³⁵ Orpustan, 1987, « Les vestiges basco-vestiges... », p. 131.

¹³⁶ Coromines, 1973, « Du nouveau... », p. 203.

¹³⁷ En ce qui concerne ce nom, les principales hypothèses formulées sont : celle de Julien Vinson (1909, « Importance des noms topographiques... », p. 352) qui voyait dans ce nom un **bia**, « voie », latin **via**, variante **bide**, « chemin » + **ar(r)-**, « rocher » + **itz**, « eau », soit **Biarritz**, « village où il y a mer, rochers et voie » ; celles extrêmement répandues de tout temps et selon lesquelles on aurait affaire au basque **bi + (h)aritz** (avec cependant **-r-** faible), « deux chênes » ou bien **bi + ar(r)- + -itz**, « lieu des deux rochers » ; celle d'Esquibel (José de Villalonga) qui en outre est la plus curieuse parmi toutes celles citées (hypothèse reprise par Jean Laborde, 1967, pp. 187-188) : du basque ***bedi-arr-iz**, « hauteur dominant un ravin, un cours d'eau » < ***bed** ou ***bedi** « avec le déterminatif ou article comme on l'appelle en langage de grammaire, **-i-**, signifiait 'fond', 'creux' ; temps [préhistoriques], pas encore tout à fait fini, où **arr** se tenait pour **arg** : eau ; temps, enfin, où, tout comme à présent, une finale **iz** ou **its** signalait une hauteur » ; celle de Larrouyet, 1967, p. 94, qui voyait dans le nom de **Biarritz** une variante du nom **Bedarrides** qu'il croyait issu du gascon **beder** < latin **videre** ; celle de Jacques Lemoine qui écrivait, 1977, **Toponymie...** , p. 239 : « **Béde(r)**, **béze(r)**, **beyre**, gascon (Palay) (...) point de vue sur la falaise, d'où un guetteur signalait l'apparition des baleines » et, enfin, celle de Guy-Jean Néel, 1998, « Le nom de Biarritz », pp. 281-282, qui pense à une formation hybride basco-gasconne **bèire**, « vue, point de vue » + **arritz**, « lieu rocheux », soit « le rocher ou les rochers du guet ».

¹³⁸ Irigoyen, 1990, **Sobre toponimia...** , p. 71.

¹³⁹ Le nom **Biarritz** pourrait constituer un toponyme d'origine anthroponymique, c'est-à-dire que nous aurions peut-être affaire en réalité à un nom de personne. A notre connaissance, le premier à défendre cette hypothèse fut l'historien Eugène Goyheneche (1979, **Le Pays Basque**, Pau, p. 590) qui voyait dans ce nom labourdin une construction patronymique (c'est-à-dire une formation où le « prénom » d'un individu est suivi du « prénom » de son père auquel vient se greffer un suffixe de filiation **-iz**, « fils de », peut-être d'origine latine), semblable à celle qu'on rencontre dans les textes médiévaux, entre autres, du Pays Basque. Ainsi, si **(Fernando) Gomiz** (et sa variante **Gomez**) signifiait « (Fernand) fils de Goma » et **(Lope) Garceiz**, « (Loup) fils de Garcia », etc., il était tout à fait possible que **Beiarritz** (l'une des formes anciennes de **Biarritz**) fût un nom de personne qui serait devenu un nom de lieu, phénomène somme toute relativement banal, et qu'il signifiât « fils de ***Beiar(r)** », ce dernier étant alors le présumé fondateur d'un domaine rural à l'origine du village de Biarritz. Par la suite, cette hypothèse fut reprise à son tour par Alfonso Irigoyen, les points faibles qu'elle présente étant néanmoins que, d'une part, ce présumé anthroponyme n'est pas attesté et, d'autre part, que la forme la plus ancienne connue du nom de **Biarritz** est **Bear(r)iz**, 1170 et non pas **Beiar(r)iz**, 1261.

¹⁴⁰ Iglesias, 1998, « Le toponyme Biarritz », pp. 281-288 et 1998, « Sur quelques similitudes... », § 13, p. 8.

¹⁴¹ Boullón Agrelo, 1994, **Contribución ó estudio...** , p. 147

¹⁴² Morlet, 1972, **Les noms de personne...** , p. 223 où notre auteur cite également des variantes commençant par **adi-**.

¹⁴³ Caro Baroja, 1945, **Materiales...** , p. 105.

¹⁴⁴ Comme dans le basque **deabru**, « diable » selon Leizarrague, aujourd'hui en Pays Basque aquitain **debru** < latin **diabolus**, l'exemple le plus clair étant celui du toponyme **Leache** (Navarre), village situé jusqu'au XVIII^e siècle en zone bascofone, formes anciennes : **Ligixi** en 1035?, **Liaxe**, 1120, **Liach**, 1189, **Leax**, 1230 < basque **lihatze**, « linière » d'après Salaberry qui cite également le toponyme **Liatzeta**, d'où ***Liatze** > **Liache** > **Leache** avec une évolution **ia** > **ea** attestée (Iglesias, 1998, « Le toponyme... », pp. 283-284).

¹⁴⁵ Piel, 1945, **Os nomes...** , p. 301.

¹⁴⁶ Michelena, 1989, **Apellidos...** , § 368 p. 114.

¹⁴⁷ Líbano Zumalacárregui, 1996, **Toponimia medieval...** , p. 224.

¹⁴⁸ Raymond, [1863], 1983, **Dictionnaire...** , p. 164.

¹⁴⁹ Le terme (souletin d'après Lhande) **garda**, « garde » ne paraît pas **a priori** invraisemblable, mais peu probable : **Gardaga**, « lieu du garde », le mot (biscaïen) **garda**, « poisson du genre requin, vert, long, à dents très aiguës » cité par Azkue étant également étonnant dans le cas présent, puisqu'on aurait alors affaire à un « lieu du requin ».

¹⁵⁰ Coromines, 1971, « De toponimia vasca... », p. 306.

¹⁵¹ Coromines, 1971, « De toponimia vasca... », pp. 306-307.

¹⁵² Michelena, 1989, **Apellidos...** , § 589 p. 160.

¹⁵³ Orpustan, 1990, **Toponymie...** , § 137, p. 114.

¹⁵⁴ Coromines, 1971, « De toponimia vasca... », p. 306.

¹⁵⁵ Palay, [1961] 1980, **Dictionnaire...**, p. 340

¹⁵⁶ Orpustan, 1990, **Toponymie...** , § 122, p. 104.

¹⁵⁷ Gavel, 1921, « Eléments... », § 25, p. 39, XII.

¹⁵⁸ Lhande, 1926-38, **Dictionnaire...** , p. 900 & Orpustan, 1990, **Toponymie...** , § 135, p. 113.

¹⁵⁹ Iglesias, 1997a, « Le toponyme **Chiberta** », pp. 43-64 & Iglesias, 1997b, « A propos... », pp. 1-23.

¹⁶⁰ Cuzacq, 1929, « Une carte originale, en couleur, du XVIII^e siècle », **Don de la Ville de Bayonne** : « Carte depuis Fontarabie en Espagne jusqu'au bourg de Capbreton, relative à la défense de cette partie de la Côte de l'Océan », p. 65. D'après René Cuzacq « cette carte est une des pièces de choix du Musée Basque. Sans doute fut-elle très soigneusement levée vers 1780, dans un but scientifique et militaire, par les officiers du Génie collaborant avec M. de Pinsun aux travaux de la Barre. Telle quelle, elle se range parmi les plus belles cartes du XVIII^e siècle ». Actuellement, elle se trouve parmi les archives de la Bibliothèque municipale de Bayonne.

¹⁶¹ On ne pouvait en effet totalement écarter l'hypothèse d'une « réinterprétation ». Bénédicte et Jean-Jacques Fénié, **Toponymie...** , 1992, p. 92, citent plusieurs erreurs de transcription commises par des géomètres du cadastre ou par plusieurs cartographes, dont ceux de l'IGN. Ainsi selon eux, il est très probable qu'un lieu-dit de la commune de Cadaujac (Gironde) connu aujourd'hui sous le nom de **Plaine de Moscou** ne soit tout simplement que **Plaine de Bouscaut**, qui est le nom d'un autre lieu-dit voisin. D'autre part, à Biscarrosse (Landes), on a dans la voirie une **Rue de la Judée** qui correspond à

un chemin menant à un ancien lieu-dit **L'ajudey** (du gascon **l'ajudèir**, « l'aide », probablement « l'aide entre voisins, la corvée ») qui n'a rien à voir avec la Judée.

¹⁶² Guy Hiriart-Durruthy écrivait encore en 1995 dans un hebdomadaire régional (**La Semaine du Pays Basque**, 27-10-1995, p. 26) : « la signification du terme **Chiberta** n'a jamais été expliquée et se pose comme une énigme. D'après les états du cadastre de 1832, le nom de **Chiberta** ne figure ni parmi les noms des propriétaires d'Anglet ni non plus parmi la liste des habitations inventoriées dans le même temps. **Chiberta** cependant n'était pas une appellation inconnue puisqu'en 1830 environ, le lac portait déjà ce nom ».

¹⁶³ Attestée en 1762 (notaire Dithurbide), en 1779 (notaire Darancette) et en ancien provençal, d'après Mistral, où elle est à l'origine du toponyme **Gibarta** cité par cet auteur (cf. **infra**)

¹⁶⁴ Le site du lac de **Chiberta** possède encore un côté sauvage qu'une urbanisation galopante n'a pas réussi à estomper. Le bord du lac qui est parallèle au littoral se trouve au niveau de la mer, le rivage du lac orienté vers l'intérieur des terres, c'est-à-dire vers la forêt du Pignada, étant, quant à lui, située au pied d'une colline, hauteur ou mamelon. On peut s'y rendre en empruntant **l'avenue des crêtes**, nom qui particularise bien l'emplacement. Lorsqu'on se trouve au « sommet », le lac est situé en contrebas. Entre 1888 et 1892, le Service géographique de l'Armée (« Section des levés de précision ») a dressé une carte des environs de Bayonne à « l'Echelle de 1/20.000^e » (1 feuille, 102 × 65 centimètres) où apparaît nettement ledit mamelon. D'après l'Armée, son hauteur exacte est de 20 mètres au-dessus du niveau de la mer (les falaises biarrotes de la Côte des Basques ont une hauteur de 40 mètres). Toujours d'après l'Armée, le rivage du lac qui est parallèle au littoral est situé à 0 mètre, c'est-à-dire qu'il se situe au niveau de la mer. Il est fort possible qu'on ait baptisé cette colline, côte ou monticule du nom de **Gibraltar**, dénomination du célèbre rocher espagnol. Le procédé devait être courant un peu partout puisque Frédéric Mistral nous signale l'existence d'un rocher de Toulon connu sous l'appellation de « le petit Gibraltar », **lou pichoun Gibarta**. En outre, un quartier de la localité galicienne de Ribadeo a pour nom **Gibraltar** ainsi qu'une colline (307 mètres) d'Andalousie située à 64 kilomètres au nord-ouest de la ville appelée Huelva. Dans la région de Saint-Sébastien il existe également une ferme appelée **Gibraltar**.

¹⁶⁵ En ce qui concerne la vibrante finale, il ne peut s'agir manifestement que d'une graphie étymologique ou traditionnelle. A l'époque, fin du XVIII^e siècle, et même au début du XIX^e siècle dans les documents émanant de la sous-préfecture de Bayonne, **Pignada** est écrit **Pignadar** graphie étymologique < **pinh + ata + are**. Or, il est certain qu'au XVIII^e siècle ce **-r** final ne se prononçait plus : on écrivait **pignadar** mais on prononçait

pignada. A la fin du XVIII^e le notaire Dhiriart écrit **Betbeder** et plus loin, dans le même document, **Betbedé**, ce qui prouve aussi que dans ce patronyme la vibrante finale ne se prononçait plus ; **Betbeder** étant simplement une graphie traditionnelle faisant apparaître la vibrante étymologique comme dans la forme **Pignadar**.

¹⁶⁶ Les Andaloux prononcent **Er peñón de Gibraltáa** en maintenant l'accent tonique sur la dernière syllabe. D'autre part, le parler andalou possède un autre trait commun à l'occitan de Gascogne. Dans ce dernier, lorsque **s** se trouve devant une consonne sonore ou, plus rarement, sourde, il tend à s'effacer (cf. Gerhard Rohlfs, **Le Gascon...** p. 144, § 458) : **ehtà** pour **està**, **pahte** pour **paste**, **éh miéh duh pès** correspondant à **és miés dus pès**, « mes deux pieds », etc. En andalou le phénomène, observe Gerhard Rohlfs, est très répandu même devant les consonnes sourdes. En effet, un Andalou dira, par exemple : **Loh vió dehde er mihmísimo lugá donde ehtaba Ehmeralda, la hija de Ehteban, ece pehcador de Cádih** qui correspond au castillan **Los vió desde el mismísimo lugar donde estaba Esmeralda, la hija de Esteban, ese pescador de Cádiz**.

¹⁶⁷ On donne d'ordinaire comme date la fin du Moyen-Âge, époque à partir de laquelle cette vibrante finale ne devait plus se prononcer.

¹⁶⁸ Dans la région de Saint-Palais il existe, d'après le docteur C. Urrutibéhéty (**BMB**, 1996, n° 145, p. 154), deux autres noms de lieux identiques : il s'agit du carrefour de **Gibraltar**, « situé dans l'ensellure des collines de Saint-Sauveur et de Soyharce, encastré entre les communes de Saint-Palais, d'Uhart-Mixe et de Larribar, [et qui] a servi de limite à ces communes » et « du **quartier Gibraltar** d'Ostabat ». D'après le docteur Urrutibéhéty, par emprunt au latin **Salvator**, une hypothétique forme basquisée ***Chalbatore** serait devenue par glissement phonétique ***Chalbatore**, ***Chibaltare**, puis **Gibraltar**, bien qu'il n'existe, de l'aveu même de cet auteur, aucun document qui puisse corroborer cette hypothèse. D'après les renseignements qui nous ont été communiqués par la famille Sainte-Marie de Lantabat, par celle de l'ancien maire d'Ostabat, M. Mogabure, ainsi que par M. Casaubon, natif de ce même Ostabat, les gens du lieu disent, lorsqu'ils parlent en basque, **Xibaltarre** avec vibrante forte **-rr**. En ce qui concerne le quartier d'Ostabat on emploie toujours la forme basque **Xibaltarre** et jamais la française **Gibraltar**.

¹⁶⁹ Ici, il faut toutefois tenir compte de la présence du gascon de Bayonne. S'agit-il d'une évolution romane ou s'agit-il d'une basquisation phonétique due à la présence à Anglet, comme dans le cas de la forme bas-navarraise **Xibaltarre**, d'une population euskarophone ? En français standard le **j** de **jeune** est une fricative apico-alvéolaire sonore à laquelle correspond une sourde, c'est-à-dire le **ch-** de **cheval** ; ce **ch** étant,

quant à lui, le plus souvent une apico-prépalatale. D'après Jean-Baptiste Orpustan, dans le français populaire de la région de Bayonne ce **j** ne se prononce pas exactement comme en français d'oïl. Henri Gavel avait déjà souligné qu'à Bayonne sa prononciation n'était pas tout à fait celle du français d'oïl. Ce **j** aurait peut-être à Bayonne un type d'articulation prédorso-prépalatal, et non pas apico-alvéolaire ou apico-prépalatal. Il est possible que cette réalisation particulière du phonème en question ait été, dans le cas de notre toponyme angloy, interprétée et rendue en français, du moins d'un point de vue graphique, par **ch**, c'est-à-dire le son [š]. Pour accepter cette hypothèse, il faudrait admettre que la graphie **gi** correspondait à une prononciation locale **gi-** à peu près comme dans le français **gîte**, mais avec une réalisation particulière et non pas **yi-**, ce qui n'est pas impossible puisque Henri Gavel note qu'au XIX^e siècle les Biarrots — mais pas les Angloys — d'un certain âge prononçaient l'initiale des mots **your**, « jour », **you**, « moi », etc. » à peu près c'est nous qui soulignons comme un **j** français » (Gavel, 1927, **Justin Larrebat...**, p. 43) et, au début du siècle, le célèbre curé biarrot Larre faisait remarquer que les Biarrots du quartier Saint-Martin disaient **you**, « moi » et ceux du quartier Sainte-Eugénie **jou**, « idem ». Ainsi la forme attestée **Gibaltar** aurait peut-être pu correspondre à une prononciation locale ***Gibaltá** ou ***Gibartá** et non pas ***Yibaltá** ou ***Yibartá** avec **y** du mot **yatagan**. En revanche, le phonème /z/ pouvant avoir en gascon une réalisation [ž] ou [j], si l'on part d'une initiale **y-** c'est-à-dire la fricative dorso-palatale sonore ou **yod** qui aurait dû, en théorie, se présenter régulièrement en sous-parler gascon angloy puisqu'on prononçait à Anglet, entre autres, **Yan**, « Jean », « auyé » et « menyon » les noms écrits normalement **Jan**, « id. », « auger », « oger » et « menjon », ce qu'en outre les divers travaux de dialectologie gasconne qui existent semblent confirmer, il faudrait alors admettre un passage de [j-] à [š-]. Ce dernier est attesté en basque par la suite ce [š-] est passé à [x-], c'est-à-dire la **jota** espagnole dans plusieurs endroits, principalement en Guipuzcoa et dans certains parlers romans hispaniques : galicien, asturien, aragonais, etc. Dans le dictionnaire de Simin Palay on trouve seulement deux paires lexématiques où alternent à l'initiale le **yod** et la fricative prépalatale sourde [š] : **yancàyre**, « qui gambille » / **chancàyre**, « qui va à cloche-pied » et **yanques**, « les jambes, en style plaisant ; usité surtout en parlant de jambes longues » / **chanque**, « échasse ». Ces mots sont employés dans les Landes ; le groupe graphique **ch** pouvant représenter dans certains endroits des Landes, d'après Simin Palay, un **t** mouillé. Il se peut également qu'il se soit produit chez les locuteurs angloys une confusion entre les chuintantes pures que sont le **j** et le **ch** ; la première étant sonore et la seconde sourde. Ce phénomène est attesté ailleurs. D'après Henri Gavel, en espagnol la confusion entre ces deux chuintantes s'est également produite, peut-être à une influence basque. A partir du XVI^e siècle, le **j** espagnol équivalent du **j**

français de **jeune** subit une évolution parallèle à celle de l'**x** c'est-à-dire [**š**] qui à cette époque commence à passer à [**x**], c'est-à-dire la **jota** espagnole actuelle. Dans la seconde moitié du XVI^e siècle « l'assourdissement du **j** devient à peu près général, et dans le premier tiers du XVII^e très rares sont les Espagnols pour qui l'ancienne distinction répond encore à une réalité » (Gavel, **Essai sur l'évolution de la prononciation du castillan ...**, 1920, p. 488). En sorte qu'en espagnol, la **jota** est l'aboutissement unique de l'évolution subie par les deux anciennes chuintantes, l'une sourde et l'autre sonore et à l'époque « graphiées » respectivement **x** et **j**.

¹⁷⁰ Il est en effet possible aussi que le nom **Gibraltar** de l'arabe **Jabal Tāriq**, « la montagne de Tariq », du nom d'un chef berbère qui conquiert le lieu en 711 nous soit tout simplement parvenu d'Espagne à une époque où la chuintante sonore était déjà devenue sourde mais pas encore une **jota**, c'est-à-dire à une époque où en Espagne on prononçait ***xi-**, prononciation assourdie qui se serait conservée à Anglet jusqu'à nos jours. Cette explication présente néanmoins deux difficultés : 1°. Elle implique qu'au XVI^e siècle, cet endroit d'Anglet était déjà appelé **Gibraltar**, ou plutôt ***Xibaltár**, ce qui, dans l'état actuel de nos connaissances, est invérifiable mais cependant tout à fait plausible ; 2°. Elle ne permet pas d'expliquer pourquoi au XVIII^e siècle les notaires et le Génie utilisaient toujours la forme **Gibaltard** ou **Gibaltar** au lieu d'une forme théoriquement attendue ***Chibaltard**. Ici, la seule explication est que les notaires et le Génie utilisaient dans le cas de **Gibaltar**, pour des raisons de prestige social, une graphie étymologique, plus ou moins étymologique qui ne correspondait pas à la véritable prononciation du moment. A cette époque, les notaires et le Génie auraient ignoré cette dernière pour des raisons de renommée sociale, des raisons qui les poussaient à éviter l'emploi de formes considérées populaires : **Betri / Petri** très souvent remplacé par **Pierre, Ganixume** « Ganichoumé » par **Jeanpetit**, etc. Du reste, dans certains cas, le notaire Darancette écrit **Chocou** le patronyme **Jocou** et **chavello** ou **chavollo** le nom de famille angloy **Javelot**. Or, en dehors du fait que cela semble confirmer que ce notaire angloy était très certainement bascofonne ou que son ou ses clients étaient bascofonnes (voire les deux, les clients et le notaire), cela prouve également que la réalisation graphique **Jocou** pouvait tout à fait correspondre à une prononciation attestée **Chocou**. Rien ne nous empêche, par conséquent, de penser que la réalisation graphique **gi-** pouvait correspondre à une prononciation populaire **chi-**. Ainsi, sans que personne ne parlât nécessairement basque à Anglet, il aurait peut-être été possible qu'on ait pu aboutir en gascon à la forme actuelle **Chiberta** soit : 1°. A partir d'une forme gasconne ***Gibertá < *Gibartá < Gibaltár** où à l'initiale la chuintante sonore caractéristique de la région aurait été rendue en français par une fricative apico-prépalatale sourde ou bien tout simplement confondue avec elle par les locuteurs anglois ; sans qu'on puisse toutefois expliquer dans ce dernier cas cette

confusion, qu'il faudrait alors considérer comme spontanée, ce qui n'est pas possible ; 2°. A partir d'une forme ***Yibertá** < ***Yibartá** < ***Yibaltár** ; avec à l'initiale une alternance **yod** / fricative prépalatale sourde, alternance qui semble avoir existé en gascon, quoique rare deux cas seulement dans le dictionnaire de Simin Palay ; 3°. A partir d'une ancienne forme espagnole ***Xibraltár**, avec graphie **x** = [š].

¹⁷¹ Le conseil municipal d'Anglet, maire en tête, confirme, suppose-t-on alors, les informations recueillies par le géomètre en chef. D'après le plan cadastral, que le maire et le conseil municipal ont consulté, le nom du lac en 1832 est **Chiberta**. La forme **Chiberta** ne devait pas être le fait d'une minorité car si cela avait été le cas, le maire et son conseil municipal auraient rectifié, autrement dit écarté une forme **Chiberta** considérée comme marginale et rétabli la prononciation la plus courante. On peut donc supposer que c'est toute la population angloise de l'époque qui prononçait cette forme.

¹⁷² Ni le maire ni le conseil municipal, ni la population en général ne doivent plus savoir à cette époque ce que peut bien signifier le nom **Chiberta** et encore moins qu'il s'agit d'une forme populaire du nom de **Gibraltar** (au même titre qu'en Occitanie on a **Gibraltar** > **Gibarta**, avec digramme **gi-** réalisé [dži-] ou [dzi-]) ; ce qu'en revanche les notaires anglois, probablement plus cultivés, savaient tout au long de la deuxième partie du XVIII^e siècle.

¹⁷³ **Plan de la commune d'Anglet...**, 1874, Bibliothèque municipale de Bayonne – cote C. 135. Il s'agit d'une belle carte signée en personne par le maire et réalisée par lui puisqu'on peut y lire : « **lith. F. Bernain, Bayonne** » ; elle apparaît également dans une délibération municipale angloise 12 novembre 1876 découverte par Jean Goyhenetche : « **mise en ferme du droit de pêche dans le lac de chimberta** ». Cette carte a été réalisée avec le plus grand soin et fait preuve d'une rare précision. La commune y est divisée en huit quartiers : deux des quatre quartiers historiques, celui dit de Haut et celui dit de Bas ont fait l'objet de nouveaux découpages, les quartiers historiques de Sutar et de Brindos ayant été laissés intacts. Les quartiers de Haut et de Bas ont été sectionnés en six parties : celle du Centre, celle de Haut, une autre dite des Cinq-Cantons, celle dite du Refuge, la partie dite de Bas et celle des pontots. Chacune d'entre elles apparaît avec une couleur différente afin d'augmenter le contraste et d'embellir l'ensemble. Apparaissent également tous les ruisseaux, les étangs, les lacs, les chemins — dits de première, seconde et troisième catégorie — de la commune ainsi que leur étendue, etc. Ce plan est tellement soigné qu'il serait surprenant que la forme **Chimberta** soit due ici à une erreur. Viennent ensuite l'emplacement précis des 547 maisons recensées et le nom de chacun des propriétaires. Parmi eux, 102 portent un patronyme basque : patronymes « basco-anglois » à la fin du XIX^e siècle : 3 **Anduru**, 1 **Artéon**, 9 **Artola**, 3 **Bidart**,

2 **Daguerre**, 3 **Dargains**, 1 **Darlas**, 3 **Darmendarits**, 2 **Darnague**, 1 **Darthayet**, 1 **De Lasa**, 1 **Dicharry**, 3 **Doyhamboure**, 4 **Durcos**, 1 **Durruthy**, 1 **Durruty**, 1 **Elissalde**, 1 **Etchessahar**, 1 **Etcheto**, 4 **Etcheverry**, 1 **galharrague**, 1 **Goyenette**, 7 **HausSéguy**, 6 **Hiriart**, 10 **Hirigoyen**, 5 **Hitce**, 1 **Huart**, 2 **Landalde**, 1 **Mendiboure**, 11 **Mimiague**, 3 **Pinaquy**, 1 **Uribarry**, 3 **Velasco** (< peut-être du basque **belasko**, « petit corbeau ») ; ajoutons à cette liste : 1 **Corret** (mauvaise lecture du nom anglois attesté **Lascorret** < **la(t)s** + **gorr(i)** + **-eta**, l'initiale ayant été interprétée comme étant un article roman), 3 **Harcaut** (< manifestement nom d'origine, cf. le village d'Alava appelé **Arkaute**) ; complétons cette liste avec les noms anglois suivants : 1 **Berreterot**, très probablement du basque **bereter**, « clerc » et suffixe gascon **-òt**, 1 **Gréciet** (patronyme très répandu en Pays Basque, probablement un nom basque), ce qui porterait le nombre de propriétaires ayant un nom basque à 104, soit 20%. Reste 1 **Destouet** (« Etymologie et signification obscures » d'après Michel Grosclaude) et 1 **Heultz**, très probablement d'origine basque : « originaire du village navarrais d'Eultz » (en espagnol **Eulz**).

¹⁷⁴ Orpustan, 1987, pp. 1-11.

¹⁷⁵ Gavel, 1921, « Eléments... », §§ 137, 138, pp. 296-297.

¹⁷⁶ En effet, il existe deux possibilités : **a**) il peut s'agir, précise Henri Gavel, d'un « de ces phénomènes de nasalisation auxquels est particulièrement favorable, dans toutes les langues, la proximité d'une labiale, et surtout d'un **b** » ; **b**) cette nasalisation peut également avoir existé en occitan de Gascogne et être présente, entre autres, dans le mot gascon **cabriole**, **capirole**, « cabriole » qui a pour variantes les formes **cambricole**, **cambirole**. Dans ce mot gascon, la nasale **-m**, qui apparaît devant la labiale, ne peut pas être étymologique puisque le mot **cabriole** est issu de l'it. **capriola**, de **capriolo**, « chevreuil », avec **b** par influence de **cabri** et que le mot **chevreuil**, quant à lui, est issu du latin **capreolus**, de **capra**. Il n'est pas impossible, toutefois, qu'il y ait eu contamination ou croisement avec des mots gascons tels que **càmbre**, **cambòt**, **cambùs**, etc.

¹⁷⁷ Une gasconnisation, voire de manière plus générale une occitanisation phonétique aurait dû avoir, entre autres, pour résultat une forme comme ***Gibaltà**, ***Yibaltà** (en gascon de Bayonne **Jean** se disait, on l'a vu, **Yan**) ou **Gibarta** ou ***Yibartà** avec graphème **à** (surtout utilisé par Simin Palay) ou **a**, voire **ar** = **[a]** central ou moyen comme dans **autà**, **entà**, etc. En revanche, une gasconnisation ancienne, c'est-à-dire remontant au Moyen-Âge, aurait dû probablement avoir pour résultat ***Gi-/*Yibautá** avec vocalisation de la latérale **-l** interne et accentuation sur la voyelle finale, accentuation qui aurait empêché l'affaiblissement de cette même voyelle finale **-a** comme cela aurait

été le cas si elle avait été atone : **-a > -e** dans la région de Bayonne où ce **-e** se prononce comme le « deuxième **e** du français **gouvernement** » (Gavel, 1927, **Justin Larrebat...** , p. 25), c'est-à-dire [ə]. Et l'ultérieure réduction de la diphtongue **-au-** à **-o-** aurait dû avoir pour résultat en français une forme comme ***Yibota** ou ***Gibota**. La langue occitane, parler gascon inclus, étant de nos jours une langue de type paroxytonique, c'est-à-dire « que l'unité lexématique (mot) est fréquemment marquée, sur l'avant-dernière syllabe, d'un accent d'intensité dit **tonique** » (Bec, 1973, **Manuel...** , p. 56), excepté quand il s'agit de mots terminés par une consonne, on est en droit de supposer que cela était également le cas il y a deux ou trois siècles. L'accentuation du toponyme attestée **Gibraltar** aurait donc dû se faire en gascon sur la dernière syllabe, avec vibrante finale non articulée : ***Yi-/Gibraltá(r)**. L'assourdissement de la sonore initiale ne semble pas être **a priori** le fait d'une influence occitane comme le laissent supposer les formes citées par Frédéric Mistral : la forme languedocienne **Gibarta** et les formes romanes (ancien provençal) **Gibaltar**, **Gilbathar**, **Gibetar** ainsi que la forme catalane **Gibraltá**.

¹⁷⁸ Nous touchons ici à l'un des aspects curieux de la langue basque : l'anticipation nasale de **-b-**, c'est-à-dire **-^mb-**. Jean-Baptiste Orpustan a étudié la question dans l'un de ses articles, 1987, « L'anticipation nasale de **-b-...** », pp. 1-11 : « Beaucoup de noms médiévaux (et beaucoup aussi attestés plus tard), écrit-il, ont ainsi une consonne bilabiale orale **-b-**, à l'initiale du second terme de composition qui est aussi en général le terme complété précédé du complément selon la syntaxe basque, devant laquelle se trouve une nasale sans valeur étymologique toujours notée **-m-** dans les textes anciens (...) H. Gavel se demandait s'il s'agissait d'une épenthèse ». Et notre auteur de citer, entre autres, les noms **Echembehety** (maison franche de Charritte-de-Haut, 1690) et **Uhambeiti** (domaine et moulin de Biarritz ou Anglet, 1198) où l'anticipation nasale de **-b-** semble manifeste ; surtout dans le premier cas. « Plusieurs indices, poursuit l'auteur, semblent montrer qu'une telle particularité phonétique, se manifestant par la tendance à anticiper la bilabiale orale **-b-** par une nasale **-m-** à l'intérieur des mots et notée par la graphie **-mb-**, était connue en territoire basco-aquitain, plus nettement peut-être au nord des Pyrénées, avant le temps des toponymes médiévaux (...) [par exemple] dans les noms antiques de la ville d'Auch, capitale des **Auscii**, nommée tantôt **Elimberrum**, tantôt **Eliberris** (cf. « Iliberri y la cuestión vasco-ibérica », **Fontes linguae Vasconum**, 1971, pp. 109-110). Or précisément la transcription sporadique de **-m-** est l'indice soit d'une particularité d'articulation de **-b-**, soit de la difficulté des scribes latins pour transcrire un phonème partiellement original, peut-être apparenté à celui qu'A. Martinet (1970, **Economie...** , pp. 387-388) reconstituait à l'initiale ».

¹⁷⁹ Laborde, Joseph, 1905, **Le Vieux Biarritz**, p. 25.

¹⁸⁰ Michelena, 1989, § 565 p. 154.

¹⁸¹ Le terme **gamarra**, « gamarra, cierta correa que sale de la cinchas y se afianza en el freno, es voz bascongada » rapportée par Larramendi (1995, **Diccionario General...**, T. VIII, p. 311) n'a manifestement rien à voir avec le nom de ce rocher de Biarritz.

¹⁸² Le terme, manifestement d'origine latine, existe également en espagnol qui connaît le mot **gabarra** et également en français, où on a **gabare**. Palay cite le gascon **gabarre**, « gros ajonc (**ulex europeus**, plante) » (**op. cit.**, p. 504) qui ne semble pas convenir ici.

¹⁸³ Orpustan, **La langue basque...**, 1999, p. 104.

¹⁸⁴ La forme donnée en 1826 par les ingénieurs de la Marine **Illibarits** n'est probablement pas une forme populaire, c'est-à-dire qu'il doit vraisemblablement s'agir d'une forme refaite par déduction logique ou par analogie avec d'autres formes commençant par ***Ili-**. La meilleure explication reste néanmoins la suivante : les francophones ayant toujours eu beaucoup de difficulté à prononcer, encore de nos jours, des mots basques tels que **iri** (avec **-r-** faible), ils reproduisent d'ordinaire cette vibrante par **I**. Il est en effet possible que les ingénieurs de la Marine, à n'en pas douter francophones, aient entendu ***Iribarritz** ou tout simplement **Libarritz** et qu'ils l'aient retranscrit par erreur **Illibarits**.

¹⁸⁵ Uranga, 1983, « Notas sobre topónimos... », p. 75.

¹⁸⁶ Schuchatd, « Die Iberische... », p. 4

¹⁸⁷ Menéndez Pidal, 1952, **Toponimia...**, p. 249, n. 19.

¹⁸⁸ Lafon, 1958, « Noms de lieux d'aspect basque... », p. 130.

¹⁸⁹ Caro Baroja l'expliquait à partir d'un **cognonem** non-attesté ***Libarius**, cf. **supra**.

¹⁹⁰ Dauzat & Rostaing, 1978, **Dictionnaire étymologique...**, p. 400, supposaient qu'il s'agissait d'un « nom d'homme lat. **Liber**, ou nom pré-latin, et suff. aquit. **-ossum** ». Rohlfs, 1952, p. 242, écrivait, quant à lui, « ce nom ne peut se séparer du cognonem **Liber** attesté en Espagne et en Gaule », ce qui ne paraissait pas convaincre René Lafon, « Noms de lieux d'aspect basque... », p. 130, qui écrivait : « Mais le passage de **e** à **a** s'explique-t-il ? Il n'est donc pas sûr que **Libarona** et **Libaros** aient été tirés de mots latins. N'auraient-ils pas été tirés d'un mot pré-indo-européen **Libar** qui se serait conservé d'autre part sans suffixe dans le toponyme andalou ? ».

¹⁹¹ Michelena, 1989, **Apellidos...**, p. 106, § 332.

¹⁹² On pourra également comparer les toponymes **Nabari(t)z** (Anglet) / **Navarosse** (Biscarosse) ↔ **Libar(r)itz** (Labourd) / **Libaros** (Hautes-Pyrénées).

¹⁹³ Afin de ce faire une idée sur cette question , on pourra consulter l'article suivant : Iglesias, 2000, « L'inscription de San Miguel de Liria... », **Fontes Linguae Vasconum 83**, pp. 7-27.